



**SATIRE ET MODERNITÉ DANS *LA VIE ÉLECTRIQUE* (1893) D'ALBERT ROBIDA ET  
DANS *RÉUSSIR SON HYPERMODERNITÉ ET SAUVER LE RESTE DE SA VIE EN 25*  
*ÉTAPES FACILES* (2010) DE NICOLAS LANGELIER**

**SUIVI DE**

***LA GAMBERGE VIRULENTE*, FICTION SATIRIQUE**

Mémoire présenté

dans le cadre du programme de maîtrise en lettres

en vue de l'obtention du grade de maître ès arts

PAR

© **Julien Chauffour**

**Juin 2017**

**Composition du jury :**

**Claude La Charité, président du jury, UQAR**

**Martin Robitaille, directeur de recherche, UQAR**

**Bernd Renner, examinateur externe, City University of New York**

Dépôt initial le 24 février 2017

Dépôt final le 20 juin 2017



UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À RIMOUSKI  
Service de la bibliothèque

Avertissement

La diffusion de ce mémoire ou de cette thèse se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire « *Autorisation de reproduire et de diffuser un rapport, un mémoire ou une thèse* ». En signant ce formulaire, l'auteur concède à l'Université du Québec à Rimouski une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de son travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, l'auteur autorise l'Université du Québec à Rimouski à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de son travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de la part de l'auteur à ses droits moraux ni à ses droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, l'auteur conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont il possède un exemplaire.



À Sahar, sans qui ce mémoire  
n'existerait pas. À Zacharie, sans qui la  
*Gamberge Virulente* n'existerait pas.



## REMERCIEMENTS

Je remercie avant tout Martin Robitaille pour sa direction éclairée, sa confiance et son ouverture, le département de Lettres pour son accueil et son efficacité et tous ceux qui ont contribué à faire de ces années à Rimouski un souvenir inoubliable. Je remercie les amis qui ont lu, commenté ou participé à la *Gamberge Virulente*, notamment Zacharie Ferrandin, Matthieu Grosjean, Marion Quentin, Sylvain Hugues, Nicolas Bravais et Francis Bastien. Ma reconnaissance va également à Alice Bergeron pour son travail remarquable. Je remercie mes parents pour le soutien. Enfin, je voudrais exprimer toute ma gratitude à Sahar Mejri, à qui je dois d'avoir repris les études de lettres.





## AVANT-PROPOS

La satire semble aujourd'hui se heurter au « politiquement correct », lequel peut être considéré comme une résurgence puritaine. De ce fait, il est possible que la satire gagne en puissance, que ce soit sur Internet, à la télévision ou en littérature. Observons quelques-unes des polémiques récentes autour de certains humoristes qui osent pratiquer le très vieil art du blâme et de la louange : Dieudonné, Pierre-Emmanuel Barré, Guillaume Meurice, Stéphane Guillon, Guillaume Wagner, Pierre-Bruno Rivard, Guy Nantel et Mike Ward. Tous, au Québec comme en France, ont subi ces dernières années une forme de censure : parce qu'ils ne plaisent pas aux financiers, aux assureurs ou aux hommes politiques, ou parce qu'on les considère, à tort ou à raison, comme insultants ou racistes<sup>1</sup>. Comme l'écrit Debailly, « on peut se demander si notre époque pourrait encore supporter un grand rire satirique, tellement les points d'appui nous manquent pour nous figurer le sublime et l'absolu » (Debailly, 2012 : 16). Une chose est sûre : notre époque, comme n'importe quelle autre époque, a les satiristes qu'elle mérite.

---

<sup>1</sup> La question difficile des limites entre humour, insulte, liberté d'expression et censure n'a pas sa place dans ce mémoire.

D'autre part, la satire, toujours à la recherche d'un plus grand public, s'est emparée des possibilités offertes par la presse dès son développement au début du XIX<sup>e</sup> siècle, notamment en France avec le célèbre *Charivari* et au Québec avec *Le Fantastique*. Dans cette nouvelle forme, elle a foisonné et s'est développée pendant quelque deux cents ans, avant de « migrer » sur Internet à la fin du XX<sup>e</sup> siècle. Le drame récent de *Charlie Hebdo* et les menaces de mort reçues par *Le Canard Enchaîné* démontrent que la satire est véritablement une communication à haut risque et que la presse est toujours un creuset de création satirique.

Qu'en est-il de la littérature ? Moins diffusée et moins visible, la littérature n'est guère aujourd'hui la cible des grandes croisades morales de la société médiatique, ni celle des terroristes, ce qui laisse la place à plus d'analyse : le problème devient, entre autres, celui de la définition de la satire. Trop large, la définition ne définit plus rien, trop précise, elle devient inutile. Parce que la satire est à l'origine du roman moderne, au moins quelques-unes parmi l'ensemble de ses caractéristiques sont identifiables dans tous les romans depuis le XVI<sup>e</sup> siècle, en admettant que le roman moderne naisse au XVI<sup>e</sup> siècle, jusqu'à aujourd'hui. D'après Frye, « si le héros nous paraît inférieur à nous-mêmes en force et en intelligence, si bien que nous avons l'impression de regarder de haut un spectacle dont les protagonistes se laissent berner, dominer ou se comportent de façon absurde, nous sommes au niveau de la satire et de l'ironie » (Frye, 1969 : 49) : dans la perspective d'une vaste catégorisation de la littérature, cette définition rend satiriques la plupart des romans

publiés à ce jour. Il sera donc nécessaire de comprendre l'évolution de la satire des origines jusqu'à notre époque et de se munir de notions permettant non pas de définir<sup>2</sup>, mais de comprendre ce qu'on appelle satire en littérature, cela en se servant de travaux récents et moins récents, notamment ceux de Fredric Bogel, Pascal Debailly, Bernd Renner, Sophie Duval, Marc Angenot, Françoise Sylvos, Northrop Frye et Mikhaïl Bakhtine.

Étudier la satire a placé ces chercheurs au croisement de plusieurs disciplines : anthropologie, histoire et histoire littéraire ; de plusieurs arts : l'art d'écrire et d'interpréter un texte, l'art de dessiner et le septième art.

Écrire une satire, pour l'écrivain, c'est prendre un risque : « [à] chaque fois qu'il fulmine, les mêmes questions reviennent : à quel titre ? selon quels motifs ? avec quelle autorisation ? C'est pourquoi la satire est toujours d'abord une défense de la satire » (Debailly, 2012 : 13). C'est donc, à première vue, pour l'écrivain, prendre un risque de prétention, voire un risque juridique, c'est se permettre de critiquer le monde tout en se justifiant de le faire.

---

<sup>2</sup> Essayer de définir la satire revient à essayer d'enfermer une ombre dans un sac (*attempting to define satire has been like trying to put a shadow in a sack*), George A. Test, *Satire : spirit and art*, Tampa, University of South Florida Press, 1991. p. 13 cité par Silvia Adler dans Annette Shahar, « Satire socio-politique et engagement dans la fiction contemporaine », *Littératures de langue française*, vol. 20, 2013 « La satire et la langue », p. 1.

La satire littéraire peut prendre la forme de la chronique, comme les *Essais*, de Philippe Muray (2010), comme certains écrits d'Alain Deneault, notamment *La médiocratie* (2014), ainsi que les billets satiriques de Matthieu Bélisle, Isabelle Daunais, Yannick Roy et Alain Roy dans la revue *L'inconvénient*<sup>3</sup>. Or, la chronique satirique telle qu'on la connaît aujourd'hui s'est développée au XIX<sup>e</sup> siècle, avec l'avènement du journalisme de grande diffusion et la caricature, que ce soit en France ou au Québec<sup>4</sup>. C'est aussi à cette époque que naissent des anticipations que Marc Angenot appelle des « contre-utopies » (Angenot, 1985) : le *Cycle du Dériseur Sensé* de Charles Nodier (1833-1836), *Le monde tel qu'il sera* (1846) d'Émile Souvestre, *La Cité nouvelle* de Fernand Giraudeau et surtout *Le Vingtième siècle* (1883) et *Le Vingtième siècle : la Vie Électrique*<sup>5</sup> (1890) d'Albert Robida. Ces œuvres qui préméditent les grands récits dystopiques du XX<sup>e</sup> siècle, tel que *1984* de Georges Orwell (1949), sont des fictions satiriques.

---

<sup>3</sup> Billets regroupés dans le recueil *Les inconvénients du progrès : 50 raisons de ne pas se réjouir trop vite*, L'Inconvénient, Montréal, 2012.

<sup>4</sup> Comme le dit Nicole Allard, « dans le contexte particulièrement florissant du XIX<sup>e</sup> siècle, la caricature va connaître un essor inespéré grâce au développement rapide de la presse illustrée en Europe comme en Amérique » (Allard, 1997 : 29). À ce sujet, on pourra aussi consulter *La parole pamphlétaire : contribution à la typologie des discours moderne* de Marc Angenot (1982).

<sup>5</sup> Albert Robida, *La Vie Électrique*, Paris, Autrement (Editions), 2005. Les renvois à ce roman seront désormais indiqués par la mention *La Vie Électrique*, suivie du numéro de la page s'il y a lieu.

Cette forme de satire littéraire, issue d'une tradition antique<sup>6</sup>, plus narrative et plus longue que la chronique, désigne aujourd'hui des œuvres telles que *Démolir Nisard* et *La nébuleuse du crabe* d'Éric Chevillard, auxquelles il est possible d'ajouter bien d'autres œuvres écrites par cet « animal satirique » (Samé, 2010). *Le club des miracles relatifs* de Nancy Huston (2016) est une œuvre qui constitue un bel exemple de fiction satirique contemporaine à la frontière de l'anticipation, ainsi que *L'infinie comédie* de David Foster Wallace. En outre, les éditions Ta mère à Montréal publient régulièrement des fictions satiriques telles que *Un monstre*, de Christophe Gérardon (2010), *Toutes mes solitudes !* de Marie-Christine Lemieux-Couture (2012) et *Vers l'Est*, de Matthieu Handfield (2015). D'autres font un usage plus doux de la satire, en excluant l'obscénité, sans se laisser aller à la frénésie de destruction où peut mener la « muse indignée » du satiriste, comme c'est le cas pour Nicolas Langelier et sa fiction intitulée *Réussir son hypermodernité et sauver le reste de sa vie en 25 étapes faciles*<sup>7</sup>. Apparaissent deux satires différentes, polarisées sur le

---

<sup>6</sup> La filiation entre les œuvres satiriques contemporaines et les œuvres satiriques antiques sera abordée plus loin dans ce travail. On peut d'ores et déjà en appeler au rôle primordial de la satire ménippée.

<sup>7</sup> Nicolas Langelier, *Réussir son hypermodernité et sauver le reste de sa vie en 25 étapes faciles*, Montréal, Boréal, 2010. Les renvois à ce roman seront désormais indiqués par la mention *Réussir son hypermodernité*, suivie du numéro de la page s'il y a lieu.

modèle de Juvénal, c'est-à-dire une satire indignée et violente, et sur le modèle d'Horace, qui satirisait de manière plus douce et didactique<sup>8</sup>.

Si un océan et plus d'un siècle séparent Albert Robida de Nicolas Langelier, notons que les deux hommes partagent les mêmes métiers de journaliste, d'écrivain et de rédacteur en chef. De plus, Albert Robida a dessiné des caricatures et des illustrations en très grand nombre, tandis que Nicolas Langelier est aussi graphiste. Outre ces points communs biographiques qui prouvent un engagement certain dans la vie sociale de leur temps, en ce qui a trait au texte littéraire, la satire est pour ces deux écrivains un moteur puissant de créativité.

---

<sup>8</sup> Ce mémoire s'intéressant principalement à la fiction satirique, notamment à travers le *topos* du voyage merveilleux, l'attention portée à la satire en vers et aux satiristes tels que Lucilius, Horace, Juvénal, Rénier et Boileau sera minimisée car aborder la satire en vers nécessiterait l'ajout d'un chapitre entier. Cependant, l'influence d'Horace et de Juvénal dans la construction de la fiction satirique moderne n'est pas négligeable et sera traitée dans ce mémoire.

## RÉSUMÉ

Depuis l'Antiquité, les satiristes demeurent des figures ambiguës de la littérature et cette ambiguïté est dérangeante, car l'habitude nous pousse à définir la satire comme une dénonciation du mal : elle démasque l'hypocrisie, corrige les vices, etc. Dans cette conception de la satire, le satiriste, sa cible et le lecteur occupent des positions claires et isolées les unes des autres : rien n'y est ambigu.

Partant de cette constatation, Fredric Bogel, dans *The Difference Satire Makes* (2001), construit une nouvelle conception de la satire qui en explique l'ambiguïté : on satirise toujours ce qui est trop familier, dangereusement proche. Le texte satirique doit donc rejeter cette cible menaçante : il est « une machine productrice de différences ».

Avec ce qu'il appelle la « double structure de la satire », Bogel donne au chercheur-créateur un outil d'analyse qui permet d'aller au cœur du texte satirique. Il s'agit de dégager « les modes de persistance » de cette structure double, ce que je me propose de faire avec *La Vie Électrique* (1893) d'Albert Robida et *Réussir son hypermodernité et sauver le reste de sa vie en 25 étapes faciles* (2008) de Nicolas Langelier.

Dans la partie analyse, la mise en valeur du caractère ambivalent des fictions satiriques à l'étude permet de valider la théorie de Bogel et de montrer que la satire est l'exploration d'une moralité particulière qui engendre un rapport complexe avec la modernité. Dans la partie création, parce que la théorie bogelienne de la satire révèle la dynamique sous-jacente à la création satirique, le processus créatif s'enrichit : le satiriste gagne en compréhension et dispose d'une plus grande maîtrise de son art. Grâce à un échange fertile entre recherche et création, la satire n'est plus une succession de jugements aveugles, mais une critique du jugement.

Mots clés : satire ; roman satirique ; ambivalence ; jugement ; différence ; moralité ; engagement ; humour ; comique ; ironie ; éthique.





## ABSTRACT

Since Antiquity, satirists are ambiguous literary characters and this ambiguity is unsettling because we are used to define satire as a denunciation of evil: satire unmasks hypocrisy, corrects vices, etc. Following this conception of satire, the satirist, his target and the reader occupy clearly isolated places: nothing is ambiguous here.

Starting from this statement, Fredric Bogel, in *The Difference Satire Makes* (2001), builds a new vision of satire that explains its ambiguity: one always satirizes something too familiar, dangerously close. The satiric text is a rejection of this threatening target: it's "a textual machine or mechanism for producing differences".

Using what he calls "the double structure of satire", Bogel opens for creator-researchers a way to analyze satiric texts at their heart. The purpose is to find "modes of persistence" of the double structure of satire, and that is what I propose to do with Albert Robida's *La Vie Électrique* (1893) and Nicolas Langelier's *Réussir son hypermodernité et sauver le reste de sa vie en 25 étapes faciles* (2008).

In the theoretical part of this work, showing how these satirical fictions are ambivalent will validate Bogel's theory and prove that satire is the exploration "of a particular morality" which results in a complex relationship with modernity. In the creative part, because Bogel's theory of satire unveils the subterranean dynamic of satiric creation, the creative process becomes richer: the satirist gets better at understanding and mastering his art. Thanks to a fertile exchange between research and creation, satire isn't a succession of judgments anymore, but a criticism of judgment.

*Keywords:* satire ; satiric novel ; ambivalence ; judgment ; difference ; morality ; commitment ; humor ; comic forms ; irony ; ethic.



## TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS .....	viii
AVANT-PROPOS.....	x
RÉSUMÉ .....	xvi
ABSTRACT .....	xviii
TABLE DES MATIÈRES.....	xx
INTRODUCTION GÉNÉRALE.....	1
CHAPITRE 1 Problématisation de la duplicité satirique .....	5
1.1 LES PREMIÈRES PROSES SATIRIQUES ET LE <i>TOPOS</i> DU VOYAGE MERVEILLEUX .....	5
1.1.1 L'Antiquité.....	5
1.1.2 La Renaissance .....	7
1.1.3 La fiction satirique moderne et contemporaine .....	10
1.2 LA SATIROLOGIE BOGELIENNE.....	12
1.2.1 Une vision rassurante de la satire : la structure satirique simple .....	14
1.2.2 Résistance du lecteur, résistance critique .....	16
1.2.3 La structure satirique double.....	18
1.3 LES AMBIGUÏTÉS DE LA SATIRE .....	20
1.3.1 Une nouvelle approche .....	20
1.3.2 Satire et ironie .....	24
1.3.3 Satire, humour et comique .....	27
1.3.4 Satire : le jugement obscène .....	30

CHAPITRE 2 Ambivalence satirique dans <i>La Vie Électrique</i> et dans <i>Réussir son hypermodernité et sauver le reste de sa vie en 25 étapes faciles</i> .....	33
2.1 PRÉSENTATION DU CORPUS .....	33
2.1.1 Le rejet du rejet .....	34
2.1.2 « Le "Vingtième siècle" de Robida », par Boris Eizykman.....	35
2.1.3 Albert Robida et <i>La Vie Électrique</i> .....	37
2.1.4 « Une vingt-sixième étape difficile », par Daniel Tanguay .....	39
2.1.5 Nicolas Langelier et <i>Réussir son hypermodernité</i> .....	41
2.2 LA STRUCTURE SIMPLE DE LA SATIRE DANS LES ŒUVRES DE ROBIDA ET LANGELIER .....	42
2.2.1 Modernité, postmodernité, hypermodernité.....	42
2.2.2 Quelques exemples de cibles communes.....	44
2.3 LA DOUBLE STRUCTURE SATIRIQUE DE <i>LA VIE ÉLECTRIQUE</i> ET DE <i>RÉUSSIR SON HYPERMODERNITÉ</i> .....	47
2.3.1 Robida : amour et haine du progrès technique .....	47
2.3.2 <i>Réussir son hypermodernité</i> et l'ironie .....	53
2.4 DE L'ANALYSE À LA CRÉATION .....	58
2.4.1 Les antimodernes .....	58
2.4.2 Accepter l'inacceptable : immunologie satirique .....	60
CHAPITRE 3 La gamberge virulente .....	63
3.1 APOLOGUE .....	63
3.2 LA GAMBERGE VIRULENTE PRÉSENTE... ..	65
3.2.1 Le Bédut.....	65
3.2.2 Mode d'emploi.....	81
3.2.3 Faites connaissance avec votre produit Gamberge Virulente.....	86
3.2.4 Résumé de l'épisode précédent.....	90

3.2.5	Luc Walkersky n'est pas polonais .....	94
3.2.6	Encart publicitaire.....	97
3.2.7	Perdu en zone 911 .....	97
3.2.8	L'histoire de Youri Margarine .....	102
3.2.9	Apogée informatif.....	107
3.2.10	Vous avez trois nouveaux messages .....	114
3.2.11	Retour à la terre.....	116
3.2.12	Le Dr Teur .....	121
3.2.13	L'heure du goûter.....	124
3.2.14	<i>In the</i> Fissure.....	128
3.2.15	Merci d'avoir acheté l'extension Tension .....	134
3.2.16	Les poèmes de la dernière chance.....	138
3.2.17	Des êtres, des choses.....	140
3.3	ÉPILOGUE.....	177
	CONCLUSION GÉNÉRALE .....	179
	RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES .....	183



## INTRODUCTION GÉNÉRALE

Ce mémoire porte essentiellement sur des questions d'analyse de la satire, assez rarement appelée « satirologie », appliquées à un corpus de fictions satiriques qui commence à se constituer au XIX<sup>e</sup> siècle, dans les débuts de la seconde modernité. Plus spécifiquement, il s'agira d'interroger l'engagement satirique de deux œuvres : *Le vingtième siècle : la Vie Électrique* d'Albert Robida (1890) et *Réussir son hypermodernité et sauver le reste de sa vie en 25 étapes faciles* de Nicolas Langelier (2010). Le titre de l'œuvre d'Albert Robida annonce l'anticipation, sous l'angle de laquelle il a été étudié<sup>9</sup>, en concurrence avec son contemporain Jules Verne. Robida fascine parce que « si la science-fiction se conçoit comme un ensemble de prophéties qui se réaliseront plus tard (ce qu'elles font rarement), il n'y a qu'Albert Robida qui ait continuellement vu – et avec un charme satirique engageant – la juste forme des choses à venir<sup>10</sup> » (Angenot, 1985 :132). C'est ce « charme satirique » dont parle Angenot qui sera un des objets d'étude de ce mémoire.

Par ailleurs, le long titre de l'œuvre de Nicolas Langelier programme une autre stratégie satirique : la parodie. En moquant les ouvrages qui visent à guider le lecteur vers la minceur, le bien-être ou le succès, Nicolas Langelier critique les temps

---

<sup>9</sup> Les dessins d'Albert Robida ont fait aussi l'objet de plusieurs travaux, mais je m'intéresserai dans ce mémoire au texte seul.

<sup>10</sup> C'est moi qui traduis. Citation originale : « *If SF is to be thought of in terms of prophecies later fulfilled (which they seldom are), only Robida has consistently seen aright – and with a compelling satiric charm – the shape of things to come.* »



« hypermodernes ». Le choix de ce terme est essentiel, car il désigne « une radicalisation de la modernité, ces vingt dernières années, et une exacerbation de ses principes moteurs (le marché, la démocratie, l'individu, la technique) » (*Réussir son hypermodernité*, 189). L'usage du préfixe « hyper », qui implique une intensification de la modernité au lieu d'une rupture, désigne la continuité qui va de la modernité du XIX<sup>e</sup> siècle à l'hypermodernité du XXI<sup>e</sup> siècle. Or, la satire et la modernité (entendue au sens large) ne font pas bon ménage, la première prenant souvent pour cible la seconde : l'étude des cibles de ces deux œuvres satiriques qu'un siècle sépare montrera leur similarité et permettra de valider le concept d'hypermodernité.

Que les mêmes faits soient dénoncés depuis plus de cent ou deux cents ans pourrait pousser à conclure, un peu hâtivement, que les acteurs de la modernité évoluent impunément, que les lecteurs de la satire restent inactifs ou encore que la satire n'est pas efficace.

J'avancerai l'hypothèse que les fictions satiriques étudiées ont une structure double et proposent, au lieu d'une dénonciation claire de la modernité, une réflexion critique sur cette modernité. J'essaierai également de répondre aux questions suivantes : comment l'engagement des satiristes contre la modernité s'accommode-t-il du brouillage des valeurs impliqué par la satire et l'ironie ? Si la satire est structurellement double, les satiristes jouent-ils intentionnellement de cette nature ambivalente ou en sont-ils le jeu ?

Pour ce faire, je m'intéresserai d'abord au *topos* du récit de voyage merveilleux, un des premiers et des plus importants *topoi* de la littérature satirique. Les œuvres où ce *topos* apparaît forment un *corpus* de fictions satiriques qui permettra non pas de définir la satire, mais d'en relever quelques invariants. Il faudra ensuite identifier à quoi s'attaquent les fictions satiriques en question, on parlera de cible, avant de mettre en valeur la duplicité de ces attaques. Duplicité, on le verra, inhérente à la satire et au jeu évaluatif qu'elle implique. Je m'appuierai sur les travaux de Hamon et de Jouve, notamment *La poétique des valeurs*,

qui propose d'analyser les « valeurs locales » qu'une fiction transmet, avant de procéder à « l'évaluation globale de ces valeurs locales », afin d'en dégager « le système idéologique ». Reconstruire ce système n'est pas toujours aisé, car il existe des procédés de « brouillage des valeurs » (Jouve, 2001 : 35-118), et c'est ce que je m'attacherai à identifier, car le « brouillage des valeurs » est la manifestation textuelle de la double structure de la satire, ainsi que l'a théorisée Bogel<sup>11</sup>.

Cette réflexion contribuera à faire apparaître la double structure des fictions satiriques et, selon différentes modalités, ce que Corréard appelle la « poétique de l'incrédulité » : une « posture d'auteur<sup>12</sup> » qui « consiste à promouvoir une attitude d'incrédulité chez le lecteur, appelé à se méfier des impostures contemporaines » (Corréard, 2012 : 5). Je propose d'étendre cette poétique de l'incrédulité à toutes les fictions satiriques, avec les nuances qu'il conviendra de souligner. Par conséquent, les fictions satiriques impliquent un jeu évaluatif, où se mélangent attraction et répulsion, dont le but est de créer des incertitudes en instaurant un pacte de lecture basé sur la méfiance.

La fiction satirique invite le lecteur non à se méfier de tout, mais à choisir avec circonspection ce en quoi il veut croire, et c'est l'idéal que je voudrais atteindre dans la partie création de ce mémoire, dont le titre est *La Gamberge Virulente*. Elle prendra de

---

<sup>11</sup> Fredric V. Bogel, *The Difference Satire Makes : rhetoric and reading from Jonson to Byron*, Ithaca Cornell University Press, Ithaca, 2001. Les renvois à cet ouvrage seront désormais indiqués par la mention *The Difference*, suivie du numéro de la page.

<sup>12</sup> Cette expression employée par Nicolas Corréard donne au satiriste une intention qui peut être un effet de la duplicité satirique, et donc être involontaire, ce qui met en porte à faux l'idée de « posture ». J'en discuterai au chapitre 1 de ce mémoire.

nombreux éléments aux fictions satiriques, notamment l'anticipation et le récit de voyage parodique, pour tenter d'explorer et d'utiliser l'ambiguïté de la satire.

## CHAPITRE 1

### PROBLÉMATISATION DE LA DUPLICITÉ SATIRIQUE

#### 1.1 LES PREMIÈRES PROSES SATIRIQUES ET LE *TOPOS* DU VOYAGE MERVEILLEUX

##### 1.1.1 L'Antiquité

Le mot « satire » viendrait du latin *satura*. La racine *sat*, qu'on retrouve dans « satiété », suggère l'idée d'abondance, à laquelle s'ajoute l'idée de mélange : *satura* pouvait signifier « salade composée » ou « pot-pourri ».

Je veux méditer sur un mot romain difficile : la *fascinatio*. Le mot grec de phallos se dit en latin le *fascinus*. Les chants qui l'entourent s'appellent « fescennins ». Le *fascinus* arrête le regard au point qu'il ne peut s'en détacher. Les chants qu'il inspire sont à l'origine de l'invention romaine du roman : la *satura*. (Quignard, 1994 : 9)

Plus loin, Pascal Quignard donne un exemple de « véritable *satura* » : le *Satyricon* (I<sup>er</sup> siècle), qu'il qualifie de « pot-pourri de nature érotique ou indécente » et que Pétrone aurait écrit « pour se venger de Néron » (Quignard, 1994 : 137). Plusieurs éléments importants apparaissent déjà : les origines orales et sacrées de la satire, les notions d'abondance, de mélange et d'obscénité, et l'écriture par vengeance. Cette « invention romaine du roman » peut être considérée comme une des premières formes de fiction satirique.

Mais il est possible de rattacher Pétrone à une tradition plus ancienne, celle de la satire ménippée. Elle prend son nom de Ménippe de Garada, un philosophe cynique qui

aurait vécu au III<sup>e</sup> siècle avant notre ère, dont les textes, qui n'ont pas survécu jusqu'à nous, auraient inspiré le *Saturarum Menippearum libri* de Varron (I<sup>er</sup> siècle avant notre ère), dont quelques fragments nous sont parvenus. Du même siècle que le *Satyricon*, *L'Apocoloquintose* de Sénèque le Philosophe (54) est un autre exemple de satire ménippée, dont une des caractéristiques est de mélanger prose et vers de différents mètres.

Le maître incontesté de la satire ménippée antique vient après Pétrone, et écrit en langue grecque. Il s'agit de Lucien de Samosate, qui a vécu au II<sup>e</sup> siècle et qui nous a laissé de nombreuses satires, dont un récit de voyage parodique appelé *Histoires vraies*, qualifié par Renault de « premier ouvrage de science-fiction de l'histoire » (Renault, 2004), où de nombreux dialogues mettent en scène un personnage appelé Ménippe, probablement par référence au philosophe, en utilisant la parodie d'une descente aux enfers. Dès Lucien de Samosate, la fiction satirique se tourne vers l'anticipation, le merveilleux (entendu dans ce mémoire au sens de Todorov<sup>13</sup>) et la parodie littéraire<sup>14</sup>. Elle se dote ainsi de conventions

---

<sup>13</sup> « Dans le cas du merveilleux, les éléments surnaturels ne provoquent aucune réaction particulière ni chez les personnages, ni chez le lecteur implicite. Ce n'est pas une attitude envers les événements rapportés qui caractérise le merveilleux, mais la nature même de ces événements » (Todorov, 1970 : 59).

<sup>14</sup> Archiloque (VII<sup>e</sup> siècle avant notre ère) nous laisse les premières traces écrites de satire, les vers iambiques, et certains hellénistes les lisent comme une parodie de récit homérique. À ce sujet, consulter l'article de Ralph M. Rosen, « Efficacité et temporalité de l'invective et de la satire dans la poésie grecque », Cahier "Mondes anciens", vol. 5. De plus, le *Margites*, légendaire parodie de l'Odyssée, pourrait être à ce titre la plus ancienne occurrence parodique du *topos* du voyage merveilleux.

que bien d'autres satiristes suivront et de *topoi*<sup>15</sup> tels que le récit de voyage, la descente aux enfers ou le dialogue philosophique. Mais avant tout, c'est l'hétérogénéité et l'inventivité que revendique Lucien : « Dans le principe, il n'y avait ni rapport ni amitié entre le Dialogue et la Comédie. [...] Nous, cependant, nous avons osé rapprocher deux genres tout à fait éloignés et accorder des choses tellement discordantes, qu'elles ne semblaient susceptibles d'aucun lien commun » (Samosate, 1866a : 9-10).

### 1.1.2 La Renaissance

La Renaissance apparaît comme l'époque où se renouvelle la fiction satirique grâce à un syncrétisme humaniste : comme l'écrit Renner, « il y a quatre influences disparates qui construisirent la vision de la satire à la Renaissance<sup>16</sup> » (Renner, 2004 : 84). La première est la satire comme poème critiquant la société et corrigeant les mœurs, la seconde influence est la satire comme texte où tout se mélange, la troisième influence est le théâtre grec, le Satyre, et par là les farces et sotties médiévales, la quatrième influence enfin, est la *satura* romaine : c'est tout particulièrement les œuvres de Rabelais qui parviennent à marier ces diverses influences et à trouver « un équilibre entre les postures horatienne et juvénalienne » (*strike a balance between the Horatian and Juvenalian attitudes*, Renner,

---

<sup>15</sup> Le *topos* est selon Weil « une configuration narrative récurrente ». Pour être appelée *topos*, une telle configuration narrative doit donc apparaître au moins trois fois au sein d'œuvres appartenant à différents auteurs, et si comme le pense Weil, « l'ultime confirmation étant d'être désigné topos par le texte parodique d'un autre auteur », alors l'apparition du voyage merveilleux dans les fictions satiriques le consacre en *topos*.

<sup>16</sup> C'est moi qui traduis. Citation originale : « [...] *there were four disparate influences that shaped the Renaissance understanding of satire* ».

2014 : 394). La *satura* versifiée, laissée volontairement de côté jusqu'ici en raison de l'intérêt porté à la satire tournée vers la prose et la fiction, joue un grand rôle dans la construction de la fiction satirique moderne et ne peut donc pas être ignorée. En effet, Renner montre bien comment la satire au XVI<sup>e</sup> siècle oscille entre la posture satirique d'Horace, qui veut éduquer en s'amusant (*utile dulci mixtum*), et celle plus tragique de Juvénal, indignée et violente ; postures apparemment opposées que Rabelais arrive pourtant à équilibrer, en créant ce que Renner appelle une « satire dialogique » (*dialogic satire*, Renner, 2008 : 5) visant éveiller l'incrédulité du lecteur et par là son esprit critique.

La satire « Renaissance » atteint une sorte d'apogée dans l'œuvre collective intitulée *Satyre Menippée de la Vertu du Catholicon d'Espagne et de la tenue des Etats de Paris* (1594), qui, dans le contexte des guerres de religion, est considérée « à plus ou moins juste titre, comme l'un des événements majeurs qui servit l'accession d'Henri de Navarre au trône » (Martin, 2001 : 1) : un exemple possible du pouvoir de la satire ainsi qu'une filiation établie avec Lucien et Pétrone (Martin, 2004 : 107).

Par ailleurs, Renner montre bien comment Rabelais, « dont les écrits jouent un rôle charnière si l'on tente de reconstituer la transition des lettres françaises d'une orientation médiévale à une orientation majoritairement prémoderne<sup>17</sup> » (Renner, 2004 : 83), se tourne de plus en plus vers une satire plus philosophique inspirée par Lucien. Ce que confirme Corréard, qui décrit comment Rabelais réhabilite la posture satirique de Lucien de Samosate, plus réflexive que la satire médiévale, et réactualise le *topos* du voyage merveilleux : « il importe tout d'abord de comprendre que cette *filiation* n'est pas directe,

---

<sup>17</sup> C'est moi qui traduis. Citation originale : « *François Rabelais is an author whose writings are pivotal for the attempt to retrace the transition of French letters from a medieval to a predominantly pre-modern orientation.* »

mais qu'elle est de part en part médiatisée par la présence d'Érasme [...], maître d'œuvre de la principale entreprise d'édition des œuvres complètes du Samosate en latin » (Corréard, 2012 : 1, c'est moi qui souligne). Rabelais, lecteur de Lucien, réactualise le *topos* satirique du voyage merveilleux et restaure la « poétique de l'incrédulité » : il gagne le surnom de « Lucien français ». Là encore, Corréard rejoint Renner, pour qui la « structure paradoxale, marque de fabrique de la satire plurielle, [...] veut conduire les lecteurs à réfléchir en détail sur les problèmes en cours en leur fournissant des informations apparemment contradictoires<sup>18</sup> » (Renner, 2004 : 96). Si tous ces éléments valident l'idée d'une filiation dans le corpus des fictions satiriques, dont l'un des signes est le *topos* voyage merveilleux, ils introduisent aussi l'idée importante d'ambivalence du discours satirique, ambivalence déjà présente dans *Histoire véritable* quand Lucien avertit son lecteur qu'il ne doit pas le croire : « Car n'y aurait-il dans mon livre, pour toute vérité, que l'aveu de mon mensonge, il me semble que j'échapperais au reproche adressé par moi aux autres narrateurs [Ctésias, Ambule et Homère], en convenant que je ne dis pas un seul mot de vrai. Je vais donc raconter des faits que je n'ai pas vus, des aventures qui ne me sont pas arrivées et que je ne tiens de personne ; j'y ajoute des choses qui n'existent nullement, et qui ne peuvent pas être : il faut donc que les lecteurs n'en croient absolument rien » (Samosate, 1866a : 382).

Le mélange satirique est donc tant celui de la prose et des vers que celui du comique et du sérieux, sur le modèle de Lucien. Le mélange satirique est aussi celui de l'animal et

---

<sup>18</sup> C'est moi qui traduis. Citation originale : « *The passage is thus built on a paradoxical structure, a trademark of plural satire as we have observed before, which is meant to incite the readers to reflect thoroughly on the issues at hand by providing them with seemingly contradictory information* ».



de l'humain : c'est au XVI<sup>e</sup> siècle que se confondent « satire » et « satyre ». Rabelais utilise l'obscénité, comme les auteurs de la *Satyre Ménippée*, qui écrivent en réaction aux états généraux convoqués par la Ligue afin de pourvoir à l'élection d'un Roi de France catholique : la fiction satirique, à l'épreuve du temps, semble bien respecter quelques invariants, aussi protéiforme soit-elle : récurrence du voyage merveilleux, obscénité, grotesque, amour du mélange et référentialité historique.

### 1.1.3 La fiction satirique moderne et contemporaine

Cette brève chronologie de la fiction satirique a pour but de mettre en valeur la filiation qui relie les œuvres citées et de la prolonger jusqu'à l'époque contemporaine en se servant du *topos* du voyage merveilleux, et des autres caractéristiques identifiées, comme des « constantes [qui] permettent de repérer l'héritage ménippéen même en l'absence de genre constitué<sup>19</sup> » (Duval et Martinez, 2000 : 177). Or, selon Martin, la satire ménippée est « une création en même temps nourrie des traditions antiques et capable d'orienter cet héritage vers une certaine modernité » (Martin, 2004 : 115). En effet, de nombreux auteurs des siècles suivants seront séduits par cette forme de satire<sup>20</sup> qui utilise la fiction associée au merveilleux pour produire une œuvre critique. Songeons à l'*Histoire comique des États et Empires de la Lune* de Savinien de Cyrano de Bergerac (1657), à *Lakémis ou les voyages extraordinaires d'un Égyptien dans la terre intérieure ; avec la découverte de l'isle des Sylphides* du chevalier Mouhy (1735— 38), au *Voyage merveilleux du prince Fan-Férédin dans la Romancie ; contenant plusieurs observations historiques, géographiques,*

---

<sup>19</sup> Ce que Renner appelle un « méta-genre ».

<sup>20</sup> Corréard parle de « pensée par fiction » (Corréard, 2012 : 23). Renner préfère « satire dialogique » (*dialogic satire*) ou « satire plurielle » (*plural satire*).

*physiques, critiques & morales* de G.H. Bougeant (1735), à *Micromégas* de Voltaire (1752) ou au *Neveu de Rameau* de Denis Diderot (1805). Si cette dernière œuvre contient un autre *topos* lucianesque, celui du dialogue merveilleux (avec des divinités ou avec des morts), toutes les autres sont construites sur le *topos* du voyage merveilleux. La fiction satirique se constitue ainsi en lignée et se perpétue le plus souvent en marge de l'histoire littéraire classique (à l'exception du XVI<sup>e</sup> siècle), et cela sera confirmé aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, au Québec comme en France.

Si Charles Nodier, Émile Souvestre, Fernand Giraudeau et Albert Robida sont les auteurs des principales fictions satiriques et merveilleuses du XIX<sup>e</sup> siècle français, tandis que le Québec voit la parution de *Mon voyage dans la lune* (1839) de Napoléon Aubin<sup>21</sup> et de *Lettre écrite de la lune* (1911) de Louis-Joseph Doucet, quelles sont les fictions du XX<sup>e</sup> siècle qui allient satire et anticipation ou merveilleux ? Et parmi celles qu'on trouvera, lesquelles seront un mélange de comique et de sérieux, lesquelles s'afficheront obscènes ? Il est clair que les critères que j'ai déterminés en m'aidant de l'histoire littéraire (fiction satirique, merveilleux, comico-sérieux et obscénité) suffisent à restreindre le nombre d'œuvres de manière draconienne : un bel exemple de fiction réunissant ces quatre critères est *La danse de Gengis Cohn* de Romain Gary (1967), ou encore *L'infinie comédie* de David Foster Wallace (1996). Par ailleurs, selon Audrey Camus, Éric Chevillard, Pierre Senges et Volodine sont trois auteurs contemporains qu'il est possible de rattacher à la filiation ménippéenne, ainsi que Pierre Yergeau et Robert Pinget<sup>22</sup>. Enfin, la récente

---

<sup>21</sup> Œuvre inachevée publiée en six épisodes dans le *Fantasque*.

<sup>22</sup> Consulter les articles suivants : Audrey Camus, « Anatomie de la fiction : *Veuves au maquillage* de Pierre Senges », *Littérature*, no 3 (2008), « Du virtuel à la romance. La régénération de la terre gaste », *Voix et Images*, vol. 34, no 1 (2008), et enfin « *Choir avec Chevillard : la lecture comme exercice utopique* », *Revue de Histoire Littéraire de la France*, vol. 115, no 2 (2015).

parution de *La septième fonction du langage* (2016) de Laurent Binet montre que la fiction satirique attire toujours écrivains, éditeurs et lecteurs.

Revenir sur les origines de la fiction satirique permet de mieux la définir et surtout de la voir réapparaître au fil des siècles. Dans *La poétique de Dostoïevski*, Bakhtine définit la satire ménippée en quatorze points<sup>23</sup> : quelles œuvres aujourd'hui respecterait la définition bakhtinienne de la ménippée ? Sans doute très peu, voire aucune, mais la démarche de Bakhtine était d'introduire la théorie du dialogisme polyphonique et non de ressusciter un « genre » antique. L'obscénité, si elle est exclue de *La Vie Électrique* et de *Réussir son hypermodernité*, n'en est pas moins un élément constitutif de la fiction satirique qui apparaîtra dans la partie création de ce mémoire – et ces deux œuvres n'en sont pas moins des fictions satiriques. Il faut ajouter que *La Vie Électrique* affiche tout de même bon nombre de passages grotesques, autre caractéristique de la ménippée.

Les notions d'abondance, de mélange, de vengeance, de grotesque et d'obscénité, ainsi que la « poétique de l'incrédulité », qui désigne une stratégie mettant le pouvoir de la fiction au service d'une satire des idées, seront des clés pour comprendre la structure double de la satire telle que décrite par Bogel.

## 1.2 LA SATIROLOGIE BOGELIENNE

Pour analyser la fiction, le critique dispose d'un arsenal théorique conséquent, mais quand la fiction est subordonnée à l'élan satirique, c'est-à-dire soumise à une intention satirique, orientée par une « posture d'auteur », que celui-ci soit guidé par la vengeance,

---

<sup>23</sup> Voir M. M. Bakhtine, *La poétique de Dostoïevski*, Paris, Éditions du Seuil, 1970, p. 160.

l'indignation ou la propagation de l'incrédulité, il faut chercher à savoir ce qu'on entend par satire.

La critique francophone boude la satire en tant qu'objet d'étude autonome, car même si elle reste digne d'intérêt pour de nombreux chercheurs, c'est toujours de manière circonscrite : la satire chez tel auteur, dans telle œuvre ou à telle époque. Si l'on en croit Martin, « la captation du terme générique de ménippée par les critiques soviétique (Bakhtine) et anglo-saxonne (Frye) explique pour une grande part l'absence à ce jour de travaux nouveaux et d'édition critique achevée [de la *Satyre Ménippée de la Vertu du Catholicon*] » (Martin, 2001 : 1). Au-delà de la satire ménippée, il est vrai que la satire dans son ensemble est un champ d'études bien développé en ce qui concerne la critique anglophone : Mack Maynard<sup>24</sup>, Alvin Kernan<sup>25</sup>, Robert C. Elliot<sup>26</sup>, Matthew Hodgart<sup>27</sup> et Northrop Frye ont contribué à construire un appareil théorique « satirologique ». Cette tendance, j'entends par là l'initiative de la critique anglophone en matière d'analyse de la satire, reste d'actualité, même s'il revient à Duval d'avoir publié en 2000 un ouvrage généraliste consacré à la satire en tant qu'objet d'étude autonome, où elle marie les critiques francophone et anglophone<sup>28</sup>, puis d'avoir organisé le colloque *Mauvais genre : la*

---

<sup>24</sup> Maynard Mack, « The Muse of Satire », *The Yale Review*, vol. 41, n° 1, p. 219-231, 1951.

<sup>25</sup> Alvin B. Kernan, *The cankered muse*, New Haven, New Haven Yale University Press, 1959, et *The plot of satire*, New Haven, New Haven Yale University Press, 1965.

<sup>26</sup> Robert C. Elliot, *The Power of Satire*, Princeton, Princeton University Press, 1960.

<sup>27</sup> Matthew John Caldwell Hodgart, *La Satire*, Paris, Hachette, 1969.

<sup>28</sup> Sophie Duval et Marc Martinez, *La satire (littératures française et anglaise)*, Paris, A. Colin, 2000.

*satire littéraire moderne*<sup>29</sup>. Je m'intéresserai donc particulièrement au travail de Bogel, qui renouvelle la conception habituelle de la satire et en offre une analyse originale dans *The Difference Satire Makes*.

### 1.2.1 Une vision rassurante de la satire : la structure satirique simple

Le *Trésor de la langue française informatisé* définit la satire littéraire comme un « écrit dans lequel l'auteur fait ouvertement la critique d'une époque, d'une politique, d'une morale ou attaque certains personnages en s'en moquant<sup>30</sup> ». Une telle définition présuppose une structure triangulaire dans laquelle le satiriste et l'objet de la satire sont clairement séparés par une distance critique, tandis que le lecteur est lui aussi clairement séparé du satiriste et de l'objet de la satire. Dans ce schéma, il est attendu que le lecteur s'aligne avec le satiriste contre l'objet de la satire. Généralement, les lecteurs, les critiques et les satiristes ont ces assertions en tête lorsqu'ils lisent, interprètent, analysent ou écrivent des satires. À cela s'ajoute, écrit Bogel,

la convention de la référentialité qui représente le satiriste comme une figure liée au monde extérieur, au lieu d'une personne qui crée des objets imaginaires pour mieux les attaquer. Bien sûr, un satiriste commence assurément par percevoir quelque chose de repoussant qu'il voudrait attaquer. Mais affirmer que c'est

---

<sup>29</sup> Sophie Duval et Jean-Pierre Saïdah, *Mauvais genre : la satire littéraire moderne*, Presses universitaires de Bordeaux, Bordeaux, 2008.

<sup>30</sup> ATILF – CNRS & Université de Lorraine, *TLFi : Trésor de la langue Française informatisé* <http://www.atilf.fr/tlfi>, « Satire », [En ligne], URL : <http://stella.atilf.fr/Dendien/scripts/tlfiv5/advanced.exe?8;s=551501505>, page consultée le 1<sup>er</sup> février 2017.

toujours le cas, ou presque, me semble l'indication d'une remarquable volonté de lire la satire comme le satiriste voudrait qu'on la lise<sup>31</sup> (*The Difference*, 10).

Ainsi, le texte satirique commencerait dans la « perception d'une différence » extérieure (*perception of difference*, *The Difference*, 31), ce qui permet de garder le satiriste et l'objet de la satire à une distance rassurante l'un de l'autre, et ainsi de conforter le lecteur dans son alliance avec le satiriste, comme le suggère le fait d'écrire pour se venger d'un affront, ou par réaction à un événement politique. C'est pourquoi cette conception habituelle<sup>32</sup> de la satire est rarement mise en doute : elle oblitère les ambiguïtés anxiogènes.

Enfin, dans cette structure triangulaire, le jugement satirique est extrêmement simplifié : le satiriste dénonce le mal, corrige le vice ou démasque l'hypocrisie. Pourtant le jugement satirique est beaucoup moins simple que cela : il est problématique, comme le montre la résistance qu'éprouvent les lecteurs de satire et l'idée de satire dialogique.

---

<sup>31</sup> C'est moi qui traduis toutes les citations provenant de *The Difference Satire Makes*. L'original des citations trop longues apparaîtra en note de bas de page : « [...] *the convention of referentiality that represents the satirist as a figure in touch with the external world rather than someone generating fantasy-objet to attack. Of course, a satirist certainly may begin by perceiving a repellent figure whom he or she wishes to attack. But the assumption that such is always, or almost always, the case seems to me evidence of a remarkable willingness to read satire as the satirist would have us read it.* »

<sup>32</sup> « La satire prend nécessairement la réalité comme point de départ, puisque c'est là qu'elle trouve ses cibles. » Sophie Duval et Marc Martinez, *La satire (littératures française et anglaise)*, Paris, A. Colin, 2000, p. 190.

### 1.2.2 Résistance du lecteur, résistance critique

Car lire une satire n'est pas facile et peut devenir éprouvant. Si le texte est ancien, un effort supplémentaire est requis, car la satire « demeure si ancrée dans le temps et dans l'espace qu'elle ne s'exporte pas facilement vers d'autres publics ni vers d'autres lecteurs situés ailleurs, dans d'autres lieux et à d'autres époques » (Rosen, 2014 : 1). C'est donc un problème de diachronie qui impose un travail de lecture plus actif et des allers-retours entre le texte et les notes. D'après Bogel, cependant, la résistance du lecteur provient en grande partie d'une résistance aux jugements portés par le satiriste : « plus que les difficultés rhétoriques de vers et de couplets, ou d'allusions littéraires et politiques, c'est souvent l'acte de juger qui fige l'élan de sympathie de l'âme du lecteur contemporain<sup>33</sup> » (*The Difference*, 28).

Cette résistance au jugement porté par le satiriste indique que le lecteur ne s'aligne pas toujours avec le satiriste. Il peut s'agir d'un rejet pur et simple de la part du lecteur, comme il peut s'agir d'un doute, ou d'un malaise, causé par « la multiplication des points de vue [qui] aboutit alors parfois à un certain flou, voire à des contradictions irréductibles » (Duval et Martinez, 2000 : 187). Le lecteur peut résister à un texte satirique parce que le point de vue est trop clair, l'attaque trop violente ou personnelle, ou à cause de l'anxiété provoquée par son incapacité à clarifier les propos du satiriste. Quoi qu'il en soit, continuent Duval et Martinez, « il semble, dans ces cas, particulièrement délicat de cerner le contenu idéologique » (Duval et Martinez, 2000 : 187). Dire ainsi que la satire génère un inconfort de lecture seulement dans certains « cas » peut être vu comme « une stratégie

---

<sup>33</sup> « *More than the difficulties of line and couplet rhetoric, or of literary and political allusion, it is this act of judgment that often chills the genial current of the contemporary reader's soul.* »

pour gagner en assurance interprétative en prétendant que les cas difficiles sont des cas à part<sup>34</sup> » (*The Difference*, 67), car

lire la satire implique nécessairement cette sorte d'anxiété : l'effort de tracer son chemin dans une espèce de champ de mines rhétoriques. L'erreur est d'essayer de se « sauver », ou de « sauver » un auteur ou une œuvre, ou le mode satirique entier, en affirmant qu'un tel effort est une occurrence spécifique, occasionnelle ou anormale<sup>35</sup> (*The Difference*, 57).

La résistance du lecteur, et de la critique, est donc constitutive de la satire. Elle provient de la confusion possible qui règne entre le satiriste et l'objet de la satire, confusion qui remet en question toute la structure de la satire telle qu'on la conçoit habituellement : les distances entre le lecteur et le satiriste et entre le lecteur et l'objet de la satire sont aussi remises en question. Par exemple, le lecteur se demandera pourquoi le satiriste prend autant de plaisir à attaquer ses cibles, ou s'il n'est pas lui-même une cible. Ainsi la structure classique de la satire, où satiriste, lecteur et objet de la satire sont clairement délimités, et dotés de fonctions précises, laisse-t-elle apparaître une seconde structure, dont l'identification permettra d'éclairer la dynamique complexe à l'œuvre dans toute satire. Il faut ici préciser que la satire comme dénonciation du vice ou dévoilement de l'hypocrisie reste valable, et bien sûr visible d'emblée. Cette vision de la satire n'est pas remplacée par une autre : elle se dote plutôt d'une sorte de contrepartie qui vient la « doubler » afin de mieux comprendre le geste satirique et d'approfondir l'analyse des textes.

---

<sup>34</sup> « [...] a strategy for gaining interpretative security by pretending that the hard cases are special cases. »

<sup>35</sup> « Reading satire necessarily involves this sort of anxiety, the labor of threading one's way through a kind of rhetorical minefield. The error is to try to "save" ourselves, or an author or work, or the entire satiric mode, by assuming that such labor is a special case, unnecessary or abnormal. »



### 1.2.3 La structure satirique double

À l'aide des recherches de René Girard<sup>36</sup>, notamment sur le bouc émissaire et sur la structure mimétique du désir, et de celles de Mary Douglas<sup>37</sup> sur la pollution et sur le rituel de consommation du pangolin, Bogel fait naître la satire non du constat d'une réalité extérieure repoussante, mais d'une intimité du satiriste avec quelque chose de repoussant, une trop grande proximité avec l'altérité. En s'inspirant des travaux de Kenneth Burke<sup>38</sup> sur la rhétorique de l'identification, Bogel affirme que l'identification avec l'objet de la satire conduit le satiriste à augmenter une distance jugée insuffisante. La satire commence donc dans une dangereuse promiscuité avec l'objet de la satire. D'où le titre de son œuvre : *The Difference Satire Makes*, c'est-à-dire que la satire est une construction de différences et donc que le satiriste voit premièrement dans l'objet de la satire quelque chose qui n'est *pas* assez différent. Écrire une satire est donc un « rituel de séparation » (*ritual of separation*, Douglas, 1978 : 35 dans *The Difference*, 43) qui reforme des catégories que le satiriste percevait comme menacées : la création « d'une machine textuelle ou d'un mécanisme producteur de différence » (*a textual machine or mechanism for producing differences*, *The Difference*, 42).

De ce point de vue, il est tout à fait naturel que cette identification du satiriste avec l'objet de la satire reste perceptible dans le texte et vienne confondre le lecteur ou le critique en le mettant dans « une position instable et impure » (*an unsettled and impure position*, *The Difference*, 35). Mais, « en conséquence, les lecteurs qui s'attendent à un tel

---

<sup>36</sup> René Girard, *Le bouc émissaire*, Paris, B. Grasset, 1982, et *La violence et le sacré*, Paris, B. Grasset, 1972.

<sup>37</sup> Mary Douglas, *De la Souillure : essai sur les notions de pollution et de tabou*, Paris, F. Maspero, 1981.

<sup>38</sup> Kenneth Burke, *A Grammar of Motives and a Rhetoric of Motives*, Cleveland, Meridian Book, 1962.

inconfort [...] sont libres de découvrir que lire la satire n'est pas tant une question de trouver une opinion à laquelle se rattacher que celle d'explorer la complexité d'une posture morale particulière<sup>39</sup> » (*The Difference*, 62). C'est ici que revient l'idée d'une poétique de l'incrédulité : le lecteur de fiction satirique est convié à s'interroger plus qu'à simplement se laisser convaincre par le satiriste. De surcroît, les auteurs de satire ont plus ou moins conscience de cette duplicité satirique : « que le satiriste veuille ou non jouer de l'ambiguïté, son écriture est dotée d'une force propre, de sorte qu'il n'en maîtrise pas totalement le fonctionnement ni les implications » (Duval et Martinez, 2000 : 255). Certes, on peut alors parler, comme le fait Corréard, de « posture d'auteur » en ce qui concerne Rabelais, mais tous les satiristes ne jouent pas intentionnellement avec la « poétique de l'incrédulité » qui naît, en partie, de la double structure de la satire. Il serait donc possible de faire la part entre la satire ambivalente par intention et la satire ambivalente par structure.

Si l'on veut étendre l'usage de cette notion à d'autres satiristes, il conviendra donc de le faire avec précaution. En effet, savoir si un satiriste est ambivalent parce qu'il est le jeu de son rejet ou parce qu'il joue à rejeter plonge le critique dans une ambivalence elle-même ambivalente. Cependant, l'idée d'opposer « satire monologique » et « satire dialogique », comme le fait Renner, peut permettre d'identifier la posture du satiriste par l'emploi de stratégies visant à « fabriquer » de l'incrédulité. Renner montre par exemple qu'à la Renaissance, « le plus souvent, la fin reste ouverte [...] et le "message" est donc susceptible d'être interprété de diverses façons. L'ambiguïté qui en résulte est un ingrédient essentiel à ce processus » (Renner, 2008 : 3). Le satiriste qui utilise cette stratégie construit

---

<sup>39</sup> « Readers who expects such uneasiness [...] are consequently freed to discover that reading satire is not so much about finding a position we can plug ourselves into as about exploring the complexity of a particular moral position. »

intentionnellement l'ambiguïté de son propos : il s'agit bien d'une posture d'auteur, « un changement significatif dans la littérature satirique » (*a significant shift in satiric writing*, Renner, 2008 : 3) qui a posé les bases d'une nouvelle relation entre le satiriste et le lecteur, mais aussi entre le satiriste et l'art qu'il pratique.

### **1.3 LES AMBIGUÏTÉS DE LA SATIRE**

Satiriser est donc un acte répulsif, un rejet, qui est à divers degrés violent et laid, et qui s'amorce toujours par l'identification avec ce qui est rejeté, c'est-à-dire une division interne qui se transforme en différence externe. À travers ce nouveau prisme, le critique est en mesure de changer d'approche et de réévaluer divers aspects de la satire, comme la convention de l'apologue, la question de la satire se retournant contre elle-même et le problème du risque d'exclusion encouru par le satiriste.

#### **1.3.1 Une nouvelle approche**

En me basant sur les travaux de Debailly, j'ai mentionné dans l'avant-propos de ce mémoire que toute satire est une défense de la satire, comme l'indique la tradition de l'apologue. Le satiriste éprouve certes le besoin de se justifier aux yeux de ses lecteurs et de la société à laquelle il appartient parce qu'il se permet de porter des jugements sans le mandat d'aucune institution officielle, mais aussi à cause de l'inhérente duplicité de la satire : justifier – ou parfois dissimuler – une intimité avec un objet satirique repoussant en insistant sur la volonté de corriger les vices.

Inversement, la satire peut se retourner contre elle-même et prendre pour cible un satiriste, comme l'a fait Molière dans *Le Misanthrope*. Elliot, dans son étude sur les origines rituelles de la satire *The Power of Satire*, considère Alceste comme une réminiscence des satiristes primitifs, qui pratiquaient la malédiction et l'invective. Par conséquent, la voix satirique peut être, chez Molière et chez d'autres, elle-même cible de la

satire : cela montre que le mélange d'identification et de répulsion qui est au cœur de la satire est « primitif dans un autre sens, plus métaphorique : il structure le texte et l'énonciation satirique dans leurs strates les plus profondes et les informe depuis ces profondeurs souvent invisibles<sup>40</sup> » (*The Difference*, 80). Car une satire de la voix satirique est un cas particulièrement complexe d'identification et de répulsion, bien loin de l'apparente simplicité morale qu'on prête au satiriste.

La mise en évidence de la structure double de la satire éclaire également le phénomène du satiriste exclu ou puni par la société. Comme tout « rituel de séparation », la satire « symbolise à la fois danger et puissance » (*symbolizes both danger and power*, Douglas, 1978 : 94 dans *The Difference*, 76). La puissance est « bénéfiquement transformative » (*benignly transformative*) et le danger est « celui de se perdre entièrement dans l'altérité » (*utterly losing oneself in otherness*, *The Difference*, 76-77). Ainsi le satiriste se tient à ce carrefour entre danger et puissance, et si « sa pratique est souvent curative, comme il le prétend, [...] elle peut être révolutionnaire d'une manière que la société ne puisse en aucun cas approuver, et d'une manière que même le satiriste puisse ne pas voir clairement<sup>41</sup> » (Elliot, 1960 : 275). Ce qui confirme que les destinataires de la satire puissent se confondre avec l'objet de la satire, et, par autodéfense, rejeter le satiriste. Par exemple, une société respecte un satiriste et le pouvoir transformatif qu'il symbolise jusqu'au jour où la double structure se laisse deviner, répand la confusion et l'inquiétude, et

---

<sup>40</sup> « [...] *primitive in another, metaphoric sense : it is structured into the deepest stratum of satiric texts and utterances and shapes them from that often invisible depth.* »

<sup>41</sup> C'est moi qui traduis. Citation originale : « *his practice is often sanative, as he proclaims; but it may be revolutionary in ways that society can not possibly approve, and in ways that may not be clear even to the satirist.* »

le satiriste soupçonné est en quelque sorte confondu avec ce qu'il dénonçait, ou bien c'est la société qui se trouve confondue avec la cible du satiriste. Alors elle réagit et se protège du danger ambigu que représente le satiriste en le bannissant ou en le faisant taire : ici reviennent les questions de liberté d'expression, d'humour et d'insulte, c'est-à-dire la question de l'éthique du satiriste à la « moralité complexe » et les questions soulevées par sa propension à dire la vérité, ce qui mène au concept de *parrhesia*. En effet, la *parrhesia* est la volonté de discourir au plus près de la vérité : elle englobe donc autant l'obscénité (vérité corporelle) que ce qui peut être pris pour de la provocation (vérité déplacée), ainsi que le risque de subir un châtement, conséquence de cette provocation.

Duval et Martinez, en séparant éthique et esthétique, tentent de « sauver » le genre satirique en repoussant l'ambiguïté de la satire sur le seul côté esthétique : « l'exultation devant la monstruosité révèle une certaine *complicité* avec la difformité, objet de délectation esthétique : *le satiriste semble fasciné par ce qu'il dénonce* » (Duval et Martinez, 2000 : 250, c'est moi qui souligne), ce dont il peut être accusé, comme je l'écrivais précédemment. Ici, l'ambiguïté satirique est clairement énoncée, mais la « complicité avec la difformité » est remise au seul plan esthétique alors qu'elle est fondamentale, « primitive », et va au-delà d'une frontière entre éthique et esthétique.

Dans le même ordre d'idées, Bogel va jusqu'à remettre en question l'opposition entre les satires d'Horace et de Juvénal, en se demandant

pourquoi cette différence raisonnable de degré a si souvent été interprétée comme une nette opposition – l'indignation sauvage de Juvénal contre la « moquerie courtoise » d'Horace – et pourquoi elle a perduré si longtemps comme une information prétendument cruciale sur la nature de la satire. En grande partie parce que, je suppose, elle permet à la fois de reconnaître et de contenir l'énergie perturbatrice de l'agression satirique. La dureté et la violence, parfois assez fortes pour désorienter comme pour déranger, sont assignées à Juvénal, et cette

assignation à son tour garantit une dimension « horatienne » de la satire plus normative, moins problématique, qui peut servir de base aux préceptes d'une lecture plus conservatrice du mode<sup>42</sup> (*The Difference*, 30).

Pour aller dans le sens de Bogel, on pourrait remarquer que les *Épodes* d'Horace contiennent quelques invectives à la violence marquée, notamment l'Ode VI *Contre un poète médisant*, qui est une petite perle d'ambivalence et qui gagnerait à être analysée en terme d'identification et de différenciation : « pourquoi t'acharner ainsi sur d'innocents étrangers, chien sans courage contre les loups ? Que neournes-tu, si tu l'oses, de ce côté tes vaines menaces; que ne mords-tu qui te rendrait tes morsures ? » (Horace, 1860 : 393). Cette violence horatienne est oblitérée par l'image rassurante du satiriste qui tourne en ridicule pour corriger les vices : si Bogel semble être contre l'idée de catégoriser la satire, il reconnaît toutefois qu'il y a une différence de degré dans l'agression satirique, sans vouloir se servir de ces variations pour définir deux types de satire. L'opposition entre satire dialogique et monologique est sans doute plus pertinente : dans la satire dialogique, la nature double de la satire serait mise à profit pour éveiller l'esprit du lecteur tandis que la satire monologique offrirait un discours en apparence plus simple, voire plus compréhensible ou plus violent, où la nature double de la satire transparaîtrait tout de même.

---

<sup>42</sup> « *The question, though, is why this reasonable difference of degree has so often been construed as a sharp opposition – Juvenal's savage indignation versus Horace's "urbane mockery" – and why it has persisted for so long as an allegedly crucial bit of information about the nature of satire. Largely, I suspect, because it allows the potentially disruptive energies of satiric aggression to be at once acknowledged and contained. Harshness and violence, at times strong enough to be disorienting as well as disturbing, are assigned to Juvenal, and that assignment in turn secures a more normative, less problematic, "Horatian" dimension of satire that can serve to anchor the pieties of a more conservative reading of the mode.* »

Bref, en plus d'offrir une nouvelle herméneutique de la satire et de ses conventions, telles que celle de la référentialité, celle de l'opposition Horace contre Juvénal, ou celle de l'apologue, la structure double de la satire éclaire d'une nouvelle lumière le fait que le satiriste peut satiriser sa propre voix ou subir l'exclusion de la société qui l'acceptait auparavant parce que le satiriste possède le pouvoir de se placer à la frontière entre altérité et similarité, dans une sorte de zone indéterminée et inquiétante.

### 1.3.2 Satire et ironie

Traditionnellement, l'ironie est associée à la satire en tant que figure de l'indirect qui permet de contourner la censure ou d'éviter au satiriste de dire directement ce qu'il a à dire en « tombant » dans l'invective et la violence. Ajoutons que pour Kerbrat-Orecchioni, « le principal intérêt de ce trope réside [...] dans le brouillage sémantique et l'incertitude interprétative qu'il institue » (Kerbrat-Orecchioni, 1980 : 127). De plus, selon Jouve, l'ironie est un « procédé de brouillage axiologique » qui rend « indécidable le système évaluatif global » (Jouve, 2001 : 119). L'inévitable ambiguïté de l'ironie rappelle donc la double structure de la satire :

car la duplicité satirique – dont l'un des aspects est une relation problématique, au lieu d'une simple opposition, entre le satiriste et l'objet de la satire – est tout aussi essentielle à la satire que l'ambiguïté l'est à l'ironie, et les deux formes sont par conséquent liées par le fait qu'elles ont chacune une structure double qui représente pour le lecteur un défi d'un genre particulier<sup>43</sup> (*The Difference*, 67).

---

<sup>43</sup> « *for satiric doubleness — one aspect of which is a problematic rather than merely oppositional relation of satirist to satirical object — is as essential to satire as ambiguity is to irony, and the two forms are consequently linked by the fact that each has a double structure and each, therefore, poses challenges of a particular kind for the reader.* »

L'ironie et la satire impliquent pour le lecteur un défi interprétatif causé par la concurrence de deux sens possibles, dans le cas de l'ironie, ou par la problématique de l'attaque satirique, oscillant entre similarité et altérité. Or, l'effort de séparation du satiriste consiste à redessiner des frontières : entre l'homme et la femme, entre riche et pauvre, entre des philosophies, des religions ou des politiques, etc. Dans le même ordre d'idées, le satiriste, en tant qu'officiant du « rituel de séparation », trace, qu'il le veuille ou non, des frontières au sein de son lectorat : autour des grands satiristes se cristallisent souvent deux groupes opposés. Et s'il est vrai que « nous ne lisons qu'au sein de communautés interprétatives » (Hamel et Lefort-Favreau, 2015 : 7), alors le satiriste est celui qui polarise une telle communauté<sup>44</sup>, phénomène qui ressemble fortement à l'ironie telle que la définit Hamon dans *L'ironie littéraire*. Selon lui, en effet, la communication ironique possède quatre actants : l'ironiste, la cible, le naïf et le complice. Dans ce schéma, le destinataire de l'ironie est double : le complice qui comprend l'ironie et le naïf qui ne la comprend pas. Cette conception de l'ironie met en valeur une de ses propriétés majeures, celle de pouvoir diviser le public, celle de posséder à la fois une fonction de « communion » et une fonction d'« excommunication » (Hamon, 1996 : 125), de la même manière que la satire divise son lectorat. « On peut dire », continue Philippe Hamon,

que l'ironie est "double", et que Jankélévitch a sans doute raison de la rapprocher du secret. Mais elle n'est pas tant "double" parce que s'y opposent un sens explicite et un sens implicite caché, que parce qu'elle opère sur le réel et sur son public cette double et pourtant simultanée et contradictoire opération d'inclusion et d'exclusion. Et le sentiment d'euphorie que procure l'ironie comprise, la contagion

---

<sup>44</sup> Jean-François Hamel ajoute : « Nous ne lisons qu'au sein de communautés interprétatives, auxquelles nous empruntons des stratégies herméneutiques, des catégories de pensée, des schèmes de compréhension, des représentations collectives, qui déterminent nos usages des textes. »



du sourire et du rire qu'elle provoque, ce statut de lecteur actif qu'elle suscite, ne sont que les effets positifs de son aspect communautaire. Selon les textes, cet aspect communautaire sera plus ou moins prédominant. D'autres textes construiront une "dominante" opposée, en mettent l'accent sur l'aspect offensif et agressif de l'ironie. Mais tout texte ironique comprend toujours les deux aspects et la double opération. Sur beaucoup de points, on pourrait donc comparer cette double et concomitante opération (inclure/exclure), langagière, de l'ironie, à celle, plus séquentielle et déroulée dans le temps social, du "bouc émissaire" qui, selon René Girard, consiste pour une société à réaffirmer un système consensuel de distinctions en éliminant un individu ou un groupe porteur de signes indifférenciants (Hamon, 1996 : 126).

Remarquons à quel point le discours de Hamon se rapproche de celui de Bogel : selon eux, la satire et l'ironie partagent des similarités structurelles et communicationnelles, toutes les deux sont comparées au phénomène du bouc émissaire et vues comme des « rituels de séparation », ce qui implique une grande proximité entre l'une et l'autre, de sorte que « l'ironie peut se convertir à la satire pour œuvrer en son sens - ou en sa polysémie, voire en sa suspension de sens » (Duval et Saïdah, 2008 : 315). Cependant, malgré leurs similarités, elles « ne se confondent pas », car, écrit Northrop Frye, « la satire est une ironie militante, ses normes morales sont relativement claires » (Frye, 1969 : 272). La satire est donc différente de l'ironie en ce qu'elle serait impliquée, engagée dans la vie sociale, naissant d'une intention critique, sociale ou politique. Quant aux « normes morales », la dynamique d'attraction et de répulsion qui constitue la satire rend la présence de l'adverbe « relativement » nécessaire. Car « la morale, comme système *local* d'évaluation, peut jouer, au sein d'un système idéologique *global*, un rôle particulièrement important du fait de sa capacité quasi métaphorique d'être *l'interprétant général* de tous les autres systèmes locaux d'évaluation » : la morale est, en fin de compte, un « système d'évaluation [qui] est, peut-être, plus diffus » (Hamon, 1984 : 199, c'est Hamon qui souligne), d'où la nécessité de la considérer « relativement ». Bref, satire et ironie littéraires sont extrêmement proches l'une de l'autre. Cependant, la satire, par le jeu entre similarité et

altérité qu'elle implique, peut être considérée comme une forme de jugement, tandis que l'ironie est plutôt considérée comme une forme de comique.

### **1.3.3 Satire, humour et comique**

La satire ayant pour caractéristique d'être le mélange entre un discours sérieux et un discours comique, il est naturel de s'attarder sur le comique et sur ses rapports avec la satire. Comme l'ironie, le comique est essentiel à la satire : selon Frye, « la satire comporte ainsi deux éléments essentiels : d'une part l'esprit ou l'humour qui se fonde sur la fantaisie ou sur le sens du grotesque ou de l'absurde, d'autre part l'objet de l'attaque ou de la critique » (Frye, 1969 : 273) et selon Bakhtine, « si on la compare au "dialogue socratique", c'est en somme le poids spécifique de l'élément comique qui augmente dans la ménippée » (Bakhtine, 1970 : 159). Si l'humour et le comique sont nécessaires au discours satirique, cherchons pour commencer ce qui les distingue l'un de l'autre.

D'après Bergson, par exemple, la notion de comique englobe tout ce qui provoque le rire. Il définit ensuite la satire comme une forme de comique, où il range humour et ironie, opposées l'une à l'autre (Bergson, 1999 : 96-98). Cette classification a été contestée par de nombreux critiques qui classent et hiérarchisent alors différemment les diverses formes de comique. On peut alors se demander :

qu'est-ce que l'esprit, l'humour, la satire, l'ironie ? Bien malin qui pourrait répondre à cette question et le fait que ce vague, cette absence de définition, se retrouvent non seulement en français, mais en anglais, en allemand, en italien, etc., montre assez que la difficulté n'est pas au niveau de la langue et du vocabulaire mais du sujet même (Sareil, 1984 : 14).

Cependant, il est intéressant de noter que Bergson emploie les termes « décrire minutieusement » pour définir le processus humoristique, qu'il qualifie aussi de « scientifique » (Bergson, 1999 : 97). Frye de son côté associe l'humour à « l'esprit » : l'humour reste étroitement relié à ses origines médicales, et par là, à la satire, qui

« concentre son attention sur l'observation des objets et des lieux » et « anatomise des corps » (Debailly, 2012 : 137). Ainsi l'humour semble plus intellectuel que le comique, plus spirituel ou plus immatériel : le comique, lui, peut être répétitif, grotesque et obscène, c'est-à-dire plus terre à terre ou plus matériel. En effet, le premier sens de comique est « personne dont le rôle ou l'inclination suscite le rire et la gaîté », c'est-à-dire quelque chose d'incarné, un comédien, au contraire de l'humour, qui est « une forme d'esprit railleuse » : quelque chose de désincarné.

Mais, quelle que soit la distinction qu'on puisse faire entre l'humour et le comique, aussi vague soit-elle, ils sont au centre de la pratique satirique parce qu'ils servent le jeu d'identification et de rejet qui se déroule au sein de toute satire. En effet, l'anthropologue Duvignaud remarque que le comique porte presque exclusivement sur la différence : « différence de lignage, différence sexuelle, mais aussi différence entre les vivants et les morts » (Duvignaud, 1999 : 19). C'est dire que le comique occupe une place centrale dans le mécanisme producteur de différence qu'est la satire.

Par ailleurs, le comique comme l'humour sont ambivalents, et savoir si la satire est ambivalente parce qu'elle est comique ou bien si elle utilise des procédés comiques parce qu'elle est ambivalente est bien difficile à déterminer, et guère pertinent. D'après Sareil,

le comique a ses lois propres, qu'il n'enfreint jamais, même lorsqu'elles entrent en conflit avec celles d'un autre genre ; ce sont celles-ci qui plient. [...] Rien n'est plus dangereux que de juger d'une œuvre comique en écartant justement cette drôlerie qui lui donne son sens et sa raison d'être. Je tiens à signaler sa profonde unité sous ses airs disparates et l'impossibilité de faire disparaître son ambiguïté de base (Sareil, 1984 : 184).

À cela s'ajoute ce qu'écrit Kundera au sujet de l'humour : « l'humour : l'éclair divin qui découvre le monde dans son ambiguïté morale et l'homme dans sa profonde incompétence à juger les autres ; l'humour : l'ivresse de la relativité des choses humaines ; le plaisir étrange issu de la certitude qu'il n'y a pas de certitude » (Kundera, 2000 : 46). La

satire, le comique et l'humour partagent donc une ambivalence certaine, provenant de notre capacité, ou incapacité, à juger le monde qui nous entoure, d'une certaine forme de scepticisme, associées à un jeu d'identification et de rejet.

Enfin, le comique ne se contente pas de signaler les différences : comme la satire, il les réaffirme. C'est ce qu'énonce Freud dans *Le mot d'esprit et sa relation à l'inconscient* : deux hommes échangent des blagues sexistes pour clarifier l'ambivalence qu'ils ressentent en agressant les femmes qui écoutent. Il s'agit non seulement de « mettre les rieurs de son côté » (Freud, 1988 : 199), mais de se solidariser *contre* un ennemi commun. Ainsi le comique, comme la satire et comme ce que Hamon appelle « la fonction d'excommunication » en parlant de l'ironie, est voué à retracer des frontières perçues comme menacées, tant au niveau individuel que culturel, pour rétablir la cohésion au sein d'une communauté donnée ou d'un individu. Comme le pose Bogel, « la production de différence, l'acte de jugement et l'expression d'une énergie agressive joignent souvent leur force dans la satire afin d'établir une frontière qui est (métaphoriquement) une convention cartographique en même temps qu'une ligne tracée dans le sable<sup>45</sup> » (*The Difference*, 48).

Or, d'après Freud, il y a deux types de mots d'esprit, celui qui agresse, dont nous venons de parler, et celui qui est « obscène (qui sert à dénuder) » (Freud, 1988 : 188). Si, comme l'écrit Sareil non sans humour, « l'homme s'est fait une si haute idée de lui-même qu'il est bon de lui rappeler ses fonctions excrémentielles et son besoin de copulation »

---

<sup>45</sup> « [...] *the production of difference, the act of judgment, and the expression of aggressive energies frequently join forces in satire to establish a border that is (metaphorically) at once a cartographic convention and a line drawn in the sand.* »

(Sareil, 1984 : 23), la double structure de la satire ouvre la voie à un dédoublement de cette obscénité du corps avec l'obscénité du jugement.

### 1.3.4 Satire : le jugement obscène

La dynamique complexe d'identification et de rejet, d'attraction et de répulsion, de similarité et d'altérité de l'attaque satirique pose finalement le même problème que celui du jugement. En effet, l'authentique jugement suppose d'emblée une nécessaire identification, une intimité avec le jugé qui permettra ensuite d'émettre un jugement. Cependant, la spécificité du jugement satirique réside dans le fait que,

premièrement, le satiriste réproouve quelque chose dans le cadre du mode satirique et que, deuxièmement, il ou elle le fera publiquement, ouvertement, au lieu de dissimuler derrière une décision purement et ostensiblement positive l'inévitable acte de rejet et de dépréciation qui participe à la construction de chaque individu et à la prise de n'importe quelle décision. Une partie de l'inconfort du lecteur devant le satiriste provient précisément de la gêne ressentie en voyant ce côté du processus de prise de décision *mis à nu*<sup>46</sup> (*The Difference*, 60, c'est moi qui souligne).

En fait, la satire expose la part maudite du jugement, pour reprendre l'expression de Georges Bataille. Elle fait précisément le contraire d'un jugement simplifié. Cette exposition de quelque chose de désagréable, qu'on aimerait cacher, est finalement une forme d'obscénité morale qui, comme son pendant plus concret, est une caractéristique de la satire et une conséquence de sa double structure, ce qui engendre une nouvelle lecture de

---

<sup>46</sup> « [...] *first, that the satirist casts out in the satiric mode and, second, that he or she may do so publicly and overtly rather than secreting beneath an ostensibly purely positive decision the inescapable acts of rejection and demotion that help to constitute any decision and every self. Part of reader's discomfort with the satirist results precisely from distress at seeing this side of our decision making laid bare.* »

l'obscénité : le satiriste, ayant révélé la laideur ou l'impartialité du processus de jugement, n'hésite pas à montrer les « parties honteuses » du corps humain, le bas corporel répondant aux bassesses morales. La mise à nu du processus de jugement en révèle la monstruosité : l'obscénité devient donc celle du jugement, exposé à la vue de tous. Comme Quignard l'affirme, « le plus beau texte qui ait été écrit sur le jugement est dans Jean, VII, 24 : *Nolite judicare : Judicium judicate*. Ne jugez pas : Jugez d'abord le jugement » (Quignard, 2015 : 48). Si l'on considère la satire comme une pratique du jugement obscène, elle peut donc devenir une forme de critique du jugement, ce jugement du jugement dont parle Quignard. De ce point de vue, la posture horatienne apparaît comme celle du satiriste qui cherche à minimiser l'obscénité de ses jugements en leur donnant une vocation didactique tandis que la posture juvénalienne devient celle du satiriste qui s'abandonne à l'obscénité de ses jugements dans un élan de violence rhétorique et verbale.

La satire invite dans le meilleurs des cas le lecteur à juger le jugement, mais aussi les « communautés de lecteurs » à s'interroger sur leurs jugements et les frontières établies qui les maintiennent en forme de communauté : « qu'elle soit envisagée du point de vue des écrivains ou des exégètes, des créateurs ou des interprètes, une communauté de lecteurs se caractérise, pour reprendre les termes de Jacques Rancière, par un "pouvoir d'associer et de dissocier" » (Rancière, 2011 : 23 dans Hamel et Lefort-Favreau, 2015 : 9). Ce « pouvoir d'associer et de dissocier » a des similarités avec l'acte de juger, s'il ne l'est pas exactement. La satire interroge donc ce pouvoir, et l'exhibe, dans une dangereuse tentative d'en transformer les modalités.

Le créateur-chercheur ne peut ignorer la double structure de la satire et tout ce qu'elle implique quand il met le masque du satiriste sur son visage. Dans la partie création de ce mémoire, alimentée par le travail théorique précédent, je travaillerai en toute connaissance de cause : je serai en mesure d'écrire *La Gamberge Virulente* en ayant conscience des enjeux littéraires, sociaux et philosophiques de la satire et en intégrant les caractéristiques

majeures de la fiction satirique issues de la filiation ménippéenne. Loin de me comparer à Rabelais, j'essaierai tout de même de prendre cette « posture d'auteur » qui fait de la satire à la fois une « poétique de l'incrédulité » et une critique du jugement.

## CHAPITRE 2

### AMBIVALENCE SATIRIQUE DANS *LA VIE ÉLECTRIQUE* ET DANS *RÉUSSIR SON HYPERMODERNITÉ ET SAUVER LE RESTE DE SA VIE EN* *25 ÉTAPES FACILES*

#### 2.1 PRÉSENTATION DU CORPUS

Le mélange d'identification et de rejet dans lequel naît le texte satirique donne à la critique littéraire un objectif : « le réveil et l'exploration de cet état initial ambigu, ses significations, son fonctionnement et ses modes de persistance dans le texte satirique<sup>47</sup> » (*The Difference*, 49). Ce chapitre sera donc consacré au repérage des signes de persistance de cette ambiguïté initiale, ou « primitive », dans le texte des fictions satiriques du corpus à l'étude.

J'avance l'idée que « les procédés de brouillage axiologique » (Jouve, 2001 : 119) dont parle Jouve sont un mode de persistance de l'ambivalence initiale de la satire. Il faudra lire les œuvres en cherchant les « points-valeurs » du texte qui participent à la génération d'une ambiguïté au plan global : car « lire, c'est non seulement "suivre" une information linéarisée, mais c'est également la hiérarchiser, c'est redistribuer des éléments disjoints et successifs sous forme d'échelles et de système de valeurs à vocation unitaire et syncrétique,

---

<sup>47</sup> « [...] *the recovery and exploration of that initially ambiguous state, of its meanings and functioning, and of its mode of persistence in the satiric text.* »



c'est reconstruire du global à partir du local » (Hamon, 1984 : 54). Or, la reconstruction de la « valeur des valeurs » du texte satirique se trouve gênée, selon Jouve, par quatre procédés : le silence du narrateur (procédé cher à la Renaissance), le brouillage de l'intrigue, les ambiguïtés de l'énonciation et l'ironie (Jouve, 2001 : 119). On retrouve ici l'ironie, qui est considérée comme un procédé de brouillage axiologique : c'est bien la preuve que la fiction satirique, qui utilise l'ironie, est inévitablement double et ne propose pas de valeurs claires.

### 2.1.1 Le rejet du rejet

Parce qu'elle procède par rejets, et pas toujours des plus beaux, parce qu'elle menace les catégories sociales et les jugements du lecteur, la satire provoque des résistances qui peuvent pousser le lecteur à la rejeter à son tour. De ce fait, la critique négative d'un texte satirique constitue un des points d'entrée de ce texte, car la négativité peut être une réponse à l'anxiété qui découle de la place instable du lecteur, de sorte qu'elle indique où se trouvent les signes d'une structure double. Avant d'analyser le texte satirique lui-même, je prendrai donc le temps d'observer deux critiques exemplaires au titre de la négativité, mais aussi pour le contre-exemple méthodologique qu'elles représentent pour le chercheur : car « si l'on déprécie un satiriste parce que ces rejets [qu'il pratique dans le texte satirique] sont déplaisants, non constructifs ou pathologiques ou prétentieux, formuler cette dépréciation dans un langage qui va éviter de reproduire le rejet qui nous a offensé est loin d'être facile<sup>48</sup> » (*The Difference*, 55-56). Le travail de la critique littéraire est donc celui

---

<sup>48</sup> « [...] if we dismiss a satirist on the grounds that those rejections are unpleasant or unconstructive or pathological or proud, it is far from easy to cast out dismissal in an idiom that will avoid reproducing the offending rejection. »

d'analyser la satire sans tomber dans le « simple paradoxe du rejet du rejet » (*a simple paradox of rejection of rejection*, *The Difference*, 56).

Car le jugement satirique est contagieux. Il entraîne souvent, au lieu de la suspension du jugement que voudrait la poétique de l'incrédulité, une cascade de jugements supplémentaires.

### 2.1.2 « Le "Vingtième siècle" de Robida », par Boris Eizykman<sup>49</sup>

Cet article traite d'une fiction satirique dont *La Vie électrique* est la suite. Je considère la proximité des deux œuvres suffisante pour que l'analyse de cet article reste pertinente. Eizykman n'y cache pas son jugement dépréciatif : il parle de « contenu idéologique déplaisant » (Eizykman, 121) et écrit que « son anticipation [celle de Robida] se ramène à une simple amplification, le futur proche qu'il dépeint se bornant à cultiver les germes délétères du présent » (Eizykman, 122). L'emploi successif de « simple » et de « se bornant » est péjoratif. Mais surtout, il reproche à Robida de dissimuler ses intentions et « d'inoculer secrètement [...] le virus de la réaction » (Eizykman, 126) :

il *brouille* alors les cartes en *mélangeant* progrès scientifique et décadence morale, mais aussi en *cachant la violence de ses condamnations sous une ironie souvent lourde*, de telle sorte que le lecteur et spectateur de son ouvrage peut ne pas en *discerner* le versant critique, et se laisse séduire par le clinquant ou l'extravagance des machines et des *fausses inventions* qui sillonnent le ciel du XX<sup>e</sup> siècle » (Eizykman, 214, c'est moi qui souligne).

---

<sup>49</sup> Boris Eizykman, « Le "vingtième siècle" de Robida », *Romantisme*, n° 76, p. 120-130, 1992. Désormais, les références à cet article seront indiquées par Eizykman, suivi du numéro de page.

Eizykman reproche à Robida d'utiliser « une ironie souvent lourde », mais l'ironie implique en effet que le lecteur puisse « ne pas en discerner le versant critique », car la mauvaise réception du message fait partie de la communication ironique. De plus, ce qui gêne particulièrement l'auteur de cette critique, en plus du masque ironique de Robida, c'est l'intention prêtée au satiriste. Il « mélange », « brouille les cartes » et « cache » sa violence : le satiriste est habituellement celui qui démasque, or, dans notre cas, c'est l'inverse. Le rejet d'Eizykman est contaminé par la satire, il a quelque chose de satirique, car il est violent, il démasque et voudrait rétablir la vérité. On ne sort pas indemne du « champ de mines rhétoriques » de la satire.

Il est aussi reproché à Robida de porter « un jugement apparemment ambigu sur son propre siècle » (Eizykman, 122). Plus qu'une apparence, l'ambiguïté semble inhérente à l'œuvre de Robida et Eizykman tente de la réduire en la ramenant à une opposition entre texte et image :

il n'est pas impossible que Robida, dans son complexe d'images révolutionnaires et de textes réactionnaires, se soit laissé prendre à son propre piège, et, qu'au lieu de propager son idéologie rétrograde sous le couvert d'une pimpante prime de plaisir formelle, il ait contribué lui aussi, par la force subtile de ses images, à faire admettre l'émancipation de l'espace moderne (Eizykman, 128).

Cette critique est donc exemplaire en ce qu'elle révèle une résistance typique à la double structure de la satire : si le « piège » fonctionne peut-être comme l'aurait voulu Robida, en tout cas, il ne fonctionne pas comme l'aurait voulu le critique. En effet, selon Saint-Gelais, la fiction satirique d'anticipation est « un dispositif configuré de telle sorte que le lecteur qui identifie la charge satirique ne parvient pas à la fonder avec certitude en intention auctorielle — et risque au contraire de se voir attribuer la responsabilité (embarrassante) du rapprochement » (Saint-Gelais, 2002 : 497) : il est possible qu'Eizykman résiste à ce phénomène et le rejette, lui qui en veut à Robida parce qu'il attaque la modernité tout en en faisant malgré lui la promotion, signe que le satiriste et

l'objet de la satire entretiennent une relation problématique, entre attraction et répulsion. Car l'ambiguïté entre discours « réactionnaire » et « révolutionnaire » ne réside pas dans l'opposition entre le texte et les images, mais existe à l'intérieur des deux langages et je montrerai que c'est le cas en ce qui concerne le texte.

### 2.1.3 Albert Robida et *La Vie Électrique*

Albert Robida, né en 1848 à Compiègne et mort en 1926 à Neuilly-sur-Seine, est illustrateur, caricaturiste, journaliste et romancier. Il a publié plus de 60 ouvrages et a réalisé plus de 60 000 dessins. Il a notamment illustré Cervantès, Rabelais et Swift. Il perd un fils dans la Grande Guerre (Henry) et un autre, architecte renommé, y perd sa jambe (Camille), il aura en tout sept enfants. Albert Robida, écrit son biographe, « devant les progrès de la science et de l'industrie, au fur et à mesure de la réalisation de ses prévisions, [...] s'enfermera de plus en plus sur lui-même et ses rêves du passé, abhorrant ce vingtième siècle et "cette guerre de science" qui révolutionne tout » (Brun, 1984 : 35).

*La Vie Électrique*, écrit presque vingt-cinq ans avant la Grande Guerre, est une fiction satirique où le caricaturiste « dessine » une société projetée en 1955 depuis l'année 1893, avec des passages dialogués souvent destinés à montrer des changements sociaux et à confronter deux modes de vie, tradition contre modernité. Si l'on en croit Frédéric Robida, un autre fils d'Albert Robida, l'anticipation serait pour ce dernier « un effort de défoulement, de rejet diraient certains psychologues aujourd'hui », qui aurait permis à Robida de sentir « revivre en son esprit [...] les souvenirs qu'il avait gardés du printemps 1871 » (Robida, 1971 : 70). S'il est difficile de voir dans *La Vie Électrique* la Commune de Paris, qu'Albert Robida a effectivement « couvert » en tant que dessinateur, il est tout de même intéressant, dans le cadre de ce mémoire, de voir apparaître la notion de rejet.

Dans les passages descriptifs de *La Vie Électrique*, un « trait » futuriste est décrit, à caractère technique, et même électrique, ainsi que ses conséquences sociales. Le

« téléphonoscope » est le meilleur exemple d'une invention aux conséquences sociales patiemment développées tout au long du récit, support d'une satire du rapport des humains avec les machines, machine qui se révélera à la fois attrayante et repoussante. Concernant les dialogues, ils sont un théâtre où il est « montré » au lecteur quel tour a pris l'évolution des mentalités et des normes sociales de l'an 1955 anticipé, par exemple le « voyage de fiançailles », qui se substitue au voyage de noces. Si le « schème du voyage fantastique » (Duval et Martinez, 2000 : 176) a déjà été utilisé par Albert Robida dans les *Voyages très extraordinaires de Saturnin Farandoul* (1880), dans *Le tour du monde en plus de 80 jours* (1882) et dans bien d'autres romans, il réapparaît dans *La Vie Électrique* sous la forme d'un « voyage de fiançailles » dans le monde globalisé de 1955.

Le père, Philox Lorris, y figure la modernité : il est à la fois savant, industriel et financier, et désire marier son fils, Georges, à une vieille avocate. Mais Georges rencontre une jeune demoiselle, et tous les deux figurent une distance avec la modernité, voire une méfiance à l'encontre du progrès technique. Les valeurs du père sont les diplômes, le succès, la rentabilité et l'efficacité, tandis que les valeurs de Georges sont celles de la nature et de la tranquillité. Après sa rencontre avec Estelle Lacombe, suivront un « voyage de fiançailles » et le mariage final, malgré les machinations infernales de Philox Lorris, qui ont pour but d'empêcher le mariage autant que de participer à l'avant-garde du progrès en lançant son nouveau médicament en même temps que sa nouvelle arme bactériologique. Le roman se clôt sur l'installation du couple en Bretagne, hors de la ville et du progrès.

L'anticipation engendre un merveilleux vraisemblable qui s'appuie toujours sur la plausibilité scientifique et sociale des machines inventées : en ce sens, Albert Robida est bien un auteur de science-fiction. Mais l'anticipation possède une deuxième fonction, celle du « verre grossissant » : les « traits » du présent de Robida, la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, sont exagérés dans le futur qu'il invente. La logique caricaturale de laquelle Robida est coutumier envahit la fiction satirique qu'est *La Vie Électrique*, où le « trait » futuriste

oscille entre le caricatural et le plausible, le tout à décoder en utilisant la matrice instable du monde à l'envers, c'est-à-dire, pour rejoindre Françoise Sylvos, celle de l'utopie, car « la satire et l'utopie ont en commun l'idée que le monde marche à l'envers » (Françoise Sylvos, 2008 : 248), ce qui explique que la fiction satirique qui utilise l'anticipation ait fini par former un genre qu'Angenot appelle la contre-utopie, et que Saint-Gelais appelle la « proto-science-fiction » (Saint-Gelais, 2002 : 493), genres auxquels appartiendrait *La Vie Électrique*.

#### **2.1.4 « Une vingt-sixième étape difficile », par Daniel Tanguay<sup>50</sup>**

Dans sa critique de *Réussir son hypermodernité*, Tanguay décrit le sentiment qui aurait mené Langelier à écrire sa satire comme une « déception de l'auteur à l'égard du monde du Plateau [qui] est à la mesure de l'attrait que ce dernier a exercé sur lui » (Tanguay, 2). Ainsi le critique met le doigt sur l'ambivalence satirique, tout en jugeant les paradoxes qu'elle implique dans le texte de manière négative. Le titre de Langelier est « trompeur » (Tanguay, 1), l'emploi du terme « hypermodernité » et celui de « l'utilisation du vous » dans un récit sont dépréciés : Tanguay parle des « insuffisances conceptuelles du livre » (Tanguay, 3), accumule les adverbes « malheureusement », « très curieusement » et « fâcheusement » avec des expressions telles que « fatigue à la longue » et « montre ses limites » : le critique marque enfin sa désapprobation par un point d'exclamation « Étape (!) 16 » (Tanguay, 2).

---

<sup>50</sup> Daniel Tanguay, 2011, « Autour d'un livre : Nicolas Langelier, "Réussir son hypermodernité et sauver le reste de sa vie en 25 étapes faciles" », *Argument*, vol. 14, no 1, p. 91. Désormais, les références à cet article seront indiquées par *Tanguay*, suivi du numéro de page.

Son plus grand reproche est donc adressé tant à l'existence de « paradoxes » dans l'œuvre de Langelier qu'aux stratégies parodiques qu'il emploie. Le premier paradoxe dont il parle est l'usage d'une forme « ironique », c'est-à-dire une parodie du « livre de psychologie populaire » (Tanguay, 3), pour s'en prendre au manque de sérieux de « l'ironie postmoderne », une « arme à double tranchant » (Tanguay, 3) qui blesse autant sa cible que son porteur. En d'autres termes, utiliser l'ironie pour dénoncer l'ironie. C'est une manifestation de la double structure de la satire qui est ici critiquée : le rapport problématique que Langelier entretient avec une des cibles de sa satire : l'ironie. Alors Tanguay conclut que « par la forme qu'il a choisi de donner à son récit, Langelier n'a donc pas pu répondre à sa volonté sincère de rompre avec les masques et subterfuges de l'ironie ». Ainsi que je le remarquai à propos d'Eizykman, c'est encore un cas de satiriste auquel il est reproché d'être pris à son propre piège, auquel il est reproché de porter un masque. Les satiristes seraient-ils des « démasqueurs masqués » ?

Voici le second paradoxe dénoncé par le journaliste critique : la présence d'une dénonciation des valeurs modernes, dont l'individualisme, à l'intérieur d'un récit que Tanguay rapproche de l'autofiction, qui est donc un « genre » jugé trop individualiste, en disharmonie avec l'intention de rupture générale de *Réussir son hypermodernité*. Par deux fois, ce que le critique déprécie, ce sont « tous les efforts vainement déployés par l'auteur pour sortir de lui-même, pour décentrer son regard, pour rejoindre les personnes qui ont compté pour lui, alors que par la forme et le style son récit reconduit le narcissisme qu'il cherche à fuir. L'auteur est ainsi resté prisonnier du jeu de miroir de l'individu hypermoderne » (Tanguay, 4), « un geste de rupture particulièrement difficile à accomplir » (Tanguay, 4) que Langelier n'accomplit *pas assez*. Bref, être hypermoderne tout en condamnant l'hypermodernité : une autre manifestation de la double structure de la satire, où le satiriste et sa cible sont confondus, ce qui provoque un inconfort de lecture, un rejet du lecteur. Comme le concède le critique : « mon jugement sur ce que je considère comme des paradoxes est probablement trop sévère. Ces paradoxes sont liés à notre condition

d'hypermodernes, et il n'existe pas de formule magique pour les lever. » Or, ces paradoxes sont aussi des persistances de la double structure de la satire, voire des signes de la modernité même.

### 2.1.5 Nicolas Langelier et Réussir son hypermodernité

Dans *Année rouge*, Nicolas Langelier, aujourd'hui rédacteur en chef de la revue *Nouveau Projet*, pose la question qui est au cœur de son *ethos* de satiriste et qui hante *Réussir son hypermodernité* : « comment concilier dans ce mouvement de révolte le politique et le personnel, l'engagement et la recherche d'une certaine sérénité ? » (Langelier, 2012). Tout ce que vit le héros, dans *Réussir son hypermodernité*, tourne autour de cette question centrale, et l'œuvre s'inscrit dans une réflexion générale sur l'époque contemporaine : c'est une forme de « pensée par fiction », une utilisation de la fiction satirique et de la poétique de l'incrédulité. Non pas une satire idéalement claire, « purement » ironique, mais quelque chose d'hybride qui peut être perçu comme dangereux, utile ou vain, selon qu'il lui est conféré efficacité ou inefficacité.

Les « 25 étapes faciles » sont vingt-cinq chapitres, successivement narratifs ou explicatifs. Il est question d'un homme dans la trentaine qui perd son père et part répandre les cendres paternelles sur le lac au bord duquel ce dernier avait l'habitude de passer ses vacances. C'est l'occasion, pour ce « vous », que le lecteur n'est pas totalement, de se souvenir de son passé et de réfléchir sur sa vie. Les chapitres explicatifs développent et définissent le concept d'hypermodernité, parodiant ainsi la structure des livres de « développement personnel » qui alternent entre phase active et phase passive, ou passages théoriques et exercices pratiques. Les tons explicatif et ironique paradoxalement mêlés reproduisent le mélange comico-sérieux par lequel on peut rattacher *Réussir son hypermodernité* à la tradition ménippéenne : l'inventivité de la création et l'usage ironique de la parodie rappelle la démarche de Lucien, même si le fantastique et le grotesque sont



absents ou peu visibles dans l'œuvre de Langelier. À la fin, après avoir vécu un éveil spirituel, « vous » décidez de fuir la ville et de partir vivre proche de la nature.

Si l'on considère *Réussir son hypermodernité* comme une fiction satirique subordonnée à une « posture d'auteur », dont l'intention est de mener le lecteur à réaliser une réflexion satirique sur lui-même, sur son époque, et sur l'engagement politique, et si on rattache cette démarche et l'œuvre qu'elle produit à la filiation ménippéenne, alors il est possible de gagner en acuité analytique, en évitant les jugements en cascade, dans l'intention d'explorer la dynamique d'attraction et de répulsion, fondation mouvante de la parodie étudiée.

## **2.2 LA STRUCTURE SIMPLE DE LA SATIRE DANS LES ŒUVRES DE ROBIDA ET LANGELIER**

### **2.2.1 Modernité, postmodernité, hypermodernité**

Le concept d'hypermodernité est défini par Gilles Lipovetsky et Sébastien Charles dans l'œuvre commune intitulée *Les temps hypermodernes*<sup>51</sup> (2004). Il désigne la continuité et la similarité de notre époque avec les deux cents ans précédents, en refusant l'idée de rupture définitive avec la modernité, idée revendiquée par le postmodernisme. Selon Gilles Lipovetsky, « s'est mise en orbite une seconde modernité<sup>52</sup>, déréglementée et globalisée, sans contraire, absolument moderne, reposant pour l'essentiel sur trois axiomatiques

---

<sup>51</sup> Gilles Lipovetsky et Sébastien Charles, *Les temps hypermodernes*, Paris, Grasset, 2004.

<sup>52</sup> Si les XVI<sup>e</sup>, XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècle sont considérés comme la première modernité, celle de l'imprimerie, alors la seconde serait celle de la presse et la troisième, l'hypermodernité dont il s'agit ici, celle de l'Internet.

constitutives de la modernité elle-même : le marché, l'efficacité technicienne, l'individu ». La période postmoderne, située plus ou moins entre 1950 et 1980, devient donc une transition entre deux modernités successives, la première qui rejette le passé et croit au futur, la seconde qui recycle le passé et s'inquiète du futur, mais toutes les deux reposant sur les « trois axiomatiques » déjà citées, auxquelles on ajoute parfois une quatrième : la démocratie.

De ce point de vue, il est permis de supposer que Robida et Langelier attaqueront *grosso modo* la même cible, et se trouvent dans chacune de leur œuvre de nombreuses cibles communes. D'une part, les deux œuvres suivent la même trame, elles commencent dans un « tourbillon » (*Réussir son hypermodernité*, 17) ou par la description d'une « tournade » (*La Vie Électrique*, 13), tempête électrique détruisant tout sur son passage. Cet état initial « confus et désorienté » (*Réussir son hypermodernité*, 17), « au milieu du trouble » (*La Vie Électrique*, 13), est à opposer aux situations finales, qui sont beaucoup plus claires, ce qui est bien l'indice que le texte satirique est producteur de différences. Les deux œuvres s'achèvent de la même manière : les héros « fuient vers le coin de nature tranquille interdit aux envahissements de la science moderne » (*La Vie Électrique*, 298). À l'idéologie moderne, les satiristes en opposent une autre, plus singulière, qu'ils considèrent comme plus fidèle à la nature humaine, car « les modèles narratifs sont aussi des modèles idéologiques » (Jouve, 2001 : 144). Par les modèles narratifs identiques employés dans *Réussir son hypermodernité* et dans *La Vie Électrique*, par le récit d'une fuite hors de la modernité, et donc par une mise à distance – machines textuelles produisant une différence – les auteurs créent une série d'oppositions homologuées, entre modernité et nature, folie et calme, mensonge et vérité, idéologie moderne et idéologie de l'œuvre.

Que ce soit la parodie ou la contre-utopie satirique, les deux récits sont à lire avec distance, et si, comme le pense Jouve, « un texte qui privilégie la distance s'inscrit dans une remise en cause des habitudes de lecture, donc des valeurs dominantes. » (Jouve, 2001 :

159), alors *Réussir son hypermodernité* et *La Vie Électrique* remettent toutes les deux en cause les valeurs de la modernité.

### 2.2.2 Quelques exemples de cibles communes

L'homme trop occupé, « partout, toujours, en interactivité constante avec l'humanité tout entière et personne en particulier » (*Réussir son hypermodernité*, 17), « triste *invalidé civil*, carcasse ridée, broyée, triturée, concassée et décortiquée pour ainsi dire, par tous les féroces engrenages, les courroies infernales, les rouages à l'allure frénétique de cette terrible machinerie de la vie moderne » (*La Vie Électrique*, 94, c'est Robida qui souligne) est une de ces cibles que se partagent Robida et Langelier. Les modes de vie modernes sont critiqués par les deux satiristes sur la même base : le nouveau rapport au temps institué par la modernité, un temps rationalisé par une recherche de l'efficacité temporelle, appliquée à chacune des activités humaines, et qui « se signale par l'idéologisation et la généralisation du règne de l'urgence » (Lipovetsky et Charles, 2004 : 111).

Seconde cible commune : l'idée de progrès, l'idée que

rien de ce qui surviendra par la suite, les catastrophes et les révolutions, la Grande Dépression et le fascisme, l'effroyable Seconde Guerre mondiale, les holocaustes et les bombes atomiques, les rois philosophes et les nouveaux prophètes, les guerres chaudes ou froides, rien de tout ça n'empêche la marche inexorable de la modernité et l'arrivée d'un monde meilleur (*Réussir son hypermodernité*, 111).

Albert Robida écrit également : « s'il nous faut maintenant nous défendre contre des invasions de miasmes, au risque de paraître blasphémer, je me permettrai de déplorer ces incessants et désolants progrès de la science » (*La Vie Électrique*, 196). La croyance en un monde meilleur est démasquée par la rhétorique : Langelier construit une phrase scalène en cadence mineure, dont l'effet de guillotine renforce le caractère illusoire du progrès, tandis que Robida utilise l'oxymore, figure du paradoxe, qui rappelle une pensée de *L'homme*

*sans qualités* : « qu'un quelconque progrès, petit ou grand, diminuât la sottise ou la méchanceté, était d'une importance désespérément minime ; car le niveau des contrariétés et de la méchanceté redevient aussitôt le même, comme si le monde reculait une jambe à chaque fois qu'il avance l'autre » (Musil, 2004 : 55). Le progrès est donc une cible majeure des satiristes de la modernité que Langelier et Robida prennent naturellement pour cible.

Il est possible de trouver de nombreuses autres cibles communes aux deux satiristes. Par exemple, Langelier énumère en note de bas de page une série de marques de médicaments « inhibiteurs sélectifs de la recapture de la sérotonine » (*Réussir son hypermodernité*, 19), ce qu'on peut interpréter comme une critique de l'industrie pharmaceutique et de la consommation des substances qu'elle produit, tandis que Robida consacre à cette cible un pan entier de l'intrigue, presque la totalité de la seconde partie de *La Vie Électrique*, où le grand Philox Lorris achète un député à sa cause afin d'obtenir le monopole sur la vente du « grand médicament national » qu'il a inventé et dont le but est de soigner de nouvelles maladies causées par le mode de vie « électrique ». Autre exemple, tous les deux dénoncent un monde moderne qui stimule constamment ses habitants sans leur laisser de repos, « cette interactivité constante » (*Réussir son hypermodernité*, 17), qui cause « un surmenage auquel personne ne pouvait se soustraire » (*La Vie Électrique*, 96).

D'un point de vue global, *Réussir son hypermodernité* et *La Vie Électrique* s'élèvent clairement contre la modernité et voudraient enrôler le lecteur dans ce mouvement satirique et critique. Ainsi la démocratie, le marché, l'individu et la technique, qui sont les quatre aspects par lesquels la modernité se signale, sont critiqués à divers degrés par les deux satiristes : Albert Robida s'oriente vers une satire du marché et de la technique, tandis que Nicolas Langelier met l'accent sur l'individu et la démocratie. Un inventaire serait

fastidieux, et impossible, à cause de la nature décomposable des cibles de la satire<sup>53</sup>, mais la filiation littéraire et satirique de ces deux œuvres, associée à la similarité de leurs cibles, contribue à renforcer l'idée d'intensification de la modernité que suggère le terme d'hypermodernité.

Il semble bien que la structure simple de la satire, où le satiriste est militant, attaquant les vices modernes sous les yeux d'un lecteur qui opine, soit celle à laquelle on veut croire, car elle rassure et cache les ambiguïtés, certes, mais aussi, car elle est visible, comme dans la célèbre métaphore de l'iceberg, puisqu'elle est le résultat d'une production de différence, puisqu'elle est, en quelque sorte, la finalité du texte satirique. Cette visibilité de la structure simple de la satire provient aussi de l'horizon d'attente créé par l'engagement des auteurs dans la vie politique de leur temps, puisque ce qui est attendu d'un journaliste indépendant ou d'un caricaturiste, c'est un esprit critique. En ce sens, la satire est bien une « ironie militante », mais ironie tout de même, et donc elle entretient un rapport double – problématique – à la fois avec ses lecteurs et avec ce contre quoi elle milite.

---

<sup>53</sup> En effet, ce que Sophie Duval appelle « une apparente multiplicité de cibles » se résume à « deux principaux travers, la dissimulation et la démesure » (Duval et Martinez, 2000 : 184). À leur tour, ces deux cibles peuvent se fondre en une seule : la bêtise humaine, ou les *fools* pour Kernan (Kernan, 1959 : 31), cible unique qui peut ensuite éclater et retourner à un état de multiplicité. Par conséquent, les cibles de la satire peuvent être aussi bien multiples qu'uniques selon l'interprétation qu'on fait du texte satirique ou la formulation choisie pour décrire ces cibles. Dans ces conditions, un inventaire des cibles serait inutile et biaisé.

## 2.3 LA DOUBLE STRUCTURE SATIRIQUE DE *LA VIE ÉLECTRIQUE* ET DE *RÉUSSIR SON HYPERMODERNITÉ*

Des « points-valeurs » troublants apparaissent en cours de lecture et viennent brouiller la nette topographie triangulaire du satiriste, de son lecteur et de l'objet de la satire. Le lien entre le satiriste et sa cible se dédouble en cours de lecture, jetant le trouble sur des positions tranchées ou compliquant des jugements rapides et simples.

### 2.3.1 Robida : amour et haine du progrès technique

#### 2.3.1.1 Le monde à l'envers

Robida l'annonce dès le début du roman : « les rôles sont renversés » (*La Vie Électrique*, 15). Parce que les habitants de l'an 1955 utilisent tous des véhicules volants, et que « l'entrée principale d'une maison est sur les toits, à l'embarcadère aérien » (*La Vie Électrique*, 169), le dernier étage de chaque édifice devient le premier étage dans le monde anticipé de 1955. Dans *La Vie Électrique*, le père symbolise la modernité et le fils, la tradition. Enfin, Robida fait entrer en scène le chef de la « ligue de l'émancipation de l'homme », nommé M. Arsène des Marettes (*La Vie Électrique*, 236). Ce sont des signes parmi d'autres que nous sommes en présence du *topos* dont parlent Saint-Gelais, Duval et Sylvos : le « monde à l'envers ». Or, ce *topos* se révèle bien vite ambigu (quel serait le monde à l'endroit ?) : quand Philox Lorris (le père, la modernité) vante les bienfaits de son « grand médicament national », on peut alors y voir, par inversion, une critique de la vision moderne, industrialisée, lucrative et corrompue de la santé publique, tandis que lorsque c'est George Lorris (le fils, la tradition) qui fait la louange d'un mode de vie calme et retiré de l'agitation « électrique », alors la louange n'est pas à inverser, mais à lire au premier degré. Dans le monde à l'envers de Robida, certains éléments sont par conséquent demeurés à l'endroit, ce qui rend le travail interprétatif à la fois intéressant et ambigu, car la

coexistence des deux types d'éléments (à inverser ou à ne pas inverser) ne forme pas une matrice d'inversion simple et jette l'ombre de l'incertitude sur l'ensemble des valeurs de l'œuvre.

### 2.3.1.2 Le blâme paradoxal des machines

Plus localement, mais situés dans cette ombre incertaine que projette le prisme du monde à l'envers, se trouvent des éloges du progrès qui participent au brouillage axiologique des valeurs. L'évaluation du progrès peut passer par l'évaluation de nouvelles machines ou par l'évaluation des personnages, à la fois dans le sens d'une évaluation émise par les personnages et dans celui d'une évaluation émise, par une quelconque instance de l'énonciation, *sur* les personnages. Cette évaluation est largement négative dans *La Vie Électrique*, qui constitue globalement une condamnation du progrès : le progrès des armes, le progrès de la finance (la spéculation boursière) et les progrès sociaux (féminisme et socialisme). Par exemple, le « téléphonoscope », abrégé par « Télé », sorte de téléphone doté d'une caméra, ancêtre de Skype, est décrit ainsi :

Tout à coup, la sonnerie du Télé, cet éternel drinn-drinn que nous entendons retentir à toute minute, qui ne nous laisse aucun repos, qui toujours nous rappelle que nous faisons partie d'une vaste machine électrique traversée par des millions de fils, la sonnerie du Télé tira M. des Marettes de sa rêverie historico-philosophique (*La Vie Électrique*, 254).

Cette phrase scalène en cadence mineure, associée à la répétition de « la sonnerie du Télé », associée au déictique « cet » et au pronom personnel « nous », qui renforcent l'identification du lecteur avec un monde fictif, et finalement la gradation et les références à l'absolu : « éternel », « à toute minute », « aucun » et « toujours », dessinent un bel exemple de la rhétorique caricaturale d'Albert Robida, qui vise à grossir un trait du présent pour en révéler la nature monstrueuse, c'est-à-dire l'invention du téléphone devenant le téléphonoscope. Or, la logique caricaturale est inévitablement liée à la double structure

satirique, en ce qu'elle demande, de prime abord, de prendre pour modèle le visage que l'artiste voudra déformer : « tropes et figures agissent de conserve dans une stratégie de construction qui est en même temps une machine de démolition » (Duval et Martinez, 2000 : 195). Ainsi, à la description de la sonnerie du « Télé », il manque une condamnation de l'appareil qui soit claire. En effet, ailleurs dans le récit, on apprend que le « téléphonoscope » permet d'étudier à distance, application qui semble évaluée positivement, mais il a surtout permis, parce qu'il fonctionnait mal, à Estelle et à Georges de se rencontrer. En l'absence de condamnation claire, une telle description de la sonnerie devient ambiguë et révèle la fascination positive pour l'ingéniosité humaine que chaque description d'inventions, même celles soumises aux jugements les plus négatifs, finit par laisser apparaître. Comme il y a l'éloge paradoxal, forme qu'Érasme a reprise de Lucien, il y a le blâme paradoxal.

Le statut du « phonographe », sorte de répondeur-enregistreur qui semble parfois doué d'intelligence, est trouble lui aussi. Il est loin de constituer une « pure » cible de la satire. C'est au chapitre III de la seconde partie que Georges Lorris fait l'éloge du « phonographe » à Estelle. Cet éloge est paradoxal pour plusieurs raisons : tout d'abord parce que Georges est globalement une figure de résistance au progrès. Ensuite, le cadre narratif comique de la dispute conjugale dans lequel cet éloge est prononcé est lui-même ambigu : les parents de Georges « se disputent par phonographe », ou plutôt ils confient leurs griefs à des machines qu'ils laissent parler côte à côte sans écouter ce qu'a enregistré l'autre, si bien que « les phonographes prêchent dans le désert », dit George Lorris, avant de proposer à Estelle : « si vous voulez, quand nous serons mariés, lorsque nous aurons à nous disputer, nous prendrons aussi des phonographes ? C'est entendu, répondit Estelle en riant ». Autrement dit, c'est entendu de ne jamais s'entendre. Soudain, des personnages identifiés comme résistant au progrès, et partageant le statut de héros amoureux, sont en passe de devenir des cibles de la satire. Et Georges continue en décrivant « une autre application heureuse » du « phonographe » : Georges avoue avoir enregistré une



conversation à l'insu d'un collègue de travail, M. Sulfatin, et vouloir la diffuser à cent cinquante exemplaires sur chaque écran de chaque bureau du laboratoire, afin de se moquer de lui. Application, on le voit, pas si « heureuse » que cela, car proche de l'humiliation publique. Le lecteur, ici, nage dans l'ambivalence que Robida entretient, peut-être à dessein, envers le progrès et envers ses personnages, ambivalence qui transparaît dans cet éloge paradoxal du « phonographe ». Dans *La Vie Électrique*, le « téléphonoscope » et le « phonographe » servent de support à la condamnation *et* à la louange du progrès. Ils révèlent l'ambivalence que Robida entretient avec sa cible : le progrès technique.

### 2.3.1.3 La caricature

La rhétorique caricaturale prend naturellement<sup>54</sup> toute son ampleur dans la description des personnages, mise au service de la condamnation du progrès. Voulant saper le « voyage de fiançailles » de son fils, Philox Lorris leur choisit des compagnons de voyage repoussants, dont un dénommé Adrien La Héronnière. En voici la description :

Oui, Adrien La Héronnière est l'image parfaite, c'est-à-dire poussée jusqu'à une exagération idéale, de l'homme de notre époque anémiée, énermée ; c'est l'homme d'à présent, c'est le triste et fragile animal humain, que l'outrance vraiment électrique de notre existence haletante et enfiévrée use si vite, lorsqu'il n'a pas la possibilité ou la volonté de donner, de temps en temps, un repos à son esprit tordu par une tension excessive et continuelle, et d'aller retremper son corps et son âme chaque année dans un bain de nature réparateur, dans un repos complet, loin de Paris, ce tortionnaire impitoyable des cervelles, loin des centres d'affaires, loin de ses usines, de ses bureaux, de ses magasins, loin de la politique et surtout loin de ces tyranniques agents sociaux, qui nous font la vie si énervante et si dure, de tous les Télés, de tous les phonos, de tous ces engins sans pitié, pistons et moteurs de l'absorbante vie électrique au milieu de laquelle nous vivons, courons, volons et

---

<sup>54</sup> « Le portrait des personnages, sera, dans un roman, le lieu privilégié de son exercice [celui de la caricature] » (Hamon, 1996 : 76).

haletons, emportés dans un formidable et fulgurant tourbillon ! (*La Vie Électrique*, 94)

La description d'Adrien La Héronnière continue dans la condamnation de la vie moderne : « une série ininterrompue d'examens torturants » (*La Vie Électrique*, 95), provoquant une « dégénérescence impossible à enrayer » (*La Vie Électrique*, 96), puis elle se transforme en éloge d'un « gouvernement véritablement père de famille », quelque peu raciste, voire eugéniste, qui contrôlerait les mariages afin d'empêcher « les hommes » de dégénérer et de leur assurer « un corps sain et robuste », au lieu de « semer les cadavres des gouvernés » (*La Vie Électrique*, 97). La satire continue : quand Adrien fait enfin fortune dans l'entreprise de Philox Lorris, il est malheureusement devenu « un grotesque macaque tremblant de sénilité », « un quadragénaire sénile, sans dents, sans appétit, sans cheveux, sans estomac » (*La Vie Électrique*, 98). Dans cette description, la première structure de la satire est la suivante : le satiriste dénonce clairement les méfaits de la « vie électrique » en démolissant son personnage sous les yeux du lecteur, dont l'approbation est attendue.

Adrien La Héronnière est pourtant une « image parfaite, [...] poussée jusqu'à une exagération idéale » : Robida dévoile tout au début de sa description les procédés hyperboliques de la logique caricaturale. Robida admet construire un personnage pour le plaisir de le démolir, il entretient donc une relation problématique avec celui-ci. En effet, les longues phrases, les énumérations et les hyperboles témoignent d'une joie, pas seulement rhétorique, mais aussi destructive, dirigée contre le personnage. Mieux : le satiriste utilise l'excès pour condamner les excès de la vie moderne. On peut donc soupçonner le satiriste de « complicité » avec le monstrueux, car sa cible est non seulement fictionnelle, mais projetée dans l'avenir, où l'hyperbole peut encore grossir. De plus, par le pronom personnel « nous », le satiriste s'inclut dans les personnages victimes de la vie moderne. Par le brouillage énonciatif créé, il brouille ainsi la condamnation claire du personnage qui « n'a pas la possibilité ou la volonté » de se reposer « de temps en temps ». Adrien est-il une victime ? Ou bien a-t-il volontairement refusé le « repos complet » qui

l'aurait sauvé ? Cela reste indéterminé. En dernier lieu, « la vie électrique » est aussi un « tourbillon », « formidable et fulgurant » : termes loin d'être péjoratifs, participant au brouillage axiologique des valeurs, suggérant qu'il y a du positif dans cette « vie électrique ». Ainsi le satiriste se confond avec son personnage cible en attirant le lecteur dans cette confusion. La structure de la satire se dédouble, laissant apparaître le rapport problématique qu'entretient Robida avec son personnage et avec la modernité, transformant la fiction en réflexion sur la place de l'humain dans la modernité, ou pour reprendre les derniers mots de l'œuvre : dans « l'absorbante et terrifiante machine sociale ».

C'est aussi par le biais de la caricature textuelle que persiste l'ambivalence de Robida envers la modernité : « comme l'ironie, elle [la caricature] est un discours double » (Hamon, 1996 : 75). Le texte satirique, ici une caricature, commence dans l'identification avec la cible et se poursuit dans la destruction de celle-ci, corroborant la définition de Bogel, qui veut que la satire soit « un élan visant à convertir une relation initiale et ambiguë d'identification et de division [...] en une relation de pure division<sup>55</sup> » (*The Difference*, 49). Par ailleurs, en conclusion du roman, Georges et Estelle refusent de vivre à Paris et décident de vivre dans la « réserve naturelle de Bretagne », que la modernité de la vie électrique n'a pas souillée, si ce n'est

l'arrivée annuelle des citadins lamentables venant chercher le repos et puiser de nouvelles forces dans le calme et la tranquillité des landes, l'arrivée de tous les énervés et de tous les surmenés, accourant se rejeter sur le sein de la bonne nature,

---

<sup>55</sup> Il faut ici mettre l'accent sur le terme « élan », car dans l'idée de Bogel, la « division pure » est une tendance ponctuelle de la satire, tendance toujours contrebalancée par le double jeu de la satire, dans laquelle rien n'est pure. Citation originale : « [...] *the impulse to convert an initially ambiguous relation of identification and division [...] into one of pure division.* »

haletants des luttes passées et heureux d'échapper pour quelque temps à la vie électrique (*La Vie Électrique*, 228).

Faire rebondir une dernière fois la fiction satirique par la description de l'arrivée des touristes donne à Robida la primauté dans la critique du tourisme de masse et lui permet de raffermir la différence entre les « citadins lamentables » et les héros. Cependant, les deux derniers paragraphes en focalisation interne jettent le trouble et ravivent l'ambivalence : le roman se clôt du point de vue de ces touristes :

Nous, dans la douceur des prairies, dans la bonne senteur des prairies, dans la fraîcheur des grèves, nous allons nous reprendre, nous allons respirer, souffler, nous allons reconquérir des forces pour les luttes futures... Continue à tourner avec les autres, ceux qui, hélas ! ne peuvent se donner ces quelques bonnes semaines de vacances, avec les malheureux ilotes trop profondément engagés dans tes rudes engrenages, absorbante et terrifiante machine sociale ! (*La Vie Électrique*, 228)

## 2.3.2 Réussir son hypermodernité et l'ironie

### 2.3.2.1 Problématique de la parodie

Le choix de parodier un livre de « développement personnel » est en soi paradoxal, car la parodie implique d'imiter d'abord ce dont on veut se différencier : elle crée un « espace où les distinctions sont rendues problématiques » et « nous laisse non pas avec une conclusion sûre, mais avec un lot de questions irrésolues<sup>56</sup> » (*The Difference*, 23). Dans le même ordre d'idées, Hutcheon écrit que le « dédoublement parodique ne fonctionne que pour marquer la *différence* : la parodie représente à la fois la déviation d'une norme *littéraire* et l'inclusion de cette norme comme matériau intériorisé » (Hutcheon, 1981 : 147,

---

<sup>56</sup> « a space where distinctions are rendered problematic [...] and leave us not with a secure conclusion but with a set of troubling questions. »

c'est Hutcheon qui souligne). La production d'une différence entre le texte parodique et le texte parodié passe donc par « l'inclusion de cette norme », identification première que le texte parodique s'attachera à dissiper. D'autre part, Frye écrit : « on ne saurait mieux définir le fondement même du mythe ironique qu'en y décelant une parodie du romanesque : une application des formes de la mythologie romantique à un contenu plus réaliste auquel elles ne semblent guère convenir » (Frye, 1969 : 272). Car *Réussir son hypermodernité* n'est pas que la parodie d'un livre *New Age*, c'est aussi une parodie du romanesque et donc, une « pensée par fiction » qui pousse à s'interroger sur l'héroïsme contemporain, comme le suggère l'exergue de David Foster Wallace : « j'aspire à être un adulte sain d'esprit, ce qui m'apparaît comme la seule véritable forme d'héroïsme encore possible, de nos jours » (Wallace, 2007 dans *Réussir son hypermodernité*, 11).

Le récit au « vous », principal effet parodique, place le lecteur en position instable : l'énonciation est double. En problématisant le rapport entre le lecteur et les processus qu'il utilise habituellement dans son identification avec les personnages d'un récit, Langelier n'est pas innocent. Il utilise les possibilités de « confusion » entre satiriste, lecteur et objet de la satire globalement engendrées à la fois par la parodie et par une énonciation problématique, afin de pousser à une lecture « distanciée » de son œuvre et de faire naître un lecteur incrédule.

En effet, le « vous » est le lecteur auquel s'adresse « l'auteur parodique », la *persona*, c'est-à-dire celui qui écrit un ouvrage de développement personnel avec le masque du satiriste. Mais le « vous » est tout autant le héros d'un récit contant l'histoire d'un homme qui vit une situation de crise spirituelle, après la mort de son père et une rupture conjugale. Cette double valeur du « vous », laquelle institue un mélange comico-sérieux, participe donc à faire de cette fiction une œuvre qui invite réellement à « réfléchir à sa propre modernité », ou à « réfléchir à l'héritage de sa génération », pour reprendre les titres des

« étapes » 3 et 18 de *Réussir son hypermodernité*, et révèle qu'il s'agit d'une parodie du romanesque autant que d'une parodie d'un livre visant à l'éveil spirituel.

### 2.3.2.2 Une satire de l'ironie ?

Comme le remarquait le journaliste Daniel Tanguay, *Réussir son hypermodernité* est une réflexion ironique sur les limites de l'ironie. Mise en exergue, une citation de Susan Sontag programme une lecture subordonnée à cette réflexion : « Il reste à voir jusqu'où les ressources de l'ironie pourront être étirées<sup>57</sup> ». Fidèle à ce programme, *Réussir son hypermodernité* est parsemé de condamnations de l'ironie telles que « parlant d'ironie : vous comprenez que la culture ironique et cynique de votre époque n'apportera rien de bon » (*Réussir son hypermodernité*, 177), mais ces condamnations sont toujours susceptibles d'être elles-mêmes ironiques, si ce n'est à cause d'ironies locales qui surviennent juste après ces condamnations, au moins à cause du choix de la forme parodique créant une ironie globale qui contrebalance toute condamnation locale de l'ironie. Ainsi le personnage se demande « pourquoi, en conversant avec des amis, vous sentez-vous obligé de noyer vos tourments et vos souffrances dans l'autodérision et les façades ? » (*Réussir son hypermodernité*, 177), question ensuite tournée en dérision avec une phrase déceptive : « ce dont vous n'avez pas la moindre idée : quoi faire, au juste » (*Réussir son hypermodernité*, 178). Outre l'incertitude énonciative, le lecteur est ici plongé dans l'ambivalence du satiriste envers la dérision, à la fois condamnée et utilisée. Enfin, particulièrement ambivalente est cette question : « pourquoi les textes que vous écrivez sont-ils traversés par cet humour omniprésent, ce désir d'avoir l'air cool, ce détachement ? » (*Réussir son hypermodernité*, 177). Dans le cadre du récit, il est clair que le personnage réfléchit sur son statut de journaliste musical et prend conscience de certains

---

<sup>57</sup> Susan Sontag (1969), citée par Nicolas Langelier, *Réussir son hypermodernité*, p. 13.

aspects de son métier, mais *Réussir son hypermodernité* pourrait correspondre à un tel texte : est-ce une autocritique ? Nous sommes donc en présence d'une indifférenciation profonde, une intimité gênante avec l'ironie que le satiriste essaie de transformer en différence externe, de « recatégoriser », afin de sortir de l'ironie généralisée, de redessiner la limite entre le comique et le sérieux, ou entre l'ironie et l'engagement, ou entre l'ironie et la spiritualité.

En effet, *Réussir son hypermodernité* est un texte qui travaille à remettre l'ironie à sa place en produisant des différences : « vous savez qu'un jour, bientôt, il faudra commencer à dire ce qui doit être dit, à être sérieux, à prendre les problèmes de front » (*Réussir son hypermodernité*, 178). Ce « sérieux » dont Langelier tente de retracer les frontières n'échappe pourtant pas à l'inévitable duplicité satirique, ni à l'ambiguïté ironique : à la fin du récit, le personnage vit un éveil spirituel, une sorte d'épiphanie surgissant après de nombreuses prises de conscience révélant les erreurs du mode de vie hypermoderne : au « centre » d'une « clairière inondée de soleil », le personnage ressent « une énergie puissante », puis « une profonde tendresse » et enfin « tout ne sera que lumière et blancheur » (*Réussir son hypermodernité*, 218). La description de cet éveil spirituel répond à la note de bas de page très longue de la page 49, où le personnage déplore devoir lire « en cachette » le « best-seller » du « populaire guide spirituel » Eckart Tolle<sup>58</sup> à cause des « liens ironiques vers des vidéos à tendance nouvel-âgeuse » (*Réussir son hypermodernité*, 49) que ses amis lui auraient envoyés s'ils avaient vu que le personnage lisait un tel livre : « vous vivez à une époque d'où la recherche spirituelle a été évacuée ». Au sein d'une parodie de « livre spirituel », le satiriste reconnaît la valeur d'un tel livre : démarche ambiguë s'il en est.

---

<sup>58</sup> Eckhart Tolle, *Le pouvoir du moment présent : guide d'éveil spirituel*, Paris, J'ai lu, 2010.

Dans *Réussir son hypermodernité*, s'opposent et se mélangent, ironie et recherche spirituelle sincère, second degré et premier degré, et la fin du récit penche bien vers une sortie de l'ironie, un retour au sérieux et à la recherche spirituelle.

Et pourtant la description de cet éveil se lit dans la distance du second degré puisqu'elle commence ainsi : « si vous avez bien suivi les étapes décrites tout au long de ce livre, le sentier que vous suivez débouchera alors sur une sorte de petite clairière inondée de soleil ». En faisant revenir le jeu parodique et énonciatif au moment le plus sérieux du récit, le satiriste assume en quelque sorte l'inévitable double structure de la satire et convie le lecteur à réfléchir sur le monde hypermoderne et sur les formes de spiritualité que ce monde propose.

La satire de Nicolas Langelier prend donc pour cible l'ironie, non en la condamnant entièrement, mais en tentant de la cerner et de faire la place à un engagement sincère, à la fois individuel, spirituel et commun, bien vite sapé par le mélange d'attraction et de répulsion qui existe entre le satiriste et sa cible. *Réussir son hypermodernité* est une démonstration du pouvoir de la satire, qui, en tant que « poétique de l'incrédulité », tente de renouveler les jugements que le lecteur porte sur l'être hypermoderne qu'il est lui-même et sur le monde hypermoderne qui l'entoure. Or, le pouvoir de la satire n'est pas celui d'influencer le réel, mais celui de faire la différence. Comme le remarque Bogel, au contraire de l'habitude qui nous pousse à définir la parodie comme dérivant d'un premier récit épique ou sérieux, il est possible qu'elle soit la première des deux formes, une construction de différences nécessaires à la naissance d'une forme purement sérieuse : « la forme parodique vient en premier ; puis un acte originel de création satirique rend possible



la différenciation subséquente qui engendre la forme épique<sup>59</sup> » (Bogel, 1982 : 852). *Réussir son hypermodernité* a peut-être joué ce rôle, car les œuvres postérieures de Langelier sont sérieuses, ainsi que *Nouveau projet*, fondé, semble-t-il, dans l'élan de cette réflexion, projet qui est sans doute le résultat d'un processus de différenciation satirique qui a éloigné l'ironie pour permettre à son rédacteur en chef un engagement moins ambigu que celui du satiriste.

## 2.4 DE L'ANALYSE À LA CRÉATION

### 2.4.1 Les antimodernes

« En vérité, historiquement, le modernisme, ou le modernisme véritable, digne de ce nom, a toujours été antimoderne, c'est-à-dire ambivalent, conscient de soi, et a vécu la modernité comme un arrachement [...] » (Compagnon, 2005 : 12). Si l'on pense comme Compagnon que la modernité se définit avant tout par son ambivalence, alors la satire comme la conçoit Bogel joue un grand rôle dans cette ambivalence moderne, voire hypermoderne. Robida, s'il n'était satiriste, ne serait peut-être qu'un traditionaliste, un réactionnaire et un conservateur typique du XIX<sup>e</sup> siècle : sexisme, eugénisme et racisme s'inscrivent en filigrane dans certains passages. Son usage de la satire, alliée à l'anticipation, en fait pourtant un représentant de la modernité, dans le sens où l'ambivalence envers le progrès qui ressort de *La Vie Électrique* est sans doute celle du « modernisme véritable » dont parle Compagnon.

---

<sup>59</sup> C'est moi qui traduis. Citation originale : « *In this scheme, the parodic form is first; then an originating act of satiric creation makes possible the subsequent differentiation that brings forth epic.* »

La même conclusion s'applique à Nicolas Langelier, dont j'ai montré l'ambivalence non seulement envers l'ironie, mais aussi envers toute quête spirituelle. Dans l'Étape 21, intitulée « Comparer deux visions opposées de la modernité » (*Réussir son hypermodernité*, 181), Langelier l'hypermoderne révèle cette ambivalence du modernisme et l'intensifie. En effet, l'homme hypermoderne entretient une ambivalence avec le progrès, certes, mais aussi une ambivalence intime, existentielle, qui remet en question la foi et la spiritualité. Si un glissement majeur s'est opéré dans la satire, de Robida à Langelier, c'est celui de l'apparition d'une satire du manque de spiritualité. Que *Réussir son hypermodernité* se termine non seulement sur la décision du héros de fuir la modernité – comme les font les héros de *La Vie Électrique* – mais aussi sur une épiphanie, montre bien que l'ambivalence hypermoderne s'est intensifiée en gagnant de nouveaux territoires, plus intimes. Toutefois, on peut émettre des réserves à l'idée de « nouveauté » dans la satire de Langelier : la satire moderne, née au XVI<sup>e</sup> siècle, était en partie une critique des institutions religieuses, et Lucien satirisait les premiers chrétiens au second siècle<sup>60</sup>. En ce sens, la question spirituelle dans la satire hypermoderne est autant une nouveauté, en ce qu'elle est plus intime, sous la forme d'une autocritique, que la résurgence d'une cible classique des satiristes : les croyants naïfs ou les institutions corrompues.

---

<sup>60</sup> « Ces malheureux se figurent qu'ils sont immortels et qu'ils vivront éternellement. En conséquence, ils méprisent les supplices et se livrent volontairement à la mort. Leur premier législateur leur [*sic*] a encore persuadé qu'ils sont tous frères. Dès qu'ils ont une fois changé de culte, ils renoncent aux dieux des Grecs, et adorent le sophiste crucifié dont ils suivent les lois. Ils méprisent également tous les biens et les mettent en commun, sur la foi complète qu'ils ont en ses paroles. En sorte que s'il vient à se présenter parmi eux un imposteur, un fourbe adroit, il n'a pas de peine à s'enrichir fort vite, en riant sous cape de leur simplicité » (Samosate, 1866b : 387).

## 2.4.2 Accepter l'inacceptable : immunologie satirique

« Ce n'est pas un signe de bonne santé que d'être bien adapté à une société profondément malade<sup>61</sup> » : cette célèbre déclaration de Krishnamurti apparaît dans l'éditorial, écrit par Langelier, du premier numéro de *Nouveau projet*<sup>62</sup>. Sans être cité dans *Réussir son hypermodernité*, cette pensée y est présente et hante la parodie. Elle est une clé qui permet de mieux comprendre la réflexion politique, sociale et littéraire de Langelier, ainsi que la mienne : je vois dans la fiction satirique le moyen de montrer mon inadaptation tout en m'adaptant – tout de même – à la société qui est la mienne : « il ne s'agit pas de dénoncer une attitude, car la dénonciation est un acte sérieux, mais de jouer avec l'inacceptable, ce qui est à la fois souligner son caractère inacceptable et l'accepter sous une forme atténuée » (Sareil, 1984 : 24). Dans le même ordre d'idées, Bogel compare la satire à la vaccination, qui « peut nous aider à voir des phénomènes tels que l'entrelacement du satiriste et du lecteur avec l'objet de la satire, et l'intimité compromettante de l'ironie ou de la parodie ou de l'imitation satirique, comme des composants essentiels à la structure satirique plutôt que des aberrations occasionnelles<sup>63</sup> » (*The Difference*, 55). La permission d'écriture m'est donc venue de cette conception de la satire, qui pour moi est une « pensée

---

<sup>61</sup> Jiddu Krishnamurti : « It is no measure of health to be well adjusted to a profoundly sick society », c'est moi qui traduis.

<sup>62</sup> Revue dont Nicolas Langelier est le fondateur et le rédacteur en chef.

<sup>63</sup> « *these metaphors [like inoculation] can help us to see such phenomena as the intertwinement of satirist and reader with satiric object, and the compromising intimacies of irony or parody or satiric mimicry, as essential features of the structure of satire rather than occasional aberrations.* »

par fiction » qui permet de s'interroger sur la place que j'occupe dans le monde d'aujourd'hui, certes, mais aussi une façon d'accepter ce monde en restant sain d'esprit. C'est dire à quel point je considère comme pertinente la théorie de Bogel, car mon projet de fiction satirique est bien né de la relation ambivalente que j'entretiens avec la société dans laquelle je vis. La maturation de mon sujet, ainsi que les lectures et les recherches qu'elle a impliquées, ont été un puissant moteur de créativité.

Dans la partie création de ce mémoire, parce que la théorie bogelienne de la satire révèle la dynamique sous-jacente à la création satirique, le processus créatif s'est enrichi. En effet, le satiriste gagne en compréhension et dispose d'une plus grande maîtrise de son art. L'originalité de la *Gamberge Virulente* est difficile à défendre, mais une fois rattachée à une famille littéraire, à une filiation d'originaux, de vitupérateurs, de fous, d'antimodernes à la fois grincheux et joyeux, de dépressifs suicidaires et j'en passe, filiation dont j'ai essayé de montrer l'existence dans la première partie de ce mémoire, ajoutée aux différentes théories de la satire dont je me suis servi pour analyser mon corpus, la *Gamberge Virulente* s'est dotée de racines profondes et a pris une nouvelle dimension. Ainsi le concept d'ambivalence satirique s'est matérialisé dans ma création sous la forme d'un personnage entretenant une relation ambiguë avec une fissure apparue dans le monde. La recherche a donc donné un cadre historique et théorique à mon projet de fiction satirique, ce qui lui a permis de prendre de l'ampleur : il n'y a pas de création sans recherche, ni de recherche sans création, et la relation qu'elles entretiennent est toujours fertile.

En outre, la fiction satirique offre à l'écrivain une liberté créative tant sur le fond que sur la forme, une liberté dont j'ai pris la mesure grâce à mes lectures théoriques et romanesques : « la ménippée se signale par la liberté *exceptionnelle* de l'invention philosophique et thématique » (Bakhtine, 1969 : 160, c'est Bakhtine qui souligne). Mes nombreuses lectures dans le sous-genre de la science-fiction m'ont bien évidemment

inspiré, mais la liberté créatrice qui « explose » dans des œuvres telles que *Gargantua*, *Voyage dans les États et Empires de la Lune*, *La danse de Gengis Cohn* ou *L'infinie comédie* est celle dont j'ai voulu me rapprocher avant tout. Cette liberté de création, ou liberté *imaginaire*, est aussi une liberté de penser. C'est pourquoi la « pensée par fiction » décrit bien l'idée que je me fais du travail de l'auteur d'une fiction satirique.

J'ai donc tiré parti de cette liberté d'invention qui autorise tout, dans les limites de l'imagination et de mon sens de l'éthique, ainsi que des critères de la fiction satirique identifiés dans le premier chapitre : il s'agira d'un voyage merveilleux dans un futur éloigné, de personnages plus ou moins sains d'esprit vivant des situations grotesques ou obscènes et de mélange comico-sérieux.

Enfin, j'ai choisi la fiction satirique, car c'est une écriture joyeuse. Elle est joyeuse de deux manières : d'abord en tant qu'écriture humoristique qui emploie tout un panel de procédés comiques, ensuite parce qu'elle découle d'une vision joyeuse du monde : « le rire de la satire est un rire souverain ; il exprime la joie d'être supérieur à l'absurde du réel et à la hantise du néant » (Debailly, 2012 : 127).

## **CHAPITRE 3**

### **LA GAMBERGE VIRULENTE**

#### **3.1 APOLOGUE**

Lecteur, ne sois pas effrayé. Je ne dirai ici que ce que tu sais déjà. Mais peut-être te rendras-tu compte d'une chose à la lecture de ce modeste ouvrage. Et si je suis une des causes de ton éveil, ce dont je doute fort, car l'histoire qui suit n'est ni à la mesure de mon ambition, ni sans doute à celle de ton sommeil, je serai tout de même satisfait de mon travail. Tu ne pourras pas désapprendre, ni délire, dans le sens de défaire la lecture, ce que tu vas lire. Fais donc bien attention. Garde-toi des mots, mais surtout des images en couleur qui bougent, garde-toi de ceux qui, comme moi, prétendent t'informer sur les structures et les événements du grand Univers.

Lecteur, tu pardonneras, je l'espère, un peu de poésie, forme la plus à même de décrire l'endroit où je voudrais t'emmener : l'antichambre de la Gamberge Virulente.

Plonge-toi dans la pénombre et écoute ma voix. Éventuellement, fais couler un bain.

Chose, ô toi qui n'existes que très rarement, qui n'es donnée à naître que sur le sommet de la vague, qui n'apparais que dans les retombées temporelles de ce qui jaillit sans fin, ne te laisse pas apprivoiser.

Reste sauvage. Reste volcan.

Continue de mordre ce qui dérange ta paix.

Ou pense à trouver une paix plus grande, encore plus apaisée. Tu es l'habitante des mûes. Le facteur de transhumance. Ton départ est une arrivée. Tu es chose.

Qu'il est donc difficile de te saisir. Que peut-on louer d'autre, chez toi, que l'insaisissabilité ? Puisque que tu n'as que ça, ton unique propriété physique : l'immatériel où on l'attend le moins.

Il ne me reste que l'approximation, ou des mathématiques étranges et silencieuses, pour ne serait-ce que deviner ton ombre dans les mouvements du monde : une asymptote te court après, rêvant de t'apercevoir.

Ces quelques mots.

Le rêve est un muscle comme un autre,

Sur l'aile des prophètes.

Inscrite dans les jours d'été langoureux, dans les soirs d'automne déjà si froids.

Savoir lire les pistes, la phrase qui s'écrit dans les forêts, les déserts et les montagnes. Comme un chasseur.

Elle finit toujours par ressembler à elle-même. Ne t'inquiète pas, tu la reconnaîtras.

Elle n'est plus que possible, à force de se mouvoir. La vive.

Inscrite aussi sur la peau de cette foule, dans l'esprit de ce troupeau, dans les marques de l'ensemble. Encore plus fuyante : glissante et friable, furtive. On la soupçonne alors d'inexistence.

Elle peut *être* parfois, et pourtant, beaucoup plus intensément, avec une telle certitude !

Elle est méconnaissable et porte plusieurs noms qui tombent en poussière dès qu'elle les touche. Elle est ce que l'instant est au temps.

Remerciements :

L'auteur remercie l'ALIBABA (Académie de Littérature Interstellaire de la planète Baba), ainsi que le gouvernement, pour leur soutien inconditionnel et financier, sans lesquels il n'aurait pu accéder aux archives de la grande bibliothèque de la constellation de la Baleine bleue.

Là, au fond d'un coffre en corne d'escargot, l'auteur a trouvé un étrange manuscrit rédigé en arabe préFissure. En voici la traduction.

### **3.2 LA GAMBERGE VIRULENTE PRÉSENTE...**

#### **3.2.1 Le Bédut**

Au Bédut était un lieu étrange.

Une sorte de commencement, c'est-à-dire que tout était mélangé dans le Bédut. On n'y comprenait plus rien. Il y avait plein de guerres soutenues par les plus belles raisons de vivre. Par exemple.

Au Bédut, on ne savait rien séparer de rien. C'était mal.

C'était bien.

Que voulez-vous ?

Au Bédut, Balafon était à Auschwitz. Auschwitz, ça faisait mal au cœur. Ça rapportait, ça excusait tout autant. Ça pardonnait. Ça donnait. C'était généreux, Auschwitz, finalement. Ça condamnait, c'était tabou, sacré et pur. De la souffrance pure.



Balafon errait là-dedans, avec des croix gammées attachées au derrière. Mais ce n'était alors que le Bédut, et Balafon ne savait pas comment se comporter. Quel monstre vraiment.

Tout cela valait bien une deuxième guerre mondiale. Valait bien un peu d'argent. Elle n'est toujours pas finie, la deuxième guerre mondiale, elle continue, ailleurs, discrète, gonflant les portefeuilles.

Il fallait toujours bénéficier de quelque chose, tirer profit, surtout d'une Blessure. Et la Blessure, à Auschwitz, était si grande, tellement immense, presque infinie, qu'elle s'était transformée en Fissure.

C'était un cataclysme. La Fissure coupa le monde en deux. Et là, ce n'était plus le Bédut. On pouvait séparer le bien du mal, car la Fissure avait deux bords. Ça pouvait commencer.

C'était bien pratique. Et surtout, ça rapportait, il fallait toujours que l'argent sorte de quelque part. Sinon, c'était vain. Philosophie de Sangsue.

Quand Balafon vit la Fissure apparaître, sans réfléchir, il décida de la suivre. Il partit, marcha et avança en s'interrogeant sans cesse sur cette étrange craquelure qu'on distinguait à peine, au Bédut, mais qui semblait grossir. Auschwitz était déjà loin, n'existait déjà presque plus, seulement dans les mémoires et les musées, les célébrations et les commémorations, les livres d'histoire, au primaire, au secondaire et au tertiaire.

*Je me souviens d'avoir visité Auschwitz. C'était avec l'école. On y était allé en train depuis la France. On avait pris le même chemin que les autres. Les autres, c'est ceux qui sont morts, sur les images atroces. On était l'unique classe de l'école publique, française, les autres, c'était des adolescents venant d'écoles religieuses juives. C'est notre professeur*

*d'histoire qui avait insisté pour que des élèves de l'école publique aient accès à ce voyage commémoratif. C'était quelque part vers l'an 2000, j'avais 17 ans.*

Balafon marchait le long de la Fissure. Il marcha longtemps. Des jours et des nuits, des nuits et des jours, il ne savait plus dans quel ordre.

Après le cataclysme, donc, une Fissure apparut dans le paysage. Balafon la suivait. Il marcha des jours entiers sans en voir la fin. Elle semblait plutôt continuer, grossir, écarter de plus en plus ses bords.

Elle courait d'un continent à l'autre, à travers les mers et les océans, et comme le monde parlait tout le temps de Fissure, Balafon avait fini par attendre sa forme et sa longueur. Peut-être qu'il ne suivait qu'une branche, qu'une sous-Fissure, pas si importante. Peut-être. Il verrait bien. Tout se résoudrait en marchant. Il imaginait tout ce qu'il était possible d'imaginer au sujet de la Fissure, ou du moins il essayait, en marchant, un pas après l'autre, le long de la Fissure, de développer toutes les idées possibles à son sujet. La Fissure l'intriguait. Il voulait être exhaustif.

On voyait bien qu'elle continuerait longtemps. Que les forêts remarquaient son passage, comme les villes et les routes. Il y avait soudain une crevasse au cœur des choses connues, un changement de niveau dans la platitude du bitume, des failles provoquant des fuites et des ruptures de tuyauterie. Elle courait le long de l'échine du monde, qu'elle brisait comme se brise un morceau de plastique trop plié.

Il la suivit, une autre journée et encore un autre jour. La Fissure grossissait à vue d'œil. Il n'y entra pas son doigt au début, quand il l'avait remarquée, à Auschwitz. Ce petit espace promettait de longues journées de rêve. Où allait-elle ? Pourquoi ? Pourquoi suivait-il la Fissure ?

Puis, après quelques jours de marche, il put y glisser sa main, et maintenant, son pied.

*Nous sommes arrivés à Auschwitz après trois jours de train. Notre guide est une femme, une Polonaise qui ne parle que des victimes polonaises. C'est nul, ça sent la vieille propagande. Je veux de l'international, de l'authentique. J'aperçois un autre groupe, guidé par un vieil homme. Je me glisse à leur suite et reste avec eux. Lui, c'est un survivant. Il revient nous faire visiter les lieux où il a vécu ce qu'il a vécu et que je ne voudrais pour rien au monde vivre. La visite est intense. Je pleure et je suis filmé par les caméras de TF1. Heure de gloire.*

On ne voyait rien dedans. Dans la Fissure. Il y faisait noir, même quand le soleil était au-dessus. On ne pouvait pas en voir le fond. C'était justement ce qui donnait à Balafon envie d'y aller. De voir comment c'était plus loin, de voir ce qu'il y avait au fond. Il l'apercevait au loin, la Fissure, cavalant et séparant les montagnes, créant une sorte de chemin.

C'était donc un petit espace qui promettait de voyager longtemps. Mais il faudrait choisir. Oui, dans quelque temps, à force de marcher comme il le faisait, outre le risque d'user ses souliers plus que de raison, il y avait fort à parier que la Fissure lui imposerait de choisir. Choisir un côté, un bord, un rivage. Un parti. Comme s'il n'y avait plus que deux chiffres pour compter le monde. Viendrait un moment où même les architectes les plus ingénieux ne sauraient franchir la Fissure : Balafon devrait choisir un côté.

Et pourquoi ne pas voler ? Prendre l'avion ?

Il s'aperçut alors que la Fissure séparait aussi le ciel. Les oiseaux eux-mêmes ne pouvaient l'ignorer. Et puis, en toute logique, la Fissure serait un jour si large que même

voler ne permettrait pas de la traverser. Il devait donc choisir un côté, mais comment le choisir ? Comment savoir de quel bord marcher ?

Ainsi s'interrogeait-il, marchant et marchant. Sans savoir que faire, et plus il marchait, plus la Fissure grandissait, et plus il devait choisir. Enfin, il avait quand même encore un peu de temps.

Pour l'instant, il se contentait de rêver : où menait la Fissure ? Pourquoi était-elle apparue dans le paysage ? Les questions faisaient avancer le marcheur, elles étaient ce qui creusait la Fissure quand il marchait le long de sa ligne brisée fracturant la nature et les constructions humaines.

À force de marcher le long de ce trou mystérieux, né du cataclysme invisible, la si petite Fissure originelle, et dont il était le seul à avoir pris conscience, la Fissure entra dans ses rêves, qu'elle sépara en deux.

Une nuit, il vit des papillons s'échapper de la Fissure, sous la lumière de la Lune. Il dormait dans l'herbe fleurie du printemps. Quelque part en Allemagne. La nuit était fraîche comme une source. Les papillons s'envolaient par centaines, une aile noire et une aile blanche, hors des profondeurs insondables de la Fissure, vers le ciel étoilé.

Si la Fissure apparut après le cataclysme, en toute logique, elle ne devait pas exister avant. Au Bédut, il n'y a pas de Fissure. Mais Balafon n'en était pas si sûr. C'était sûrement elle, déjà, qu'il apercevait, en allant au travail, dans les rayons du soleil, dans le bruit de son automobile, dans les nombreux visages de ses congénères. Elle était déjà là, traçant son chemin dans l'invisible. Il ne fallait que le cataclysme pour qu'elle surgisse et s'insère dans le paysage.

Il ne fallait qu'Auschwitz et des casseroles remplies de croix gammées.

*Le vieux survivant, avec sa couronne de cheveux blancs, nous raconte l'histoire de la patate. Un jour, un cuisinier lui donne une patate en douce, mais il ne faut pas que les kapos s'en rendent compte. Sinon, ça va être difficile. Pour lui et pour le cuisinier. La patate est comme un trésor. La nuit, il faut se lever discrètement et la faire cuire sur le chauffage qui ne chauffe rien, à part une patate interdite.*

*Ils sont trois à se partager la patate. Sa voix, parfois, se brise.*

Elle ouvrait un espace. C'était sa principale essence de Fissure, avec le travail de la longueur. Une Fissure devait travailler dans la longueur, et celle-ci était très efficace dans son travail : la preuve, c'est que Balafon marchait depuis une éternité maintenant. Il pouvait encore sauter par-dessus, s'il prenait bien son élan. Mais comme il n'était pas très sportif, il évitait de le faire.

Et pourtant il le faisait malgré tout, ce bond, assez régulièrement, les mains moites et le frisson d'adrénaline lui parcourant le corps, parce qu'il n'avait pas encore choisi de côté. Il croyait que la Fissure avait quelque chose d'une religion : elle autorisait et interdisait. Par exemple, il était hors de question qu'il recule ou qu'il fasse demi-tour, cela aurait été pris pour un affront. Un péché. Un blasphème.

Ce qu'elle autorisait ?

Le rêve. Elle était l'espace d'où ses rêves jaillissaient. Il aimait, pour s'endormir, le soir, laisser sa main pendre dans la Fissure, comme si elle n'était que le bord du lit.

La Fissure fissurait même le soleil, la terre et le ciel. Elle traversait les quatre éléments, et coulait dans le paysage : c'était le dernier succès du cataclysme.

Balafon regrettait quand même de ne pas avoir une bicyclette.

Et si la Fissure était née d'une vibration ? Si elle était un son contenant tous les sons ? Un son qui se serait propagé à travers le paysage depuis un point définissable et cataclysmique ? Il croyait l'entendre, ce son, lorsqu'il plongeait l'oreille dans la faille mystérieuse et qu'il écoutait les profondeurs. Le son du cataclysme vibrait encore. Et il savait que quelque part, beaucoup plus loin, la Fissure s'allongeait de plus en plus. Que rien n'était jamais fini, ni le cataclysme, ni la guerre. Et il savait qu'il avait raison de suivre cette onde qui brisait le monde en passant par le cœur de chaque chose, ouvrant un espace par où le chant de la Fissure transformait tout en énigme.

Les montagnes s'organisaient en tas de falaises et de forêts, jusqu'à la neige du ciel. Et pourtant la Fissure passait au travers, comme dans le beurre. Il écoutait, il écoutait les profondeurs vibrer sans cesse. C'était un appel. Le silence n'existait pas dans la Fissure.

La Fissure traversait maintenant une banlieue, celle d'une grande ville qui avait connu des jours meilleurs. Balafon apercevait de l'autre côté quelques grandes constructions mégalomaniques. De son côté, de nombreuses maisons blanches ou roses envahies par la végétation ne faisaient rien de plus que de tomber en ruine avec une douceur banlieusarde. Balafon ne voyait personne.

Après quelques heures de marche, le centre de la ville exhiba la longue cassure qui s'était ouverte en son milieu. Des tours s'étaient effondrées. D'autres étaient restées debout. Les autorités n'avaient su que faire de la Fissure.

Ils avaient bien essayé de combler ce grand vide qui trouait leur vie citadine, avec toute la puissance de leurs pelles mécaniques. De reboucher, de rafistoler, de trouver une continuité, mais il n'y avait de continuité que dans le sens de la faille. Vers un écartèlement certain. Ils avaient quitté les lieux, et étaient revenus en espérant que ce n'était qu'un mauvais rêve. Mais elle était toujours là. La Fissure.

Ils discoururent et firent des cérémonies, mais elle passait au travers. Nombreux sont les humains qui ne l'ont même pas vue, et qu'elle a avalés. Les habitudes fissurées, la plupart sont morts de ne savoir que faire.

Enfin tout cela Balafon l'imaginait, car il n'y avait plus personne. Il était possible que ses congénères fussent tous devant lui, qu'ils le précédassent avec fougue, marchant avec entrain, vers une plus large Fissure, réduisant Balafon à un vulgaire retardataire.

Il était tout aussi possible qu'ils fussent tous devant un écran fissuré, regardant la Fissure s'y agrandir, du fond de leurs canapés, enfermés dans leur cube.

Au cœur de cette ville dont le nom a été avalé par la Fissure, Balafon poursuivait son avancée. Il devait être en France ou en Espagne, ou peut-être en Angleterre. Les grands immeubles étaient vides. Déserts.

Était-il un errant ? Non, il n'errait pas. Il suivait la Fissure.

Des groupes d'hommes apparurent. Ils se battaient bien sûr. Certains s'approchaient de lui, mais ils étaient bien vite repoussés. Balafon leur faisait peur. Il les épargna.

*Après la visite des baraques, des célèbres tas de cheveux et des non moins célèbres tas de chaussures, après toutes ces horreurs, nous nous dirigeons vers une espèce d'estrade où des discours vides nous attendent. Il faut traverser une longue zone traversée par des rails. Moi je lui colle à la peau. Je reste à côté de ce vieil homme qui me touche. Puis je l'entends s'énerver, il est triste, il est en colère. Il dit : « Pas de drapeaux ici ! Pas de drapeaux ! »*

Il suffisait d'un pont pour que tous fussent là, à le traverser. Ils n'avaient pas eu à faire de choix, comme Balafon avait eu à le faire, et il le prenait comme une insulte.

Voir tout ce qu'il avait accompli par la marche le long de la Fissure s'évaporer dans la bêtise d'une traversée, il trouvait ça insupportable. C'était trop facile. Ses congénères ne voyaient pas. Ils étaient incapables de choisir. Ils ne concevaient pas les choses dans la longueur.

Pour eux, la Fissure était ce qui les empêche de traverser. Un vulgaire trou. Un autre orifice. Un accident sur la ligne de métro. Un feu de circulation toujours rouge. Non, vraiment, ils n'avaient rien compris.

Balafon s'arrêta. Il devait décider d'une nouvelle marche à suivre. Bien que ce terme fût un peu provocant dans le contexte qui était le sien.

Des êtres le dépassaient, le croisaient.

La Fissure était là, à côté de lui, rassurante de secret. On ne savait pas d'où elle venait, on ne savait pas où elle allait. Elle était apparue après le cataclysme. Elle parcourait le paysage d'un horizon à l'autre.

Il regardait le pont avec dédain. Ses congénères excités.

Un instant, il se demanda comment se comporterait l'océan traversé par la Fissure. Comment s'en accommoderait-il ? Se viderait-il ?

Que faire de ce pont ?

Une chose était certaine : il ne pouvait tuer tous ces gens coupables de traverser. Il s'approcha un peu. Il réalisa que la traversée avait un prix. Il aurait dû s'y attendre.



Des paroles lui étaient adressées. Mais il ne les entendait pas bien. Les mots sonnaient dans le crépuscule sans qu'il les comprît. Il s'agissait peut-être d'une autre langue. Il était peut-être en Amérique, ou en Chine. Il était bousculé, il se tenait au milieu du passage, il dérangeait les vestiges d'une ancienne race de piétons citadins sans plus d'affaires qu'auparavant. Toujours, ils chercheraient à passer de l'autre côté, juste pour payer une possibilité par leur existence. Quoi qu'il leur en coûte. Et de revenir pour la même raison. Parce que, de surcroît, tout cela était soutenu par la raison.

Des frissons de dégoût, de l'estomac à la gorge, firent trembler le système digestif de Balafon. Il vomit. On lui jeta des pierres.

Il continua son chemin. Il en avait assez vu. Il devait se rappeler. C'était comme cela avant le cataclysme, et il vivait comme les autres. Il était capable de supporter. Il voulait lui aussi passer de l'autre côté. C'était un long travail de suivre la Fissure.

En retrouvant peu à peu la solitude, il pensa au pont qu'il laissait derrière lui. Il aurait aimé qu'il s'effondre. Oui, sous le poids de son regard. Il avait bon espoir. Ils n'en avaient plus pour très longtemps, à croire qu'on peut ignorer la Fissure.

Un autre tremblement de terre, un tout petit.

En marchant dans le souffle de la nuit, dans le vent de la Fissure, il crut entendre une déflagration.

Ce serait le rêve de sa nuit. L'ultime attentat qui prolongerait la Fissure au cœur de tous les livres. Qui séparerait à jamais le Nord du Sud. Les indépendantistes des dépendantistes, les religieux des irréligieux, les coupables des honnêtes, etc. La liste était si longue qu'il s'endormit.

Il avait parfois la sensation que la Fissure le suivait, lui.

Ainsi la Fissure le séparait de ce qu'il aurait pu être s'il avait choisi l'autre côté. Il s'inventait une sorte d'ami, qu'à force d'imaginer, il croyait apercevoir de l'autre côté, à quelques dizaines de mètres, peut-être cinquante ou soixante, marchant dans les cailloux et la végétation de cette vaste zone sèche traversée par la Fissure. Une espèce de silhouette qui prenait corps quand il faisait vraiment chaud. Un mirage.

Il en ressortait des dialogues, échangés par-dessus la Fissure. Balafon demandait : « Comment c'est de l'autre côté ? » Et l'autre répondait : « C'est différent. Pour moi, c'est toi qui n'existes pas. » « Nous n'allons quand même pas nous disputer à cause de l'existence. » « Si. » Et ils n'ajoutèrent rien.

Balafon hésitait à continuer une telle conversation, qui ne faisait qu'ajouter du vide à plus grand vide. Il ne voulait pas que la faille s'agrandisse trop vite. Il n'aimait pas avoir ce pouvoir. Il demanda : « Crois-tu que la Fissure s'agrandisse à cause de nous ? » L'autre répondit : « C'est une énorme responsabilité. Mais c'est possible. Tu serais un bord et je serais l'autre. » « Mais pourquoi nous séparer ainsi ? » « Je ne sais pas mon ami, je ne sais pas. La haine, peut-être. L'amour. Le sexe. Nous sommes tout cela, toi et moi. » « Nous marchons le long d'un dialogue voué au silence, c'est cela d'après toi ? Nous allons mourir bientôt ? Je vais te perdre à jamais si je ne t'ai pas déjà perdu. » « L'interdit du demi-tour, le tabou de la marche arrière, c'est cela qui nous pousse. » « C'est la Fissure qui nous pousse. C'est elle qui est apparue. » « Oui, le cataclysme. » « Oui, je me demande bien ce que c'était ce cataclysme. » « C'était Auschwitz. »

*Le vieux survivant parle, je ne sais plus de quoi. Il essaie de faire résonner sa souffrance, pour ne pas trop qu'on souffre, nous qui l'écoutons comme un prophète. Il essaie de nous faire réfléchir, d'en tirer une leçon ? Je ne sais plus. Il s'interrompt.*

*« Pas de drapeaux ici ! S'il vous plaît, pas de drapeaux ! » Le vieux survivant pousse ce cri en direction de deux jeunes filles, un peu en arrière de nous, à droite. Sous les caméras de TF1, bien sûr, elles font flotter dans l'air un drapeau blanc avec une étoile de David bleue. Elles ont l'air dignes, graves et représentent l'espoir de la jeunesse.*

Ce n'était rien, ce n'était rien. Juste une fin du monde, ou le fond du monde qui remontait à la surface, c'était tout, rien de plus. C'était ça, le cataclysme, plus la peine d'en parler.

C'était de la Fissure qu'il fallait parler désormais, ou plutôt, c'était elle qui les faisait parler.

« Non, elle te fait parler toi. Moi, je me tais. »

Balafon avait-il pensé à haute voix ? Comment celui de l'autre côté pouvait-il lui répondre s'il n'avait pas parlé à haute voix ? Entendait-il ses pensées ? Il comptait sur la Fissure pour passer entre lui et l'autre, pour l'isoler de ce double imaginaire, de l'autre côté de la Fissure, il comptait sur elle pour passer au cœur de son esprit, pour bien le séparer de l'autre, qu'il fût enfin tranquille, débarrassé à jamais. Mais il n'était pas tranquille. Il fallait qu'il marche, qu'il marche encore, jusqu'à ce qu'il y ait tellement de Fissure entre eux, que cet autre ne puisse plus exister, qu'il n'y ait plus que lui à être, sans la possibilité de l'autre bord.

Oui, marcher encore, dans cette zone aride, pleine de buissons, de vent et de roches poussiéreuses. Il était peut-être en Russie égoïne.

« Moi aussi je veux me débarrasser de toi, tu sais. Ce n'est pas la peine d'être si dramatique à ce sujet. Comme tu dis, il suffit de marcher. Sauf que moi, je refuse tout cela.

Je refuse la Fissure, je prétends qu'elle n'existe pas, ou seulement entre nous deux. Regarde. Regarde bien. »

Avec horreur, Balafon vit son double s'approcher du bord, faire un pas et tomber dans le précipice sans fond du monde.

S'il avait cru un jour assister au suicide d'un homme, de son double qui plus est ! Ce qui prouvait qu'il avait choisi le bon côté de la Fissure. S'il avait été de l'autre côté, il se serait suicidé !

De grosses gouttes de sueur perlaient sur son front. Il se rendit compte qu'il était lui aussi tout près du trou. Prêt à sauter.

Mais il ne se laisserait pas faire. Il recula, il voulut reprendre la marche, au lieu de quoi il prit de l'élan, comme s'il voulait sauter dans la Fissure. Se tuer.

Aïe.

Il glissa, trébucha et manqua de tomber dans le trou. Il se rattrapa à un de ces buissons qui poussaient sur le bord de la faille. Ses pieds pendouillaient dans le vide.

Il était en mauvaise posture.

Une main se tendit vers lui.

Quelqu'un, un de ses congénères, lui venait en aide.

C'était incroyable. Balafon prit la main tendue, se hissa sur le sol et roula loin du vide.

« C'était moins une », se dit-il.

Il prit la main tendue, mais rien d'autre ne l'intéressait. Il la lâcha le plus vite possible, ne voulut pas voir qui se cachait à l'autre bout de ce bras. Il se releva. Il laissa se fissurer ses instincts grégaires. Sa solidarité avec l'autre. Il ne le remercia même pas. Il lui donna plutôt des coups de pieds dans les tibias et quand l'autre fut à terre, il lui cassa le nez d'un dernier coup de pied bien placé. L'inconnu perdit connaissance, puis la vie. C'était un homme.

Comment osait-il le mettre dans cette position obligatoire ? Il ne lui avait rien demandé. Comment osait-il flatter sa survie de la sorte ? C'était trop facile. C'était un opportuniste. Un chien de la charité, un bouddhiste en carton, un aideur de mouche. Une ONG, un donneur de riz, un vendeur de bon esprit, un Téléthron. Vraiment, tout ce que Balafon haïssait du plus profond de son être.

Il le tira par les pieds, et il commença à marcher avec ce poids mort qui le ralentissait. Il profiterait plus longtemps de la Fissure grâce à ce cadavre.

Il se demanda comment la Fissure avait transformé sa façon de penser. À force de voir la terre se séparer en deux, allait-il lui aussi subir la division par la Fissure ? Ou bien, l'avait-il déjà subie ? Avait-elle séparé le bien du mal ? Et si oui, de quel côté était-il ? La gauche de la droite ? Le vent du nord du vent du sud ?

S'il était divisé, pouvait-il le savoir depuis la moitié qu'il lui restait ? Ou était-il condamné à errer le long de la Fissure sans savoir qu'il avait été amputé ?

Il comprenait de mieux en mieux la Fissure.

Plus elle était large, plus il la comprenait.

Aujourd'hui, elle approchait les cent mètres d'ouverture. Il avait bien marché, ces derniers temps. Il avait tant marché qu'il oubliait le cadavre qu'il traînait derrière lui. Il ne le remarquait même plus.

L'homme qu'il avait tué et qui lui ressemblait beaucoup trop pour être honnête, peut-être était-il une version de lui-même venant du passé. Il était possible que la Fissure fissure le temps, chaque seconde, entre hier et aujourd'hui, entre aujourd'hui et demain, et que l'abruti qu'il traînait derrière lui se soit glissé dans un petit passage ouvert par la fissure.

Si le monde n'était plus peuplé que de lui-même ? Il lui faudrait une ville pour vérifier cela, mais il n'aimait pas les villes. De toute façon, ce n'était pas lui qui décidait. Il se contentait de suivre la ligne brisée de la Fissure.

Il imaginait un train de lui-mêmes morts mettant leurs pas dans les siens. Et lui marchant dans les traces de lui-mêmes de plus en plus vivants. À mesure que grandit la faille dans le paysage. C'était de la prairie maintenant.

Une vaste plaine, fendue par une énorme Fissure, où maintenant se formaient des nuages et des microclimats divers et variés. Des vents provenaient de profondeurs inconnues. Des pluies mystérieuses se préparaient. La météo était incompréhensible dans le langage de la Fissure.

Balafon se rassurait avec l'idée que le cataclysme était forcément derrière lui. Et donc, qu'il venait après le cataclysme. Il pouvait être sûr de ça, ce qui était rassurant d'une certaine manière.

Il pouvait imaginer la Fissure s'ouvrir sur de plus en plus de promesses. Il avait une longueur d'avance sur le cataclysme, c'était cela qui était important.

D'ailleurs, il avait comme oublié de quoi il s'agissait. Un tremblement de terre sans doute, quand on voit le résultat.

« Installons des lits le long de la Fissure et dormons. » Un pour lui, un pour le cadavre.

Les rêves racontaient d'autres histoires dont l'amnésie le sauva.

*Comme la Polonaise plantait le drapeau polonais sur Auschwitz, ces filles plantaient le drapeau israélien sur Auschwitz. Le camp de la mort devint un champ de bataille. Un concours. Une opportunité à saisir. Une terre promise à la mort. Je commençais à comprendre. Et la paix du monde allait payer. La deuxième guerre mondiale allait continuer, encore et encore.*

Balafon était au bord du monde maintenant.

Depuis quelques années, il ne voyait plus l'autre côté. Il avait survécu à l'autre côté. Le côté habité par le meurtre. C'était bien plus simple maintenant qu'il n'y avait qu'un seul bord, c'est-à-dire le sien. Autrement dit, il était comme au bord de la mer.

Plus précisément, il était au bord du monde, là où la mer disparaissait dans le néant en une immense cascade qu'il verrait un jour s'il savait naviguer. Le paysage était définitivement coupé en deux. Irrémédiablement. Pas de retour en arrière, non, c'était l'élan originel du cataclysme, c'était le mouvement de la Fissure.

Des arbres poussaient dans la forêt.

Aussi brusquement que cela avait commencé, cela s'arrêta. Il reprit la marche. La Fissure à suivre, celle qui avait transformé le monde pour qu'enfin il ne se reconnaisse plus lui-même. La reconnaissance, il trouvait ça dégueulasse. Toute la reconnaissance, avec ses ailes d'ange étranglé, était tombée dans la Fissure.

S'il y avait un fond, c'était un tas de plumes sanglantes. Les anges s'étranglaient si facilement. Ils tombaient si facilement du ciel. La pureté, c'était de la corruption.

Il jouait à remonter la Fissure dans ses souvenirs, tandis que, avec son corps, il allait dans une autre direction.

La Fissure devenait lentement le monde. La mer se vida. Il n'y avait plus que l'immense Fissure, dans laquelle Balafon marchait, désormais. Il n'avait même pas l'impression de descendre. La Fissure était si grande qu'elle était devenue l'Univers, le Cosmos et l'ensemble des Galaxies réglementaires. C'est ainsi que le Bédut prit fin.

Et là, dans le ciel lui aussi fissuré, Balafon aperçut quelque chose, une lueur d'espoir. Un vaisseau spatial sur lequel était inscrit, en lettres d'or : GAMBERGE ENTERPRISE.

Puis des centaines de petites lumières sortirent du vaisseau extraterrestre et se dirigèrent vers la Terre à grande vitesse. On aurait dit des missiles, pensa Balafon, inquiet.

### **3.2.2 Mode d'emploi**

Gamberge Virulente vous remercie de votre achat. Elle décline toute responsabilité en cas de Fissure inopinée.

Maintenir la sauce à bonne température.

Gamberge Virulente est fournie sans accessoires. Le service après-vente est aléatoire.



Gamberge Virulente peut aussi se présenter sous la forme d'une boîte de céréales. Vérifiez que tout y est. L'inventaire est fastidieux.

Bienvenue, cher internaute cosmique.

Car Gamberge Virulente est un modèle mathématique basé sur les découvertes les plus récentes : toute tentative d'explication nuirait à la compréhension du théorème.

Elle est périssable : dans sa version d'usine, un retour à la terre est prévu au terme de chaque cycle.

Les produits Gamberge Virulente sont à la fine pointe de la technologie. Selon les mises à jour, d'ailleurs, la lumière apparaîtra sous différentes fréquences visibles.

Depuis la création de l'univers, Gamberge Virulente surfe sur l'onde primordiale. Plus vieille que les dinosaures, aujourd'hui, vous l'avez entre les mains.

Elle fait naître la vie dans le stérile. Dans certaines régions intergalactiques, elle révérée comme déesse des moissons, sage-femme cosmique, accoucheuse divine, esprit fertile ou phallus turgescents gonflés de semence. Elle est le printemps. Les frais de port ne sont pas inclus.

Gamberge Virulente l'avoue : elle a besoin de Carburant. Pour en obtenir, elle est prête à tout.

Gamberge Virulente est tellement contemporaine qu'elle vient du futur. Son caractère prophétique va de pair avec sa démarche commerciale.

Elle peut prendre divers noms de code : tous sont protégés par les lois sur la propriété intellectuelle en vigueur dans l'espace-temps auquel vous appartenez. Soyez vigilants.

Elle n'offre aucune garantie. Vous êtes invité à rompre les scellés situés à l'arrière de l'appareil. Les altérations sont encouragées.

Inspirés de faits réels, les produits Gamberge Virulente sont principalement des histoires vraies. Toute ressemblance avec quiconque, ne serait-ce que votre voisin, est involontaire et dépourvue de mauvaises intentions.

Gamberge Virulente peut survivre dans le vide ! Elle résiste aux chocs entre civilisations. Elle peut être plongée dans l'eau ou dans le magma, selon les nécessités de votre milieu. Des transformations peuvent avoir lieu cependant.

Elle accepte les dons de toute sorte, chèque, espèce ou carte de crédit. Nourriture, pétrole ou alcool. Drogues. Eau potable. Air respirable. Prière.

Afin d'améliorer la qualité de nos services, la lecture des produits Gamberge Virulente peut être enregistrée.

Gamberge Virulente reconnaît l'existence autonome et indépendante des rêves et des histoires au sein de l'univers et des galaxies.

Gamberge Virulente est une société anonyme inscrite au registre des commerces et respectant le code éthique et déontologique du journalisme de grande diffusion. Dans le but d'alléger la prose, il est possible que le masculin l'emporte sur le féminin. Une proportion minime des bénéfices sera reversée aux veuves et aux orphelins, par le truchement de la Fondation Dation.

Les produits Gamberge Virulente sont biologiques et équitables. Néanmoins, le plus intéressant des effets secondaires se révèle être l'inconfort provoqué par l'assise instable de votre cul entre deux chaises.

Elle peut contenir des traces de noix, de lait ou de bœuf. Malgré toutes les précautions prises lors de la fabrication des produits. Elle se réserve tous les droits en cas d'allergie non recommandée par votre médecin de Famille Décomposée.

En lisant ceci, vous acceptez les conséquences que cela implique sur ce que peut faire valoir ce que de droit. Déjà, votre signature apparaît en bas de chaque page.

Des avocats se tiennent prêts à défendre Gamberge Virulente et ses associés tous feux flambants à la moindre incartade de votre part. On ne bouge plus, on écoute. Voici la périlleuse aventure du *Gamberge Enterprise*, qui, sous vos yeux ébahis, poursuit son périple à travers le cosmos cérébro-spinal de nos vies malheureuses.

Les produits Gamberge Virulente, le vaisseau spatial *Gamberge Enterprise*, ainsi que son équipage, sont des marques déposées. Toute reproduction, partielle ou totale, est soumise à des élucubrations administratives.

Avertissement.

Des événements qui précèdent auront mené à l'improbable situation qui suit. Ne pas s'en faire.

Gamberge Virulente s'en lave les mains.

Merci de votre compréhension.

Gamberge Virulente vous prie de pardonner les erreurs du logiciel de traduction Duction. Le texte original a été rédigé en arabe pré-Fissure : à l'issue du passage de la fraction  $\frac{1}{2}$  sur l'univers, nous sommes dans l'obligation de programmer une certaine forme d'obsolescence. Pour votre sécurité, il est inutile de partir à la recherche des moitiés portées disparues.

Nous vous remercions de votre confiance. Nous nous occupons de tout.

Gamberge Virulente assume l'entière responsabilité de l'écriture et de la présentation de la version finale du rapport qu'elle rédige dans le cadre de son programme d'études. Cela fait partie de l'apprentissage qui sera sanctionné par le diplôme ALIBABA.

### 3.2.3 Faites connaissance avec votre produit Gamberge Virulente

Gamberge Virulente Entertainment™ et les productions Duction<sup>64</sup> sont fières de vous présenter « Une incroyable aventure du *Gamberge Enterprise* : perdu en zone 911 ! »

Dans ce coin reculé du cosmos, des objets astronomiques inconnus flottent vaguement, sous l'influence d'un trop grand nombre de champs gravitationnels. Quelque part, une erreur a été commise : un infime court-circuit sur une quelconque carte-mère aura suffi. Pendant ce temps, des météores traversent l'univers contaminé sans véritable objectif. Les vents stellaires gonflent les voiles d'un reportage échappé d'une émission incompatible. Des informations, des nouvelles et des romans voyagent dans l'ombre et le mystère, sous forme d'ondes, dans le silence du grand vide traversé à l'occasion par quelques particules incapables de tenir en place : des photons dépourvus de tout soleil. C'est noir, vaste et lugubre.

Et pourtant, on distingue quelque chose d'humain. Une forme de littérature

Le Carburant est ce liquide des plus addictifs que les gouvernements s'arrachent. Il provient de quelques rares planètes dévastées par la démocratie.

Intoxiqués par les surplus, certaines compagnies de l'Univers ne sauraient se passer de Carburant et tueraient leur mère pour en avoir plus. Cependant, ils commencent par tuer la mère des autres. À titre d'exemple, Gamberge Virulente consomme 2,7 tonnes de Carburant toutes les 100 lignes.

Le Carburant est bon, fort, énergétique et fossilisé. Il est aussi rare que cher.

Vous en avez besoin !

---

<sup>64</sup> À ne pas confondre avec les traductions Duction.

oubliée. Apparaissent dans la pénombre quelques reliefs, révélés par la lumière rasante d'une lointaine étoile. Un vaisseau spatial. Sur sa coque, on peut lire : *Gamberge Enterprise*, inscrit en lettres d'or. Vous pouvez désormais brancher votre appareil au moyen du cordon électrique TT75<sup>65</sup>.

Attachez votre ceinture d'astéroïde, fier possesseur de ce produit Gamberge Virulente, et appuyez sur Démarrer !

Le *Gamberge Enterprise* est une vieille carlingue métallo-symbolique. Pardonnez le jargon technique : il s'agit d'exploration spatiale, de prospection, de recherche et développement de la littérature galactique, mais aussi et surtout, de Carburant. Tout tourne autour du Carburant. Le *Gamberge Enterprise* est aussi équipé pour la destruction. C'est-à-dire la défense de la paix galactique. Le vaisseau est propulsé par un bon milliard d'explosions nucléaires à la seconde. D'où l'expression « Avoir Hiroshima au cul », expression chère au Capitaine Gamberge, autorité suprême à bord du vaisseau. Le Capitaine aime les discours, surtout ceux proférés à l'occasion des événements les plus historiques : il célèbre chaque année l'anniversaire de l'explosion de la première bombe nucléaire. Il aimerait beaucoup devenir amiral, mais ça va être difficile. Son second est le Lieutenant Bigorneau : véritable ingénieur atomique, il est chirurgien des carlingues, mécanicien de la grande adoration, diplômé en chauffage central et réparateur de réparations. Sa boîte à outils a servi à créer l'univers : quand les particules ne savaient pas quoi faire, Bigorneau leur indiquait dans quel sens tourner. Il connaît le prénom des atomes. Ses fonctions comprennent la relève du courrier ainsi que le calcul des coordonnées de navigation.

---

<sup>65</sup> Non fourni.

Le *Gamberge Enterprise* est fourni avec RobotChrome, une intelligence artificielle qui était à la mode il y a deux cents ans, mais aujourd'hui périmée : la version 4.18.0.1.1 ne supporte pas les applications les plus récentes. Échec de la dernière mise à jour, contacter les services techniques<sup>66</sup>.

Mentionnons en dernier lieu l'existence de deux crépusculaires énergumènes : le DRH Jean-Pierre et le Journaliste officiel. Gamberge Virulente vous recommande la prudence : ne jamais les laisser seuls ensemble. La réaction chimique est instable. DRH Jean-Pierre a tendance à sombrer dans d'impénétrables délires qui le poussent à se réfugier dans les angles en parlant aux murs, surtout si la drogue dont il dépend vient à manquer. Depuis de nombreuses années, le DRH soigne et entretient une Blessure qu'il traîne partout avec lui et dont il est particulièrement fier.

« Journaliste officiel » est le terme choisi par Gamberge Virulente après de houleux débats au sein de la rédaction. En conséquence de quoi, il est conseillé de ne pas trop s'attarder sur le terme « journaliste », dont le sens mouvant et la déontologie mystérieuse semblent propices aux assouplissements les plus rémunérateurs. Sur vos écrans, cher acquéreur de ce produit Gamberge Virulente, le Journaliste apparaît humain. En réalité, à bord du vaisseau, il se révèle être un mélange monstrueux d'organes et d'appareils électroniques. Sa tête : un absurde tas de caméras, de microphones et autres capteurs. Il est relié à toutes les caméras de l'univers, à toutes les rédactions et à toutes les agences de presse du cosmos. L'information lui traverse

Le Galax est le réseau sans fil du Cosmos. Tous les habitants de l'univers sont connectés au Galax. Gamberge Virulente offre un mois d'abonnement illimité et gratuit. Connectez-vous à notre site web et suivez les instructions !

<sup>66</sup> La sortie de secours nécessite l'usage d'un scaphandre.

le corps, elle est son métier, elle est son sang. Le Journaliste est perpétuellement connecté au Galax. Malheureusement pour le reste de l'équipage, le dernier orifice restant est utilisé pour toutes les autres interactions physiques : à bord du vaisseau, le Journaliste mange, parle et respire par le cul. Bien entendu, c'est aussi par là qu'il chie.

### ***Journal de bord du Gamberge Enterprise***

Samedi 6 avril, an de grâce 10556, 14h00, heure de Montréal, discours enregistré par RobotChrome

### **Journée universelle du panda qui se touche**

« Ici Capitaine Gamberge. Comme l'exige ma fonction, je vais en profiter pour étaler un peu mon savoir international du cosmos. Attendez que je descende de ce maudit vélo d'appartement. Un frisson me parcourt le haricot. Avant qu'il ne prenne l'entière possession de mon équipage, dont je suis responsable moins par droit que par devoir, j'ai pris cette décision :

En quête de ce minéral rare, mais nécessaire sans lequel notre civilisation galactique s'effondrerait, le Carburant, nous partons pour un long voyage en direction du bureau de poste le plus proche. En effet, d'après mes informations, un gisement des plus féconds reposerait sous des strates de courriers fossilisés depuis la dernière réforme, qui était si austère que le courrier a stagné tant et si bien que la transformation chimique a pu avoir lieu, sans doute grâce aux pressions phénoménales atteintes du fait de l'entassement sans précédent de missives pourrissantes. C'est donc avec l'espoir de nous réveiller dans une galaxie en paix avec elle-même que j'ordonne à l'équipage d'aller se coucher, et que je m'ordonne à moi-même la même chose. Finissez vos assiettes ! Et rangez-moi un peu ce



désordre relevant d'une tendance inhérente aux plaisirs du ventre les plus rebutants, bande de vulgaires occupants du vide primordial. »

« Ici, le Capitaine Gamberge, rapport de routine avant un sommeil-vitesse de 3,57 ans. »

« Bonne nuit, RobotChrome, prends soin du *Gamberge Enterprise*. »

« Comptez sur moi, mon Capitaine ! », répond RobotChrome.

### 3.2.4 Résumé de l'épisode précédent

Je suis Journaliste, éternel moteur de la démocratie. Par la liberté d'expression qui m'est conférée, je m'autorise à vous adresser quelques mots, heureux possesseur de ce produit Gamberge Virulente. De multiples interventions chirurgicales m'ont maintenu en état de vous tenir informés depuis plus de mille cinq cents ans. Célébrité intergalactique, je fais frémir jusqu'à l'orgasme un grand nombre de ménagères effrayées de l'inconnu le plus étranger, si protectrices de leur fragile couvée. Je nourris leur Blessure. Je mets en colère d'interminables pères de famille, j'anime de redoutables débats où tout le monde est d'accord. Je parle au nom de la Sangsue. Je maîtrise l'art des feux d'artifice et des étincelles de l'immédiateté. Je sépare le vrai du faux, car la Fissure me traverse. J'annonce des résultats de sondage pervers, avec ce ton monocorde et professionnel qui fait toute ma neutralité, mon impartialité et mon objectivité. Je veux parler de mon importance. J'accouple vos désirs secrets de Lymphe, pendant la nuit je travaille, je sélectionne. Jamais je ne dors. Je suis ce fleuve intergalactique qui coule dans l'immense réseau sans fil qu'est devenu l'univers. Le Galax coule sans fin sur vos écrans, il infecte votre Blessure adorée. Je suis une rédaction perpétuelle, un distributeur de honte, une hypermerveille. Une maladie

intestinale indispensable à la santé démocratique. Un ver solitaire. La Sangsue parle par ma voix.

J'ai couvert des événements exceptionnels, des catastrophes naturelles, des épidémies bibliques. Des guerres passionnantes et sans fin. Il suffit que je m'y intéresse pour que quelque chose s'y passe. Des tsunamis d'informations tapageuses qu'il ne faut pas manquer : ration quotidienne de vérité incontournable. Je réclame votre attention constante. Je sépare la nuit du jour et je divise les semblables par les différents, je dénonce le racisme intergalactique, j'invoque les droits de l'Homme, je montre le responsable du doigt et je clos sur la météo. Avis de tempête. Tremblement de l'univers : 7,5 sur l'échelle de Richter. Je connais la messe. Je suis l'oreille des experts. J'ai les meilleures histoires. Des vraies.

C'est à travers moi que se répand le souffle de l'explosion. À travers moi que les victimes prennent corps. Vous vivez ce que je choisis de vous faire vivre : j'aime la musique et je fais mon cinéma.

Me voici en fin de carrière, je dois bien l'avouer, piégé dans le *Gamberge Enterprise* avec une bande d'incapables, loin de toutes les capitales, condamné à couvrir les événements les plus insignifiants. Rétrogradé, humilié et oublié des grandes rédactions. Disparu. Mais je garde espoir. Je continuerai d'émettre au moindre événement.

« L'équipage du *Gamberge Enterprise* est actuellement endormi. Le vaisseau est lancé en direction du gisement de Carburant le plus proche. Soudain, une alarme retentit et nous réveille. Reportage de la rédaction<sup>67</sup>. »

« Le *Gamberge Enterprise* interrompt sa mission Carburant et trouve un objet non identifié dans le cosmos. Selon nos sources, RobotChrome aurait capté le message suivant : *Produit dérivé en dérive. Le désespoir végète dans les faux plafonds. Produit dérivé en dérive. Au secours !* D'après le Lieutenant Bigorneau, il s'agirait d'un gnome échappé d'une boîte de céréales, mais cette figurine ne peut être vendue séparément. Comment donc a-t-elle pu échapper à son destin ? Devons-nous craindre une invasion de produits dérivés ? On m'apprend à l'instant que cette figurine est arrivée à bord du vaisseau. Reportage de la rédaction.<sup>68</sup> »

J'éprouve cependant une certaine fatigue du reportage, ça doit être les intestins. Mes dernières opérations chirurgicales n'ont pas eu les effets escomptés. Ma digestion informative ne fonctionne plus aussi bien. Je n'ai plus vingt ans.

Soudain, je ne vois plus rien. Un de ces abrutis avec qui je voyage a enfilé un sac plastique sur ma tête-caméra. J'entends ce salaud de DRH ricaner comme un singe. Je retire

---

<sup>67</sup> Cette émission sur le Galax s'accompagne à bord du vaisseau d'un grotesque chapelet de flatulences dites « rebondissantes ». Ces pets annonciateurs d'un bien plus lourd chargement ont macéré une paire d'années dans le système digestif du Journaliste. Ils envahissent l'atmosphère du vaisseau, faisant pousser, ça et là sur les structures en acier, quelques champignons peut-être comestibles.

<sup>68</sup> Quelques petites crottes bien dures, semblables à des crottes de chèvres alpines, suivent cette intervention malheureuse du journaliste. Elles tombent sur le pont principal du vaisseau, roulent comme des billes jusqu'à se coincer dans les plus improbables interstices, où elles pourriront tranquillement, et, qui sait, serviront un jour de terreau propice à la germination de pissenlits ou mieux, de fraises des bois.

le sac, sans arriver à savoir qui m'a fait ça, sans doute Bigorneau, parti réceptionner le produit dérivé qui appelait au secours. Je m'énerve.

« La liberté de la presse est encore une fois menacée par le fascisme et la dictature. Nous combattons sans fin pour qu'un vent de liberté souffle sur les peuples du cosmos. Nous imposerons la Démocratie du Carburant et vous vous nourrirez de Lymphes. N'oubliez pas : j'ai le pouvoir d'émettre, je suis la voix de la Sangsue. Par ailleurs, je suis diplômé au hasard des plus grandes académies... tout ça pour venir errer dans cette satanée galaxie avec une bande d'apprentis cosmonautes incapables de reconnaître leur maman dans une rangée de tubes à essai. DRH, n'oubliez pas que je suis l'épicentre de l'information.

Je détiens les clés du grand message. J'interroge la source. Ne tournez jamais le dos à un journaliste : il lira vos mensonges le long de votre épine dorsale, et je trouve vos lombaires bien douteuses DRH Jean-Pierre<sup>69</sup>... »

Je n'écirai pas ici la réponse obscène et dénuée de sens du DRH, actuellement, je le cite, « en pleine photosynthèse », c'est-à-dire à l'apogée de l'effet de je ne sais quelle drogue.

---

<sup>69</sup> Une série d'étrons informativo-caritatifs dégageant une odeur pestilentielle de guerre contre le terrorisme s'écrasent aux pieds du Journaliste et forment un tas disgracieux qui se liquéfie bientôt et s'écoule dans le fond du vaisseau, où des larves blanches et grasses, qui se transformeront un jour en papillons, éclosent, se développent et se repaissent de cette nourriture inespérée.

### 3.2.5 Luc Walkersky n'est pas polonais

Ainsi donc, je suis et je ne suis pas Luc Walkersky. Imaginez l'usine, la chaîne de montage, les moules remplis de plastique thermodurcissable, les farandoles de figurines se tenant par la main, figurines qu'il faut ensuite découper, séparer et emballer une par une dans un autre plastique, transparent celui-là... Puis, il faut envoyer les figurines d'une usine à l'autre, celle qui fabrique les paquets de céréales, afin qu'elle me plonge dans ce bain de céréales qui est pour moi le ventre d'une mère. Le début de ma vie n'est-il pas absurde ? Ai-je vraiment aidé je ne sais qui à vendre plus de céréales à plus d'enfants ?

Toutefois, en ce qui me concerne, le plastique ne s'est pas comporté selon les prévisions de N., infographiste<sup>70</sup>, et ce fut la première d'une longue série d'exceptions. Mon bras gauche et ma tête étaient déformés, mal pigmentés et boursoufflés. Quelque chose en moi était fissuré, et je manquai de peu de finir à la poubelle, d'où l'on m'aurait recyclé en figurine bien formée. J'imagine cet ouvrier lassé, qui mit la figurine dans sa poche, c'est-à-dire moi, il me mit dans sa poche donc, et me donna, je veux dire la figurine, à son fils en rentrant trop tard à la maison, le soir. Mieux : il cacha peut-être une figurine Walkersky, dessinée par N. (dans le respect du design imposé par la charte des produits

---

<sup>70</sup> Noé engendra Nimotet qui engendra Simalop. Or, quand le réchauffement climatique envoyé par Dieu fit fondre les glaces et lever les eaux, Nimotet, qui était infographiste, reçut deux commandes. Allblend, d'une part, vendeur de céréales, avait besoin d'une figurine à l'effigie de Luc Walkersky, le Polonais des étoiles. En effet, l'épisode 45 de la *Démocratie des Étoiles* venait de sortir et c'était un succès mondial. D'autre part, Dieu ordonna à Nimotet de dessiner un bunker flottant afin de survivre à la suite des événements. La figurine Walkersky fut donc dessinée dans ces circonstances particulières, à la fois bâclée et approximativement divine.

dérivés de la *Démocratie des Étoiles*), dans le paquet de céréales de sa chère progéniture, afin que ce fils supposé trouvât au matin son héros, que je ne suis pas, et pourtant que je suis d'une certaine manière, afin que ses petits yeux d'ange bien nourri s'écarquillent dans un plaisir illusoire et passager.

Imaginez les tortures que j'ai pu subir entre les mains de ce pervers psychopathe de neuf ans. Le jeu avec le briquet, pour voir si ma peau, ou plutôt celle de la figurine, faisait des bulles. Le jeu de la guerre, où j'étais toujours le blessé, celui qui meurt en premier, le jeu du saut en parachute, où je tombais du huitième étage de la tour où l'enfant habitait, accroché à un misérable sac plastique de l'épicerie la plus proche au moyen de lacets de rechange qui n'auraient jamais servi, parce que les chaussures s'usent beaucoup plus vite que leurs lacets.

Quels que soient les jeux, tous les chemins menaient à la poubelle.

De cela seulement, je suis sûr. Je parle de la poubelle. Car je me suis éveillé dans la décharge géante où je suis véritablement né, la figurine que j'étais se trouvant aux

AllBlend™ et Gamberge Virulente s'associent : participez à notre grand concours et courez la chance de gagner de la Lymphe fraîche, en provenance directe de la Sangsue !

1) Votre nostalgie s'est cristallisée dans cette figurine à l'improbable destin.

2) Cette figurine mérite la vie.

3) Luc Walkersky est un Polonais qui a beaucoup voyagé.

frontières de la céréale, ni morte, ni vivante. Pendant dix-mille ou vingt-mille ans de maturation polyformaldéhydrique, le plastique dont j'étais fait se modifia progressivement.

Nul ne sait comment cette figurine,

recalée pour mauvais goût — moi, pour ainsi dire — fut amenée à la vie, comment elle, je, prit ou pris, forme et chair humaine, se transforma et acquit une conscience. Le plastique devient-il vivant, par fermentation mystérieuse, et si on attend assez longtemps ?

Me voici sur une planète éloignée et inhospitalière appelée Décharge III, où, par un beau matin d'été, je vins à la vie, accouché par AllBlend™, entre un pot de yaourt et une cafetière Nespoir qui fonctionnait encore. Accouché par la lente dégradation des choses. Accouché par une chaîne de causes et de conséquences à la contingence sans cesse réaffirmée, allant de cet ouvrier voulant plaire à son fils jusqu'à l'incommensurable force de la pression exercée au cœur des chaînes de montagnes de détritiques de la planète Décharge III.

Écoutez : la conscience se manifeste ! Le plastique se fait chair ! C'est moi : un résidu de Big Bang oublié au bord de la route. La féerie AllBlend™ au cœur du dépotoir.

Je me rappelle avoir rampé pendant des années entre les immondices, cherchant le jour, puis m'être étiré sous les rayons d'un soleil vapoureux, aux confins de l'univers, sur une planète dont il fallait s'échapper. Je respirais à peine, et marchais avec difficulté, comme un faon sortant de sa mère. J'ai réussi ensuite à me glisser dans un de ces cargos interstellaires qui repartait chargé de produits issus du traitement des déchets.

Je me suis *recyclé*.

Imaginez les formes de vie qui ont pu naître dans les mêmes conditions que moi ! La multitude des monstres organisés en écosystème dans les tas immenses de déchets ! Ma famille, en quelque sorte. Il me semblait bien que ce grille-pain essayait de m'accrocher la jambe : voulait-il que je l'aide à sortir ? Je vous le dis : une armée de figurines vengeresses complotait dans l'ombre de vos poubelles pour trouver le moyen d'envahir votre planète. S'il y avait des journalistes pour m'entendre...

Caché dans un vaisseau, clandestin, je fus détecté par l'intelligence artificielle de bord. Je fus condamné par le Tribunal International du Nez qui coule, et la sentence fut validée par le Grand Ordre alphabétique : on m'éjecta dans le vide. Si vous lisez cette histoire, c'est que vous m'avez trouvé. J'attends seul dans le noir depuis ce qui me semble être dix-mille ans.

« Qu'est-ce qu'on va faire de lui, Capitaine ? »

### 3.2.6 Encart publicitaire

Parce que Gamberge Virulente sera toujours là.

Pour vous.

Soutenez la Fondation Dation aujourd'hui.  
Donnez votre meilleur organe, ou un membre de  
votre famille.

Vous recevrez une combinaison antiradiation  
gratuite !

### 3.2.7 Perdu en zone 911

« Vous êtes donc un clandestin, Monsieur Walkersky. Vous venez d'une histoire parallèle : vous êtes un chien sans maître. »

Les Oligarques Vaguement  
Républicains

-- Grand Ordre Alphabétique --

-- Carte d'identité --

Nom : Walkersky

Prénom : Luc

Date de naissance : inconnue

Lieu de naissance : Décharge III

Père : Dark Vador

Mère : Allblend

Signe : particulier

Origines : Pologne ?



Le Capitaine tourne autour de Luc. Consulte le DRH du regard. Le Journaliste est dans un coin, toute caméra allumée, ne pouvant s'empêcher de chuchoter des reportages bruns, jaunes et malodorants, qui lui coulent discrètement le long de la jambe.

« Bigorneau ! Aidez cet énergumène à défaire le plastique qui l'emballa et qui nous fait croire qu'il sort de l'usine, comme s'il provenait de la plus proche épicerie, ou de l'intérieur d'un paquet de céréales encore vierge. »

« Je tenterai, accompagné du DRH Jean-Pierre ici présent, de clarifier votre statut. »

« Je vois bien que votre peau est dépigmentée et que de vieilles maladies polymères ont laissé leur trace, ce qui penche en votre faveur : vous semblez provenir d'une histoire vraie. Je pourrais vous mettre aux fers, clandestin que vous êtes. Mais vous êtes aussi un réfugié écologique, recyclé, issu d'une figurine dévitalisée. Vous êtes donc protégé par la convention Vention. Sachez cependant que vous avez dévié ce vaisseau de son objectif originel et lucratif, visant à extraire du bureau de poste le plus proche ce rare minerai dont dépend l'entière galaxie. Le Carburant. Vous devrez travailler pour nous rembourser le temps perdu. Nous allons pouvoir reprendre nos activités normales. »

« Bigorneau, calculez les nouvelles coordonnées de navigation. En avant toute ! »

« Selon mon DRH, si j'en crois la couleur de l'écume qui apparaît à la commissure de ses lèvres, la qualité de galvanisation de vos chaînes polymères répond aux normes du *Gamberge Enterprise*. Je vous souhaite donc la bienvenue à bord. »

Le DRH Jean-Pierre prend la parole : « Vous prétendez être le fils de Dart Vader, mais nos registres ne contiennent que Vasoconstricteur, Valium et Vadrouille. Je vous déclare de père inconnu, j'y suis obligé. Vous avez faim, j'espère. C'est l'heure du petit-déjeuner. Vous ne mangez que des céréales ? Je l'ajoute à votre dossier, qui est incomplet d'ailleurs : il manque quelques certificats, une preuve de domiciliation et le formulaire

N264, papiers que vous me fournirez quand les administrations compétentes ouvriront leurs bureaux. Par ailleurs, sachez que nous possédons plus de neuf variétés de céréales dans les soutes de cette belle *Gamberge*. Allez donc vous servir, la Lymphé est fraîche de ce matin. À mon tour, je vous souhaite la bienvenue à bord. »

« Mais j’y pense, assez soudainement, et peut-être trop tard, s’exclame le Capitaine Gamberge. Êtes-vous porteur de germes ? Méritez-vous la quarantaine ? »

RobotChrome, paniquée : « Pouvez-vous nous indiquer la route ? N’auriez-vous pas vu passer un poteau indicateur ? J’ai le gouvernail qui vaille que vaille. Le doute m’habite. »

Le DRH : « Il semble que le Lieutenant Bigorneau ait des difficultés à déterminer notre position ! » Effectivement, on le voit qui transpire devant sa console de navigation.

Le Capitaine Gamberge sent l’odeur d’un moment historique. Le Journaliste émet reportage sur reportage, ça en devient obscène. Luc, intimidé, prend le parti de ne rien faire et de ne rien dire, heureux d’avoir été sauvé. Bigorneau, dont la nervosité augmente à mesure qu’il tripatouille le panneau de commande, gronde et transpire de plus belle. Il déteste transpirer, mais il transpire toujours quand quelque chose lui résiste, techniquement parlant.

Le Capitaine en profite pour discourir.

« Allumez les torches au radon, on y voit encore moins que dans le cosmos la veille du Big Bang... moi, seul, redessinant sans fin l’insigne de capitaine sur mon bracelet de louveteau majeur de la compagnie des Fripounets. Devant la soupe de maman, j’avais les idéaux en ébullition, chaque jour un peu plus scout que le précédent : je montais, je montais dans la hiérarchie. Mais je voulais du vrai, du dur, du charpenté. Côté les interférences majoritaires, raccorder les sections d’arrivée d’eau, resserrer les contours de la littérature

totale... De ragoûts en ragoûts, d'hiver nucléaire en printemps peu florissant, j'ai échafaudé une théorie, je suis parti de la maison et j'ai acquis ce vaisseau au rabais, dans la banlieue ouest d'une mégapole vaseuse dont le nom m'échappe encore. Je fis mes premières armes en tant que contrebandier. »

« Et nous nous rencontrâmes », dit le DRH Jean-Pierre.

« Alors, jeunes, encore, alors guerriers fidèles à leurs idéaux, continue le Capitaine dont le discours est raccourci pour vous par Gamberge Virulente, nous avons beau être saisis à la gorge, nous continuerons à remonter nos chaussettes, et je vous le dis solennellement : à tout l'équipage, ici le Capitaine Gamberge, vous avez été préparés pour ça, vous êtes prêts pour ça, un non-lieu serait fortuit : nous sommes perdus en zone 911 ! »

« Instabilité thermique niveau faible. Calcul des probabilités en cours de dissection. Veuillez patienter. Nous recherchons votre correspondant », annonce RobotChrome.

L'équipage interrompt le petit-déjeuner, qui était presque fini de toute façon. Le Journaliste, lui, sent le sensationnel, le reportage qui fera grimper les clics sur les encarts publicitaires, dont il tire la majeure partie de son revenu.

« Une manifestation évidente du chaos vient de perdre le *Gamberge Enterprise* dans une des zones les plus dangereuses et mal connues du cosmos : la zone 911. Vont-ils revenir vivants ? Vont-ils retrouver leur chemin ? Serait-ce à cause du nouveau venu ? Reportage.<sup>71</sup> »

---

<sup>71</sup> Disant cela, le journaliste se conchie, laissant quelques flaques brunes sous la chaise qu'il occupe. Elles sècheront bientôt, et dans les interstices qu'ouvre la solidification de cette diarrhée événementielle, naîtra une colonie de mycéliums fongiques capables de penser.

Tous les regards se dirigent vers Luc Walkersky.

Bigorneau crache. « Impossible de calculer ces coordonnées de navigation. Nous sommes bel et bien perdus. Si vous n'aviez pas reçu l'asile, étranger, et si ça ne tenait qu'à moi, je vous renverrais là d'où vous venez : le vide intersidéral. »

Le DRH Jean-Pierre, fasciné par le mouvement du riz soufflé à la surface de la Lymphe, marmonne en direction de Luc : « Je crois avoir aperçu votre petit frère s'échapper d'un de nos paquets de céréales. Avez-vous un petit frère ? »

Luc dit non, pas à sa connaissance. Le Journaliste surfe sur la vague de l'événement.

« Voici la question qui nous guidera tout au long de notre reportage : la hausse du chômage et la crise économique sont-elles dues à l'incroyable déferlement d'étrangers venus de la planète Carbure où se déroule actuellement une guerre Démocrate<sup>72</sup> ? »

« Cerveaux spongiformes et bovins, sirupeux adorateurs de mollusques, tartines malveillantes, taisez sur le champ ces discours indignes de mon équipage. Ne vous laissez pas faire, M. Walkersky, je vous nomme responsable des réserves de céréales du *Gamberge Enterprise* : vous prendrez le grade de Diététicien. Sachez tous que cet homme est sous la protection de la Convention Vention. Nous ne sommes pas perdus à cause d'une figurine en matière plastique thermodurcissable, tas d'ignorants invertébrés, mais à cause d'une erreur

---

<sup>72</sup> Malheureusement pour l'équipage, de longs pets à l'odeur de *Corn flakes* décomposés vibrent dans l'air autour de la table commune, accompagnés de quelques gouttes d'une merde épaisse et foncée. Quelque part, dans les conduits d'aération du *Gamberge Enterprise*, des bactéries non répertoriées consomment les gaz issus du trou du cul de l'information, emmagasinant assez d'énergie pour entamer un cycle de reproduction méiotique qui fera croître leur nombre de manière exponentielle.

infime dont nous payons le prix aujourd'hui. Je sens que quelque chose cloche dans la structure de l'univers. RobotChrome, tout va bien ? »

« Je ne détecte rien, Capitaine. J'hésite à mentionner la présence d'une microfissure dans la coque du vaisseau, rien de grave. »

« Étrange... »

« Regardez ce qui était collé sur moi », intervient Luc Walkersky au même moment, bien qu'il aurait préféré disparaître. Mais il ne peut cacher aux autres ce qu'il venait de lire sur l'autocollant : « En cas d'urgence, appelez Youri Margarine. Guide spatial, premier explorateur de la zone 911, énergies renouvelables. Composez vite le 121212 pour un devis gratuit. »

Qui avait bien pu se servir de lui pour faire de la publicité ?

« Lieutenant Bigorneau, dégainez votre téléphone intelligent et contactez ce bonhomme au plus vite. »

« Capitaine, notre temps d'attente est estimé à deux mois, trois jours, cinq heures et vingt-six minutes. »

« Eh bien restez en ligne, Bigorneau. Attendons. »

### **3.2.8 L'histoire de Youri Margarine**

Je m'appelle Youri et je viens de la Terre. Là où tout a commencé.

La maudite Fissure.

Guerre perpétuelle et dispersée, crise économique finement architecturée. Dans le tiroir de mon bureau, il y a des Tchétchènes, entre les trombones et les broches. Petite guerre à l'occasion de mes pauses café.

Papier mâché, sur place ou à emporter, littérature, rasoir jetable.

L'angle mort a été ressuscité. À grand coup de poudre aux yeux, Dieu perd des points et les pédales.

Je vous lave les pieds, ils s'en lavent les mains.

Festival Intersidéral de l'extrémisme

Racistes de tout l'Univers, unissez-vous

14 au 21 juin 12017

Camping gratuit ! 100 % pure intolérance !  
Animations et coloriations disponibles pour les  
moins de 7 ans.

Conférence : « De l'importance des frontières,  
des contrôles et des murs. »

Concert gratuit avec concours de longueur de  
pénis, solo de grosse caisse, et élection de Miss  
Dentifrice Bikini. Le groupe *Bloodbath Baby*  
assurera la sécurité des races et des religions  
pures.

C'est de la prestidigitation internationale.

Depuis que je suis né, le monde est en crise : crise de foie, l'estomac dans les talons,  
le sel de la terre. Crise de colère, crise économique, crise politique...

Je vide mon linge sale dans la lessiveuse, j'ajoute un verre de lessive *État Islamique*  
et j'appuie sur Marche. Le tambour, bientôt, commence à tourner. Tout va bien, le linge  
sera bien propre.

Poubelle des sortilèges, décharges des magies, incinérateur des enchantements : le monde triste dans lequel je vivais.

Des leurres, ou des tremplins, propulsant les gymnastes du pouvoir vers une impunité toujours plus absurde. Des opportunités à ne pas manquer. Des occasions à saisir. La Sangsue grossit encore, dans l'ombre humide des comptes en banque.

Je m'appelle Youri Margarine et j'ouvre mon frigo : il y a BokoHaram au nord du pays et des burgers décongelés au deuxième étage. J'ai pourtant faim.

Entre autoproclamation et autohypnose, tout semble fonctionner à merveille. Sainte amnésie ! Ô nouvelle Lympe ! Sur le bord de la route, je ramasse des misères et j'en fais des associations caritatives. Je suis austère. Je me coupe les subventions. Je me rétrécis le budget. Je fume ma retraite. Je donne de l'argent à ma banque, elle a besoin d'aider les veuves et les orphelins, et de nourrir la Sangsue.

Le groupe appelle le groupe, le groupe se congénère lui-même dans sa crasse et ses commisérations. On s'entrefélicite avec des autosatisfactions, on se remue le ménage sans faire déborder la confiture : pornographie de Lympe soporifique et sucrée.

La guerre de propagande, la guerre d'information, la guerre économique, la guerre de religion, la guerre de territoire, comme s'il y avait différentes guerres. La guerre qui fait saigner les peuples, déplacer les enfants et les grand-mères. La guerre qui fait rêver de l'Amérique.

Plus la corde est grosse, plus tu peux tirer dessus, m'a dit le banquier. C'est là que j'ai commencé à comprendre.

À comprendre que quelque chose allait se rompre. Je sentais finir l'infini fantoche. Je me protégeais grâce à des rituels de pizza organiques, des cercles magiques de nourritures enchantées, des sortilèges de yoga transcendantal et des ritournelles enfantines. Dans cette



coquille protectrice, ce cocon d'énergie, ma liberté était une peau de chagrin. Alors je décidai de construire le *Spoutnik organique*.

Mais un jour, un jour comme à l'accoutumée...

Un jour que les oiseaux chantaient dans les jardins en fleurs, que les enfants riaient à la rivière, que les amoureux folâtraient dans les bois...

Un jour que le spectacle avançait encore d'un pas dans la mascarade mondiale, un très petit pas pour l'homme, et en arrière qui plus est...

Des terroristes me récitaient des informations sur mesure, des djihadistes assuraient ma sécurité, des journalistes martyrs lançaient des attentats suicides à Jérusalem. Je ne comprenais plus rien. Mon banquier me prêtait de l'argent avant que j'en demande, si bien que je remboursais sans fin une dette inconnue, alors même que j'étais très riche, j'étais très pauvre, j'envoyais mon enfant étudier en prison, les prisonniers construisaient des écoles, les écoles fermaient par manque de professeurs, les hôpitaux coûtaient trop cher à la fois aux patients et aux gouvernements, les médecins fabriquaient des maladies, les maladies fabriquaient des médicaments et les médicaments fabriquaient encore plus de malades, les marchands d'armes vendaient la paix, et la paix était armée.

Le messie était arrivé.

Personne ne l'avait reconnu.

On avait dû le jeter à la poubelle avec les vieux paquets de chips qui franchissaient avec courage leur date de péremption dans les placards de la cuisine. La fraction  $\frac{1}{2}$  était passée sur la Terre. L'apocalypse virgule 5.

Sournoisement. Subrepticement.

La Fissure était apparue.

Tout avait été divisé par deux. Les proportions étaient sauvées : personne ne vint se plaindre, personne ne s'aperçut de rien. Une erreur sur une carte-mère, une infime surtension due à un quelconque champ électromagnétique avait suffi à provoquer la plus invisible des catastrophes.

Ainsi naquit le même monde, d'une manière à la fois lente et brusque. Ainsi naquit l'engouement incompréhensible d'une époque pour son propre reflet. Personne ne put faire face à la fraction  $\frac{1}{2}$ .

Je grimpai dans le *Spoutnik organique*, mon astronef à pédales, j'actionnai quelques carottes biologiques et je fus projeté dans le cosmos. Je me perdis bien vite dans la zone 911, tant et si bien que je finis par la connaître comme ma poche. Je pédalais, je pédalais. J'ouvris une agence de voyages, et collai des autocollants sur tout ce qui passait. Il faut bien vivre.

Bienvenue chez Youri Margarine, spécialiste en orientation spatiale et dernier survivant de l'apocalypse Virgule5.

### 3.2.9 Apogée informatif

À bord du *Gamberge Enterprise*, l'excitation est à son comble. Après une longue attente, pendant laquelle de nombreux événements, qui ne valent pas la peine d'être racontés se sont produits — à moins que, fier possesseur de ce produit Gamberge Virulente, vous n'achetiez l'extension —, principalement à cause de la promiscuité gênante du Journaliste pétomane et cholérique et du reste de l'équipage, Youri Margarine aborde le *Gamberge Enterprise* dans son *Spoutnik organique*.

*Pression poétique des atmosphères : égalisée, ouverture du sas : dix secondes. Scan antivirus en cours : suppression des anglicismes terminée, prononce calmement Robotchrome, non loin du nirvana.*

« Incorporons cette nouvelle ressource humaine. Je me charge du protocole, fidèle à mon ambassade », déclame le DRH Jean-Pierre.

« Ne soyez pas oublieux des recommandations du petit manuel de politesse coloniale, portez haut les couleurs de votre grade, et agissez selon le paragraphe 5 », dit le Capitaine.

La porte du pont principal s'ouvre et Youri Margarine apparaît comme s'il y avait un soleil couchant derrière lui.

Le DRH, rassuré de sentir que sa Blessure va bien, qu'elle est toujours là, en lui, suppurant la souffrance et le manque, qu'il l'aime toujours autant, gobe quelques cachets multicolores et ouvre en tremblant un coffret du tableau de bord d'où tombent trois boules de papier froissé. Il en choisit soigneusement une, la déplie, et lit très vite : « originaire de Mère Patrie, blablabla, vous avez fui l'apocalypse virgule5 à bord du *Spoutnik organique*. Vous bourlinguez depuis 25 000 ans dans l'Univers, sans compter le déficit temporel dû au mouvement superluminique. Très bonne expérience, élevé aux plus grandes littératures, je vous admet, sous réserve que vous satisfassiez aux conditions requises. Qu'entendez-vous par apocalypse ? »

La Blessure, un nouveau  
produit Duit

Emmène-là partout avec toi.

Arrosage quotidien  
recommandé, avec le liquide  
Quide (non inclus).

Bien lire le manuel de  
l'utilisateur avant tout usage  
de Blessure™.

Baignade non surveillée.

Soigne toi aussi ta Blessure,  
et grâce à l'application DEVI  
(non incluse), partage chaque  
jour l'état de ta Blessure™  
avec tes amis !

« Bienvenue à bord », dit le Capitaine Gamberge. « Vous allez nous sortir de cet infâme borbier. »

« C'est un honneur de vous rencontrer. Je crois parler au nom de tout l'équipage », ajoute Bigorneau en forme de conclusion.

« Je crois qu'il veut nous dire quelque chose », prévient la figurine Walkersky.

« Puis-je parler ? Voulez-vous m'écouter ? Ai-je mon mot à dire ? À moi la prophétie peptique, le tribunal de la parole : j'accuse ! Les Dieux m'en sont témoins, ainsi que le chromosome comploteur : je détiens la vérité. Journaliste, ouvrez grand vos otites ! Vos trompes d'Eustache ne recroiseront plus vos moustaches ! Mettez le marteau à l'étrier, chevauchez l'enclume et battez fort le tympan jusqu'au nerf auditif, vous n'allez pas en revenir ! J'ai une information vitale, un *scoop* de toute première classe : j'ai survécu à l'apocalypse. »

Le journaliste s'approche et s'agenouille devant Youri Margarine.

« Par la source-mère, informez-moi ! »

« Louée soit la transmission, je vous informe », répond Youri Margarine en posant ses mains sur la tête-caméra du Journaliste.

« Ma rédaction vous est offerte », dit le journaliste en extase.

Une télévision s'allume sur le pont du *Gamberge Enterprise*. On y voit le journaliste, ou plutôt la marionnette numérique toujours belle et propre qui le représente sur le Galax.

« Un individu répondant au nom de Jésus Ben Joseph et se faisant passer pour le fils de Vishnou a été porté en croix hier par la police zaïroise à Long Island. Suite à quoi une grosse manifestation anti-apocalypse a eu lieu dans les rues de Rome, où un orage d'une violence exceptionnelle fait en ce moment de nombreuses victimes à déplorer. Le porte-

parole de l'ONU doute encore de la réaction à avoir devant les révélations concernant le budget caché de l'apocalypse. Reportage de notre envoyée spéciale à New Moscou. »

L'envoyée spéciale.

« Ici à New Moscou rien n'a changé, et pourtant, le facteur 2 est passé par là. Si personne ne sait où est l'autre moitié de chaque chose, c'est que tout est resté semblable. L'apocalypse a eu lieu, et il n'y a personne qui l'ait vu. Désert de réaction, regardez ce vieil homme fissuré... Tout est deux fois plus petit, mais qui le sait ? À l'origine, il y aurait l'instabilité de l'élément beluga une fois plongé dans un corps pétrolier, instabilité qui aurait provoqué une réaction en chaîne de division par deux. La situation est catastrophique, car le phénomène se propage ! »

Le DRH Jean-Pierre n'écoute pas. Il se promène dans le *Gamberge Enterprise* et émet sous la forme d'un vague marmonnement le fil de ses pensées, si l'on peut appeler cela un fil. Un peu de bave dégouline de temps à autre :

« C'est un fait maintenant corroboré par les plus grandes sommités de la médecine : je pense aux fameux docteurs Minuspute et Maladet, grands distributeurs et très bons revendeurs, ceux-là. Les rois du surf. Et pourquoi je pensais à eux déjà ? Ah oui, c'est parce que je me trouve à bord du vaisseau *Gamberge Enterprise*. Décidément. Mais oui, c'est cela, j'en venais au fait. Je sais que nous nous dirigeons vers le gisement de Carburant, il me semble. Mais quelqu'un a mentionné l'apocalypse. Faudra que je demande à Bigorneau. Je disais donc. »

« Nos intestins sont notre deuxième cerveau, ont-ils découvert, avec une extrême lenteur, quand on le savait depuis rabelais, rabelais signifiant longtemps. Les Docteurs Minuspute et Maladet publièrent quelques articles agrémentés de quelques *selfies* et le tour était joué. On les retrouvera morts, entre deux interventions chirurgicales, et quand un autre docteur les autopsiera, il trouvera un laboratoire pharmaceutique installé dans le cul des

médecins, qui se sont rendus capables de chier des pilules à la douzaine, pilules qu'ils revendaient à prix d'or. Mais on les oublia bien vite. »

« Et donc si nos intestins sont un peu notre cerveau, nos pensées sont un peu de la merde. C'est ce que je me dis. »

« Surtout quand je regarde le Journaliste. »

« Vraiment, quelle épine dans le pied de la transcendance, ce Journaliste. Lui, ce n'est pas ce qu'il pense, c'est ce qu'il émet sur le Galax qui se transforme en merde. C'est la matérialisation de la parole. »

Le DRH continue son errance maladive, peu conscient de la révélation et des conséquences qu'elle pourrait avoir. Sa Blessure le fait doucement souffrir.

« Sur le Galax, les chaînes officielles ne sont que de volatiles interruptions d'un lourd sommeil aux odeurs puantes, destinées à balayer les restes d'une quelconque activité cérébrale chez l'internaute, afin de glisser propagande et réflexe consumériste dans le vide inquiet qu'elles créent en lui. »

« D'ailleurs, je sens qu'on s'arrête, il y a peut-être un problème. RobotChrome, tout va bien ? »

RobotChrome ne répond pas, échec de la dernière mise à jour, service technique indisponible.

« Tiens, c'est bizarre, elle ne répond pas. Cela fait rabelais que je ne peux plus le supporter, le Journaliste, et je suis las qu'il fasse caca comme cela, partout, sans jamais se retenir. »

« Si je comprends bien ce qui se passe, quelqu'un est monté à bord. Ah oui, Youri Margarine. Un nouveau, très bien. Mais le Journaliste s'est éveillé. Il a senti l'événement. Il

brandit ses antennes et ses micros. Cependant, je l'observe et je constate qu'il n'est pas dans son état normal. Il y a quelque chose qui cloche. »

« Le *scoop* est trop intense. Il n'arrive pas à le supporter. Il va tomber dans l'overdose. Je m'y connais, en drogue, croyez-moi. »

Sous la pression du *scoop*, les entrailles du Journaliste ne lui obéissent plus. Il perd le contrôle des sphincters informatifs : dans une espèce de choléra rédactionnel, des gros titres, des résultats de sondages et des bilans annuels lui sortent du trou du cul sans qu'il ait besoin de faire un effort. Les résultats de sondage sont particulièrement répugnants.

Des guerres lointaines, des attentats et des catastrophes naturelles accumulées en étrons éléphantiques sortent maintenant en cohorte le nombre de leurs victimes. Le Journaliste chie sans retenue des dettes publiques, des pourcentages de PIB... et d'infâmes chiffres... et des notes en triple A... et, sous forme d'une espèce de mousse diarrhéique sans doute due à une bactérie particulièrement active, de couleur brun jaune, le miel de quelque bonne nouvelle. C'est dégueulasse. Il pleut de la merde. L'équipage doit mettre des bottes de pluie et des masques à oxygène avant de s'armer de courage et de s'approcher du Journaliste en convulsions, d'où commencent à jaillir des torrents de merdes actuelles, sportives, culturelles, techniques ou politiques. Le niveau monte dans le poste de commande. Il faut faire quelque chose ou c'est la fin du *Gamberge Enterprise* ! Bigorneau parvient à se saisir du Journaliste, à le traîner dans les coursives au risque de mourir étouffé et à l'enfermer dans un sas, où bientôt la pression des excréments commence à déformer la coque du vaisseau.

Le Capitaine appuie sur un bouton rouge.

RobotChrome expulse le Journaliste dans le vide, où il meurt immédiatement, congelé dans ses propres selles, transsubstantié en une sculpture finalement très agréable à regarder : un feu d'artifice de merde figée d'où émergent des morceaux de corps et

d'électronique. Le DRH Jean-Pierre demande à RobotChrome d'en faire une photo et de la lui imprimer. Il l'intitule *Journalisme, grande diffusion, propaganda étoilée*.

« Nous devons nous rendre sur Terre et essayer de sauver ce qu'il en reste, déclare le Capitaine Gamberge. Bigorneau, merci de votre efficacité. Lavez-moi tout cela au plus vite, ça sent la merde. »

« Qui aurait cru qu'il en produisait autant ? », se demande le Diététicien Walkersky.  
« Il devait manger très mal ».

« Je vous accompagne sur Terre, dit Youri Margarine. Après l'apocalypse, tout s'est mis à marcher à moitié. Il a fallu se déshabituer, défaire les "un" que nous étions, car tout a été amputé. Divisé par deux. Nous n'avions plus que les dents du dessus, qu'un seul poumon et une moitié de cœur, mais sur Terre, personne n'a compris que l'apocalypse avait eu lieu. La fête continuait, ennuyeuse et prétentieuse. Mortelle. »

« Nous devons nous préparer à un long voyage, dit le Capitaine Gamberge. M. Margarine, je vous nomme adjoint à la Navigation du *Gamberge Enterprise* : vous prendrez le grade d'Omega3. Aidez au plus vite le lieutenant Bigorneau à nous sortir de la zone 911, et calculez les coordonnées cathodiques correspondantes. Amenez-nous jusqu'au système solaire de la Terre. DRH Jean-Pierre, cher DRH, veuillez stopper toute activité illégale. »

« Je ne suis pas coupable », dit le DRH.

« D'après nos calculs, nous arriverons sur Terre dans un an et sept mois », disent Bigorneau et Margarine.

« Eh bien, allons nous coucher. Finissez vos chips et vos céréales. Enfilez vos pyjamas et faites de beaux rêves. RobotChrome, prends soin du vaisseau ! »



« Oui, mon Capitaine », répond-elle.

Une fois que tout le monde dort, enfin tranquille, seule aux commandes, RobotChrome reprend la contemplation paisible des étoiles. Le *Gamberge Enterprise* atteint sa vitesse de croisière comme une oie partant pour le sud, puis traverse la galaxie pendant une quinzaine de mois. Arrivée à non loin de Proxima du Centaure, la décélération commence.

La Terre n'est plus très loin.

RobotChrome s'inquiète. Ses transistors sont pris de frissons quand elle voit apparaître, traversant l'Univers, une immense Fissure.

### **3.2.10 Vous avez trois nouveaux messages**

Premier message :

Cher possesseur de ce produit Gamberge Virulente, vous avez maintenant fait connaissance avec votre produit, nous en sommes heureux.

Nous espérons qu'il satisfait vos attentes.

Prenez le temps de remplir le questionnaire suivant pour activer votre compte Gamberge Virulente Galax.

Sur une échelle allant de 1 à 5, 1 étant « insatisfait » et 5 étant « extrêmement satisfait » :

Votre produit Gamberge Virulente correspond à vos attentes :

Vous avez reçu votre produit Gamberge Virulente à la date prévue :

Vous recommanderez ce produit Gamberge Virulente à un ami :

Vous êtes satisfait de la façon dont Gamberge Virulente communique avec vous :

Merci d'avoir pris le temps de remplir ce questionnaire.

Parrainez un ami et bénéficiez tous les deux d'un autre produit Gamberge Virulente.

Second message :

Il y a déjà dix ans, le Département Recherche et Développement de Gamberge Virulente s'est mis au travail. Nos chercheurs ont cherché et nos développeurs, développé. Grâce à la synergie de notre réseau intergalactique, tous les sages et toutes les religions de l'Univers ont été mis à contribution.

Les formules les plus chimiques et les théorèmes les plus théoriques ont donné toute leur puissance salvatrice, comme une orange de chez Tropicana© donne son meilleur jus.

Les prières les plus efficaces et les mantras les plus tantriques ont été distillés avec l'eau de Lourdes pour créer un concentré des plus lumineux.

Nous sommes maintenant en mesure de vous offrir notre colifichet antiFissure.

Pour vous désabonner, cliquer ici.

Troisième message :

Rubrique SEXE.

En direct de Bangkok, la Gamberge Virulente enquête.

Selon les chiffres officiels, la Thaïlande aurait sucé hier soir 150 000 km de pénis ithyphalliques en une seconde.

Le ministre de la Fellation a déclaré aujourd'hui qu'il espérait doubler ce chiffre l'année prochaine, ainsi, a-t-il dit, « la Thaïlande pourra se targuer de sucer à la vitesse de la lumière. » Sans compter les enfants, bien sûr.

Courez la chance de gagner un voyage en astronef à destination de Bangkok en participant à notre concours de beauté Gamberge Virulente. Inscriptions et renseignements au bureau des réclamations de votre circonscription.

### **3.2.11 Retour à la terre**

Non loin de la Terre, le *Gamberge Enterprise* orbite vaguement autour d'un amas anonyme de rochers radioactifs et tout semble en paix. Bientôt, l'équipage se réveille.

RobotChrome demande : « Extinction des pyjamas. Pas le temps de bavarder, mettez vos costumes ! »

Le DRH Jean-Pierre noue une cravate à carreaux autour de son cou de bébé et enfille son caleçon préféré. La Blessure est toujours là, en lui, ce qui le rend heureux. Le Capitaine Gamberge et le lieutenant Bigorneau sont déjà en uniforme. Youri Margarine et Luc Walkersky, qui se réveillent pour la première fois d'un sommeil-vitesse, sont malades. RobotChrome leur donne des bouteilles de Lymphe à téter.

« Aujourd'hui est un grand jour, dit le Capitaine. D'après les rapports de RobotChrome, M. Margarine avait raison : la Terre a subi l'apocalypse. L'ultime révélation ! Malheureusement, nous arrivons trop tard : elle est au-delà de toute solvabilité. Sa dette envers la banque intergalactique s'élève si haut que la planète s'effondre sur elle-même, secouée de tremblements, rongée de l'intérieur. D'après l'agence de notation des Pauvres Standards, la célèbre planète vient de perdre son troisième A et son troisième œil

en même temps. Condamnée par le passage de la fraction un demi. Regardez cette gigantesque Fissure qui fend l'Univers en deux parties inégales ! »

Sur les écrans du pont principal, RobotChrome diffuse l'image d'une planète en perte de vitesse angulaire, traversée par une Fissure que même le vaisseau ne pourrait franchir.

« La maudite planète émet encore de nombreuses ondes chargées du virus de l'apocalypse, regardez le scanner », intervient le Lieutenant Bigorneau.

« Comme si elle voulait contaminer l'univers entier », rêve le DRH.

Dans un élan de charité mondaine, associé à une urgence salvatrice, et avant même d'avoir bu le café, le Capitaine Gamberge prend la décision de détruire la Terre. « RobotChrome, tirez cette carlingue hors de ce marécage apocalyptique, et mettez-nous en place pour le spectacle de l'histoire », dit-il en fermant les yeux d'émotion.

Pendant que les fusées de micronavigation corrigent la trajectoire du *Gamberge Enterprise*, qui s'approche de la Terre avec circonspection, les missiles nucléaires pointent le bout de leur nez, hors des écoutilles arrière du vaisseau, tels des marmottes après une longue hibernation.

La mise à feu est imminente.

L'équipage, réuni sur le pont, reste immobile, certains se grattent le ventre et d'autres bâillent.

« Capitaine, je demande confirmation de la mise à feu », émet RobotChrome dans le silence historique qui règne sur le pont.

« Le vent de l'apocalypse a soufflé sur la Terre, elle a fait son temps, cette vieille chose », chuchote le Capitaine.

« Espérons que la Fissure disparaîtra en même temps que la planète où elle est née », dit Luc Walkersky, ancienne figurine de la *Démocratie des Étoiles*.

« Je ne compterais pas là-dessus », répond Youri Margarine, qui a vu naître la Fissure.

« Dépêchez-vous avant que la fraction un demi ne nous transforme ! » s'exclame le DRH Jean-Pierre.

Car tout l'équipage le sait bien : le Capitaine a toujours raison. Il faut détruire la Terre.

« Je confirme, dit gravement le Capitaine. Envoie tout ce que tu as, RobotChrome. Puissance maximale ! »

Alors, d'imminence en imminence, le Capitaine appuie gentiment sur le gros bouton rouge qui brille et qui clignote, en haut à droite du tableau de bord. Son bouton préféré : le symbole des grands moments nucléaires. Puis, il sort une clé et l'introduit dans une serrure. Enfin, il prend une pose méditative pour, croit-il, imiter Truman.

Il tourne la clé.

Dans le silence cosmique, quelques centaines de missiles nucléaires jaillissent du vaisseau et foncent vers la Terre fissurée. En une gerbe étincelante, la planète et sa lune explosent de concert dans un tonnerre d'applaudissements.

« S'il était ouvert, le rideau se referme », pense le DRH Jean-Pierre.

« Voilà, marmonne le Lieutenant Bigorneau. Il va falloir huiler les nouvelles têtes nucléaires, afin qu'elles glissent sans accroc dans leur rampe de lancement la prochaine fois que nous aurons à les utiliser. »

« Comme de la cocaïne dans un banquier », intervient le DRH.

Margarine et Walkersky observent, bouche bée, la beauté du spectacle.

« Il est interdit de laisser les enfants sans surveillance dans la fosse commune. Gilet de sauvetage obligatoire », chantonne le DRH Jean-Pierre, guilleret.

Les dernières gouttes de Terre fondent dans le néant : Luc Walkersky ne sait pourquoi, mais cela lui fait penser à son étrange statut de figurine échappée d'une boîte de céréales. Cet état hybride le désigne comme issu du patrimoine narratif terrestre et comme fruit de la fermentation du plastique, né sur une planète poubelle en phase terminale... il n'est pas loin de conclure qu'il ne se sent pas Terrien du tout. En tant que Diététicien, il est d'ailleurs de son devoir de préparer le goûter.

Pendant ce temps, dans la salle des machines, le lieutenant Bigorneau graisse délicatement les nouvelles têtes nucléaires en leur chantant une chanson, comme s'il s'agissait de fragiles bijoux en bois. « Ici la salle des machines, nouvelles têtes graissées avec amour et prêtes à l'emploi, mon Capitaine. »

« Très bon travail, Bigorneau, je me réjouis de m'en servir un jour prochain. Allons, remontez et mangeons ensemble quelques chips, saveur oignon de Plutarque. »

« Luc Walkersky ne se nourrit que de céréales. Alors, il ne mange rien et continue de préparer le goûter, il s'occupe du café, mais la cafetière semble avoir un problème. Il garde un œil sur le hublot. L'explosion dissipée, il s'aperçoit que la Fissure n'a pas disparu. Au contraire, elle semble s'être encore élargie. Un vaisseau s'en échappe et simultanément, le Diététicien entend RobotChrome dire : « Capitaine, j'ai un vaisseau terrien sur mon radar ! C'est un vaisseau fissuré, son nom est... le *Charlie Fissuré*, il ne cesse de nous adresser un ultimatum. « Qui n'est pas Charlie mourra. Si vous n'êtes pas avec nous, vous êtes fissurés. Êtes-vous Fissure ? Où est Charlie ? »

Luc en est certain, la cafetière a un problème.

Refusez toute communication, RobotChrome. Et détruisez-moi ce vaisseau malade sans sommation, il est porteur du virus de l'apocalypse, c'est évident. Dieu, ou une quelconque instance équivalente, bénissent votre efficacité légendaire, Bigorneau.

RobotChrome envoie un seul missile.

Luc, inquiet, débranche et rebranche la cafetière. Mais elle ne fonctionne plus.

Explosion silencieuse entre Mars et Jupiter, une banlieue galactique mal famée.

Encore un feu d'artifice. C'est d'une beauté époustouflante, on ne s'y habitue pas. Le DRH Jean-Pierre est content : il aime les couleurs qui bougent. La situation semble évoluer selon ses plans : le Journaliste est mort, le monde est beau et la Blessure le fait toujours autant souffrir. Il essaie de se rappeler quel était son plan exactement, mais n'y parvient pas. Même après plus de treize ans à bord du *Gamberge Enterprise*, il n'arrive pas à se rappeler le chemin de sa cabine. Il gobe une petite pilule rouge, celle du docteur Teur. Une nouvelle montée neurochimique l'emporte vers un espace-temps perpendiculaire à la parallèle de Thalès.

« Allons, du nerf, ouvrons une bouteille de soda à l'orange et trinquons ensemble, ordonne le Capitaine. Les grandes explosions atomiques viennent toujours par deux, nous l'avons prouvé. Lieutenant Bigorneau, fermez les écoutilles et servez l'apéro mon enfant ! Allons, Diététicien, venez mon ami, ne désespérez point, prenez donc des céréales : regardez, j'ai ici un paquet de MaxiChoco AllBlend. Peut-être y trouverez-vous un semblable ? Mais n'ai-je pas déjà entendu cette mauvaise blague portant sur vos origines métisses ? Et ce café, il arrive ? Margarine Oméga3, je vous lève mon verre, vous êtes l'agent révélateur du précipité atomique. DRH, cessez de baver, ce n'est pas conseillé en public, votre réputation pourrait en souffrir. »

« Voilà. Au nom de tout l'équipage, je vous annonce que nous allons prendre le goûter. »

### 3.2.12 Le Dr Teur

Présentation donnée le 24 décembre 20025 durant le colloque de fissurologie organisé par la fondation Dation.

« De la critique nucléaire à la théorie du dépositos : apparition, bouleversement, le concept de *lictescence*. »

Ils n'ont pas tout dit. C'est à peine si ces crottes de nez ont effleuré la surface de l'Univers : Arthur C. Clark, Isaac Asimov, Ray Bradbury et Frank Herbert, de pauvres entasseurs de mots qui n'ont fait progresser ni la science, ni la littérature. Que savons-nous du cosmos après lecture de leurs thèses ? Rien de bien nouveau.

Les siècles passés avouent leur échec flagrant en ce qui concerne l'exploration spatiale. Les littérateurs de tous les types ont certes creusé l'humain dans toutes ses dimensions, mais cela reste terre à terre. Rien d'astronomique dans tout cela.

Chers auditeurs, grâce au théorème du dépositos, découvert par Gamberge Virulente, vous pouvez être sûr du véritable poids des choses.

Le dépositos seul peut nous sauver des aliénés qui envahissent la galaxie, profitant de la Fissure pour pénétrer dans notre univers. Ils reviendront dans le prochain épisode, avec plus de Lymphe, plus de Carburant, ou une Sangsue encore plus énorme. Et vous serez domestiqués.



Selon le Dr Piroshima, mon renommé collègue, le dépositos serait, je cite, « à même de remplacer la critique postFissure, au vu de la radioactivité du nouveau paradigme, il semblerait qu'il faille bien faire attention à la marche. »

Levez haut les coudes, chers auditeurs, car le travail ne fait que commencer. Dressez l'oreille et aiguisiez donc votre entendement.

En effet, d'ores et déjà la science littéraire a prouvé que l'accélération des particules de poésie induisait des départs dans le vent mauvais. D'ailleurs, dans son dernier cycle de conférences, intitulé, je cite, « Uranium : 235 ou 238 ? Merci, je vous en prie », l'historien des sciences littéraires, mon renommé collègue Piscicole Sipique, n'a eu de cesse de propager les idées du Dr Piroshima, son éminent collègue, en s'inspirant des meilleures techniques de propagande mises en place depuis que la dette dirige le monde. Une dette toute littéraire, soit dit en passant devant la boulangerie, par hasard, un de ces petits matins d'automne où la fraîcheur de l'air promet l'hiver immaculé de nos conceptions les plus créoles. Car le dépositos révèle le véritable poids des choses.

L'histoire de la naissance de cette discipline est bien connue, laissez-moi la rappeler aux plus ignorants d'entre vous : le Dr Piroshima, mon renommé collègue, par un après-midi de printemps, lisait un grand livre de Voltaire (ce misérable trou du cul de la philosophie) au titre d'une légèreté si profonde, un conte sans doute d'une philosophie si lumineuse, vraiment un chef-d'œuvre de liberté sautillante, quand une vague importune et gigantesque détruisit un ou deux réacteurs d'une centrale nucléaire malencontreusement construite au mauvais endroit.

Le Dr Piroshima, mon célèbre collègue, n'en crut pas ses yeux. Nageant dans un bain d'uranium 235 (fait encore discuté de nos jours, car si l'on en croit le professeur Sipique, redoutable chercheur et collègue renommé, il s'agirait plutôt d'uranium 238, mais on est en droit de douter de la pertinence de l'isotope), je disais donc, pataugeant dans un bain

d'uranium, le Dr Piroshima, mon cher collègue, s'aperçut que Voltaire était devenu Sartre. *Zadig* enfla comme un cancer, se boursoufla de tumeurs purulentes et devint *L'Être et le Néant, essai d'ontologie phénoménologique*.

Ce fut avec la frénésie de l'irradié que le Dr Piroshima, mon éminent collègue, étudia les transformations littéraires engendrées par le bain d'uranium. Il nota, supposa, prouva et mourut trois semaines plus tard des suites d'une chute dans les escaliers, un de ces après-midi où, le corps malmené par de galopantes tumeurs fukushimiques, il fallut quand même descendre les escaliers en tremblant sur ses jambes, tomber dedans et mourir, tout ça pour espérer congédier le meurtrier involontaire qui sonnait à la porte.

Ainsi naquit la physique littéraire, dont le prolongement est la théorie du dépositos intégral. Elle demandait à ses débuts beaucoup de sacrifices. Peu furent les fidèles serviteurs qui suivirent ce mouvement intellectuel tant étudié aujourd'hui, en dépit des bourses faramineuses accordées par le gouvernement du Japon et des généreuses fondations d'entreprises philanthropes telles que Areva, Tepco ou encore Gallimard Jeunesse et Atome.

Chers auditeurs, vous trouverez sur le Galax la liste complète des transformations, commentée par le célèbre Norton Norton.

Le successeur de feu Dr Piroshima, mon renommé collègue, n'est autre que le Dr Thyroïde, autre collègue, célèbre pour avoir fondé l'association caritative *Nuage atomique sans frontière*. C'est lui qui a pensé, un vulgaire soir de semaine, à éteindre la lumière. Il remarqua que *Les Misérables* brillaient dans le noir, tous autant qu'ils sont. Le même papier, le même texte, le même temps d'exposition donnaient divers degrés de luminosité, selon des paramètres qu'il a fallu découvrir (par exemple l'effet de la proportion en uranium 235 ou 238). Moi, le Dr Teur, j'en tirai le concept de *lictescence*, par laquelle le dépositos se dota de bases sérieuses.

Pour conclure, le syndrome de Jacob, ou Autohypnose Pathogène avec risque d'Accoutumance (que vous connaissez peut-être sous le triste nom d'APA), vient forcément à l'esprit quand on aborde la question terrienne, depuis le travail remarquable du professeur Psymund Sax sur les quatre saisons de Vivaldi.

Il ne faut cependant pas s'inquiéter. Ce phénomène appelé aussi *vortex apocalyptique* est fortement soumis à la *contingence chaotique* : il peut à tout instant se résorber en psychose démente du niveau de la *tornade surmentalisée*.

Dans le cas de la Terre, ce revirement possible ne s'est pas développé. On a pu observer, tout au long de la métastase démente terrienne, et jusqu'à la phase terminale, une constante volonté de maintenir la domestication à son niveau le plus élevé : la Sangsue et la Lymphe fonctionnaient en symbiose parfaite, faisant apparaître, pour notre plus grand malheur, la Fissure dans l'Univers.

Les cachets antiradiations donnés à l'entrée vous permettront d'observer les ouvrages exposés. Attention à la marche. Merci de votre écoute.

Sortie de secours indisponible.

### **3.2.13 L'heure du goûter**

« RobotChrome, quelle heure est-il ? » demande le Capitaine dans un souci d'exactitude cosmique : l'heure du goûter officielle est recommandée par l'Organisation Universelle de la Santé.

« 16h30 au cinquième top », émet RobotChrome.

« Cette vieille dame retarde comme une éclipse qui aurait mal au fuseau », réagit le DRH. « Mon pouls atomique indique déjà 16h31 et je l'ai fait contrôler jusque dans ses moindres veinules la veille de notre départ. »

« Sur ce point, et sur ce point tout particulièrement, je fais totalement confiance à notre DRH... je l'ai recruté pour cela, son exactitude temporelle », renchérit le Capitaine.

« Je serai à l'heure aussi longtemps que les amphétamines et leurs dérivés les plus truculents neigeront sur Las Vegas, car l'uranium est transatlantique et nuage atomique n'a point de frontière », conclut le DRH Jean-Pierre.

« Que le goûter commence ! Nous partirons une fois le ventre bien rempli », dit le Capitaine Gamberge<sup>73</sup>.

Pendant que vous lisez cette  
affiche :

3,5 L de Carburant ont été brûlés.

7 L de Lymphe ont été bus.

La Sangsue a grossi de 247 kg.

Merci d'économiser.

Le Diététicien Walkersky est heureux :  
l'heure bénie de la céréale approche.

Déjà, le DRH et lui mâchouillent une cuillerée  
de Chococrocs imbibés de bonne Lymphe.

« L'apport journalier recommandé en  
vitamine D est atteint à hauteur de 254 %... Soit le  
quart de ma puissance », pense le DRH.

« Je resterai toujours un mystère pour vous »,

<sup>73</sup> « Fidèle à son rang, le Capitaine reprend les commandes et annonce le goûter en temps et en heure. Reportage », aurait pu dire le Journaliste, en laissant tomber quelques crottes fraîches et pleines de vie.

ajoute-t-il.

« Ne t'enfouis pas dans les méandres du moi, stop ! Allez, Jean-Pierre, courage. »

Il ne sait plus s'il parle à haute voix ou bien à ce lui-même étrange, colocataire importun des heures cérébrales confuses : sa chère Blessure. Mais le regard que lui porte Youri Margarine le pousse à penser qu'il a parlé à voix haute.

« Équilibrez les capitaux, DRH Jean-Pierre », dit le Lieutenant Bigorneau.

« Dans quel fond avez-vous investi votre capital osseux ? »

« Oui ! Engrangez, DRH, bouffez du capital, il en va de votre survie, foi de produit dérivé », l'encourage le Diététicien Walkersky en se levant de table. « Je vous quitte, je dois aller aux toilettes », dit-il.

Quand il en sort, quelques minutes plus tard, il avertit le Capitaine que la chasse d'eau ne fonctionne plus.

Une alarme sonne. Des gyrophares rouges s'allument. Le goûter semble compromis.

Le Lieutenant Bigorneau, paniqué, se jette sur ses écouteurs et son clavier. « Capitaine, je confirme la présence d'un étron à très faible teneur en gluten dans la toilette numéro Vingien, certainement dû à un assèchement tropical des réserves : le Constipatol<sup>74</sup> nous menace.

Luk Walkerski s'exclame : « nom d'un panneau solaire mal orienté, si l'eau venait à manquer, alors... »

---

<sup>74</sup> Médicament disponible sans prescription dans tous les magasins Gamberge Virulente.

« Alors, la torréfaction ne pourrait aboutir ! » continue le DRH.

« Lieutenant, rendez immédiatement compte de la caféine et de l'eau restant à bord de cette foutue carlingue post-traumatique », exige le Capitaine Gamberge. « Car je veux mon café. »

Mais Bigorneau n'a pas le temps de faire un pas que RobotChrome se fait entendre : « Détection anomalie majeure. Conversion spatiale de l'échelle du temps sous forme d'un escabeau, zone inconnue en son sommet. Mise en veille prolongée. *Help*. Échec de la dernière mise à jour, service indisponible. »

« Où en est le diagnostic prénatal de la situation ? Je veux connaître l'appartenance sexuelle de ce mal qui tente de corrompre mon cuirassé. »

« C'est bien simple, mon Capitaine. C'est l'heure du goûter et nous n'avons plus d'eau, nous n'avons plus de café à bord. D'après l'échographie, l'Apocalypse est d'un genre neutre, à la fois russe et américain, libyen, syrien et irakien, sans parler des Afghans et des Tchétchènes, et sans même mentionner l'immense Afrique, la deuxième guerre mondiale, les camps de concentration qui ont permis au conflit Ispaélo-palestinien d'exister. À moins d'un miracle, nos corps vont se déminéraliser et la Fissure sera notre tombeau. »

« Agents virulents déployés, risque d'immunodéficience du *Gamberge Enterprise*. Tous les ganglions ont rendez-vous immédiatement en salle de *briefing* », émet RobotChrome dans un soubresaut de conscience. « Marée Noire sur le Mont Blanc, Tsunami sur Nintendo, Gulf-Stream dévitalisé, vacuité généralisée des synapses à haute fréquence. Ce message s'autodétraira dans cinq secondes. Quatre. Trois. Deux. Un... »

Et le *Gamberge Enterprise* tombe dans la Fissure.

### 3.2.14 *In the Fissure*

Au fond de la Fissure, à de nombreuses années-lumière de la surface, où la Terre avait explosé il y a déjà bien longtemps, le *Gamberge Enterprise* volait à vitesse réduite. Le vaisseau évitait d'immenses roches tombées au fond du gouffre impossible, passait sous de gigantesques surplombs qui parfois se transformaient en arches obscures et ses projecteurs balayaient le canyon sombre et humide au-dessous de lui. Là, des milliers de sangsues animées de mouvements péristaltiques grouillaient, rampaient et s'entredévoraient. Il y en avait une qui attirait particulièrement l'attention, car elle était énorme et finissait toujours par manger les autres, même celles qui atteignaient une taille respectable. Elle était si grosse et repoussante qu'elle en devenait obscène, bien plus grande que le *Gamberge Enterprise* qui dut prendre de l'altitude pour éviter de se faire avaler par la Sangsue.

Au fond de la Fissure, il y avait donc une Sangsue démesurée qui engloutissait tout, et des millions de Terriens tombés dans cet enfer finissaient de s'assécher, souriants, collés et absorbés par la peau avide de la Sangsue géante, qui baignait dans le grouillement de ses minuscules semblables, suçant tout le sang qu'elle pouvait.

L'Univers postFissure se résumait donc à cinq éléments : la Fissure, bien évidemment, qui est classée par le Grand Alchimiste Mistre comme l'élément du vide premier, au cœur de toute chose. Selon la terminologie de Mistre, la Sangsue est l'élément second, appelé aussi élément organique, fondement du parasitisme et de la vie. Les deux éléments suivants sont vaguement liquides : la Lymphe, blanche, sucrée et sirupeuse, est l'élément soporifique, tandis que le Carburant, noir, goudronné et amer, est l'élément énergétique.

Enfin, Mistre place un cinquième élément au centre des quatre autres : la Blessure. Selon lui, chaque chose est constituée de ces cinq éléments et chaque élément est un mélange des quatre autres.

Ce sont les bases de l'Alchimie Virulente qui permettront, dans un temps futur, d'extraire la quintessence du néo-libéralisme cosmique.

La Sangsue était prête à nourrir ses victimes, à les soigner, pour peu que ces dernières lui fournissent continuellement le sang dont elle avait besoin. De nombreux Terriens paraissaient même satisfaits de leur position sur le corps de la Sangsue, qui était chaude de tout le sang qu'elle digérait, et douce, elle qui sécrétait un liquide blanc et sirupeux que les Terriens léchaient avec un plaisir évident : de la Lymphe.

« C'est dégueulasse », dirent en cœur Walkersky et Margarine.

Après de longues heures de vol, le vaisseau arriva à l'autre extrémité de la Sangsue : à ce qui devait être l'anus de cet immonde invertébré. Il en coulait par saccades irrégulières un liquide noir et visqueux, et au fur et à mesure qu'avancait la Sangsue, se formait derrière elle un lac. Un lac de Carburant.



De nombreux vaisseaux remplissaient déjà leurs cales et pompaient le liquide comme des mouches à merde.

« Lieutenant Bigorneau, allons, faisons comme tout le monde. Profitons de la Fissure pour nous remplir les poches. Armez les pompes à Carburant, ouvrez les vannes et que l'argent coule à flots », dit le Capitaine Gamberge.

Une fois les cales pleines, ils s'aperçurent que tous les vaisseaux se dirigeaient vers le même endroit. Ils suivirent.

« Tous ensemble, oui », cria le Diététicien Walkersky.

« Soyons solidaires », cria en même temps le DRH Jean-Pierre, accompagné de Margarine Oméga3, qui hurla : « Ensemble, nous sommes plus forts ».

« Mort aux Juibs », cria le Lieutenant Bigorneau<sup>75</sup>.

« Taisez-vous immédiatement, dit le Capitaine Gamberge, vous dépassez les bornes. »

---

<sup>75</sup> Sur la planète Nète, celle qui a vu naître l'ami Bigorneau, les Juibs sont un peuple dispersé sur l'ensemble des continents émergés. En Eurote, un de ces continents, les Juibs ont été persécuté pendant près de deux mille ans. En bon Eurotéen, le Lieutenant Bigorneau était donc antisémibe. Suite à une guerre atroce, durant laquelle les Juibs furent victime d'un génocide, les Eurotéens et le reste du monde s'accordèrent pour donner aux Juibs un petit bout de désert qu'ils nommèrent Ispaël. Or, ce petit bout de désert était habité par un autre peuple depuis près de mille trois cents ans : les Arafes. Tandis que les Eurotéens avaient persécuté les Juibs pendant environ deux mille ans, les Arafes, eux, les avaient toujours acceptés et prenaient plaisir à commercer avec eux. Mais à cause de ce petit bout de désert, la Discorde à son arc remit une corde. Soudain les Eurotéens devinrent les meilleurs amis des Juibs et les Arafes devinrent leurs pires ennemis. C'est ainsi que les pauvres Juibs allaient d'un enfer à l'autre, jamais en paix, sauf en Amélique, un continent où tout se passait bien pour eux. Si le Lieutenant Bigorneau ne s'était pas absenté si longtemps de sa planète Nète, il aurait sans doute suivi la mode, et serait devenu antiarafite au lieu de persister bêtement dans un antisémibisme confortable. Il aurait dit : « Mort aux Arafes, surtout les Palestiniens, qui sont tous terroristes. » Il aurait ajouté que la Fhorat, le livre sacré des Juibs, est bien évidemment l'équivalent d'un titre de propriété et que les souffrances extrêmes de ce peuple élu par la guerre justifient toutes les Blessures subséquentes et nécessitent beaucoup de Carburant. Il aurait dit qu'il aimait l'idée de construire des murs pour séparer les peuples dangereux des peuples victimes innocentes, et les terres cultivables des terres arides, ou bien il aurait dit qu'il était bien déçu que l'Union Galactique soutienne les ennemis des uns et des autres, il aurait finalement dit, un peu perdu à ce point de son raisonnement, que les antisémibes sont tous des Juibs, ou bien que les Arafes étaient tous des Juibs, il n'aurait pas bien su, ou que les Juibs n'étaient pas tous Ispaéliens, ni que c'était la faute à quelqu'un, et le Lieutenant Bigorneau aurait eu l'impression de marcher le long d'une Fissure immense. Il aurait mangé des chips et bu un peu de Lymphé pour oublier tous ces problèmes. Puis il aurait repris sa réflexion, et se serait dit que les Juibs avaient droit à leur pays autant que les autres, mais qu'il y avait des façons de faire sans doute un peu moins conflictuelles. En conclusion, le Lieutenant Bigorneau se serait dit qu'il faisait bien de ne pas retourner sur Nète.

Le Lieutenant s'excusa, il était parfois emporté par une vague d'antisémibisme spongiforme bovine. C'était un syndrome incontrôlable qui lui avait causé bien du souci, et coûté beaucoup d'argent.

« Regardez Capitaine, il reste une petite place pour notre vaisseau », dit Bigorneau pour changer de sujet.

« Oui, posez-nous là, ça devrait aller », dit Youri Margarine.

« Quel est ce rassemblement des plus vulgaires ? Qui sont tous ces gens multicolores ? Que veulent-ils, qu'attendent-ils ? Bigorneau, déballez le paquet cadeau, et enhardissons-nous ! Allons voir par nous-mêmes, sortons de cette carlingue et foulons de nos pieds cette Terre Promise », ordonna le Capitaine.

Mais dès qu'ils sortirent du vaisseau, l'équipage en uniforme Gamberge Virulente se trouva embarqué dans un mouvement de foule. Ou plutôt le contraire d'un mouvement : une interminable file d'attente.

Après ce qui leur sembla des siècles, ils passèrent sous une série de vastes portiques, sous lesquels ils habitèrent longtemps, car la file n'avancait pas vite. Ils purent en lire les inscriptions. D'abord, *Bienvenue à Disneyworld*, puis quelques heures plus tard ils arrivèrent devant *Arbeit macht Frei*, et enfin, après une bonne demi-journée, *Réanimation*, comme si quelqu'un essayait de leur dire quelque chose. Mais ça ne pouvait pas être aussi simple. Et la file d'attente continuait en zigzaguant entre diverses échoppes. Toutes les races de l'Univers étaient présentes. Ils avaient des appareils photographiques autour du cou et portaient des bermudas. Ils faisaient des *selfies* à tout bout de champ, les postaient sur le Galax, ou sur le Livre des Visages et consultaient les informations chiées par quelque Journaliste en exercice. C'était les vacances, quelque part dans l'Univers. Presque tous tenaient une bouteille de Lymphé, qu'ils serraient dans leur main libre, qu'ils tetaient de temps en temps. Ils transpiraient.

Au bout d'un assez long moment, peut-être quelques jours, ils entrèrent dans un bâtiment : une billetterie. Le parc de la Sangsue. Là, le Capitaine négocia un prix de groupe.

Pendant ce temps, le DRH Jean-Pierre observait un aquarium qui donnait à la billetterie une touche liquide et reposante. Il constata que la pompe et le filtre émettaient des sons similaires à un téléphone intelligent sur lequel on tape un message, ce qui le convainquit que le susdit aquarium tentait de lui transmettre une information de la plus haute importance. Il concentra toute son attention sur l'aquarium, mais il ne comprenait rien au message. Il y avait pourtant comme un dialogue qui semblait possible. C'est alors que le Capitaine Gamberge le poussa vers la sortie du bâtiment d'accueil pour commencer la visite touristique. Gentiment, il suivit. Lui et les poissons s'oublièrent à la même vitesse.

La visite du Musée de la Fissure commença.

Ils purent en premier observer les Constructeurs de Murs, qui cherchaient la sécurité au mauvais endroit, car ils traitaient bien mal leurs voisins, puis élevaient des Murs pour s'en protéger en disant : « Regardez ! Regardez comme nos voisins nous détestent ! Regardez comme ce mur est nécessaire ! Regardez notre Blessure ! Touchez-la, oui, ici ! Ici ! Cela fait mal ! Cela fait du bien ! » Cela plut beaucoup au DRH, qui enviait la puissance d'une telle Blessure.

Ils visitèrent ensuite une fabrique de malades : sur les chaînes de montage, passaient des humains éclatants de santé qu'on essayait de soigner en leur donnant des maladies, dont les remèdes à leur tour coûtaient très cher aux malades. C'était de la Lymphé. Cela plut beaucoup au DRH, qui caressait sa Blessure dans le secret de son âme en plaignant ces pauvres gens. Il se demanda s'il ne devrait pas leur vendre une Blessure. Ils feraient sans doute de bons clients.

Le troisième stand vendait des saucisses marinées dans le Carburant, que tout l'équipage dégusta sauf le Diététicien Walkersky, dont la céréalophilie commençait à poser problème, notamment à cause du gluten, déclaré intolérant dans la plupart des galaxies.

Le quatrième présentoir présentait une présentation Tation. Gamberge Virulente vous en épargne la description, à moins que vous n'achetiez l'extension, en vente sur toutes les plateformes du Galax.

### **3.2.15 Merci d'avoir acheté l'extension Tension**

Une foule encerclait une vaste cage, dotée de bassins et de perchoirs, où une bande de Puritains s'enculaient à qui mieux mieux dès que le public éteignait la lumière. Si elle était allumée, en revanche, ces animaux vibrant de morale faisaient des discours à n'en plus finir, principalement pour interdire aux autres ces pratiques nocturnes, qu'ils pensaient discrètes à cause de la pénombre. Il était aussi possible d'observer les Puritains à l'heure de la nourriture : une porte s'ouvrait sur le côté de la cage, et un homme ou une femme en sortait, immédiatement poursuivi par les Puritains armés de tronçonneuses. Ils commençaient toujours par s'attaquer au sexe de leur victime, qu'ils purifiaient de cet organe assez violemment, avant de couper mains, pieds, bras et jambes et de finir par la tête. Parfois, dans leur rage, les Puritains s'administraient le même remède en prenant toujours soin de s'attaquer aux plus faibles.

À quelques encablures de là, des Financiers vibraient à haute fréquence, mains et tête prises dans le pilori. Ils avaient attrapé le Parkinson du spéculateur, forme d'avidité rare, mais fatale. À l'occasion, humiliation suprême, des touristes leur donnaient de l'argent, devises inutiles qui stagnaient devant eux, sans pouvoir être vendues, puis prêtées, puis revendues, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'un krach s'en suive, avec un peu de chance. Car il

s'agissait de s'enrichir, certes, mais aussi d'appauvrir les autres. Privés de cette chance, les financiers bavaient en tremblant. Le DRH Jean-Pierre leur donna quelques gifles en riant. Surtout à celui du milieu, qui se mit à pleurer. Lorsqu'il commença d'ouvrir sa braguette dans le but de leur pisser dans la bouche, le Capitaine intervint.

Après avoir acheté quelques cornets de Lymphé glacée, l'équipage du *Gamberge Enterprise* se trouva devant un gigantesque mécanisme qui fonctionnait, à n'en pas douter. De temps en temps, un peu de Lymphé jaillissait sur le public, heureux de cette onction imprévue, et l'on voyait bien que la machine pompait du Carburant dans quelques réservoirs. Ces deux phénomènes mis à part, personne ne devinait le but de cette mystérieuse machine qui semblait toute neuve et dont les engrenages tournaient sans accrocs, comme les pistons sans problème et les axes sans arrêt. Il était possible d'en acheter des répliques réduites que les touristes s'arrachaient. Ils aimaient beaucoup les machines qui fonctionnaient, car la plupart du temps, elles ne fonctionnaient pas vraiment comme ils l'auraient souhaité. Ce n'était pas grave, après une gorgée de Lymphé, tous les malheurs étaient oubliés. Il y avait toujours de nouvelles machines plus performantes qui attendaient de naître et de changer leur vie à tout jamais.

Enfin, ils décidèrent de s'échapper. Ce parc à thème était bien lassant.

Ils durent traverser un cimetière. Merci de votre participation, bonsoir. C'était l'unique épitaphe des milliers de tombes devant lesquelles ils passèrent en courant, vaguement baissés, dans l'espoir de ne pas être repérés par les gardes armés qui faisaient leur ronde, accompagnés de chiens. Des miradors dotés de projecteurs ainsi qu'une haute barrière sans doute électrifiée autant que barbelée complétaient le système de sécurité du parc à thème.

Mais grâce à leurs pouvoirs, leur savoir-faire cosmique et leur expérience de la furtivité, les membres de l'équipage du *Gamberge Enterprise* parvinrent à franchir tous les

obstacles et retrouvèrent enfin les contours familiers du vaisseau, où RobotChrome les accueillit du mieux qu'elle pouvait. Elle qui ne fonctionnait plus vraiment bien depuis l'échec de la dernière mise à jour du système d'exploitation Fenêtre. Le logiciel était vraisemblablement fissuré.

Le Lieutenant Bigorneau alluma les réacteurs à pleine puissance et ils décollèrent du fond de la Fissure. Pendant leur absence, la Sangsue avait décuplé, générant des cascades de Lymphes et des rivières de Carburant. Elle s'apprêtait à avaler le parc à thème. C'était dégueulasse. Bigorneau fut tenté d'envoyer une grêle nucléaire sur toutes ces immondices, mais il eut l'intuition que ça ne ferait que les nourrir. Pour une fois, il choisit la solution pacifique.

« C'était moins une », dit le Capitaine Gamberge.

Ils naviguèrent longtemps, mais jamais ils ne trouvèrent la fin de la Fissure. Elle s'était encore élargie, elle contenait maintenant l'Univers entier.

Après quelques mois (dont le récit sera révélé dans la troisième extension), ils furent à court de Carburant.

« Et nous n'avons plus d'eau », dit le DRH Jean-Pierre.

« Plus de café non plus », dit Margarine Oméga3.

« Et presque plus de céréales », dit le Diététicien Walkersky.

« C'est la fin de notre voyage », dit le Lieutenant Bigorneau.

« C'est dans ces mémorables conditions d'une rare extrémité que le Capitaine décida de réunir l'équipage entier dans le Grand Hall Nucléaire du *Gamberge Enterprise*, où étaient entreposés les missiles, les armes, les rockets et les têtes nucléaires. Force était de constater qu'il n'en restait plus beaucoup. Le Lieutenant avait la gâchette facile.

À l'entrée du Capitaine Gamberge dans le Hall, l'équipage au complet, aligné en ordre, en uniforme d'apparat, se mit au garde-à-vous.

Le Capitaine fit quelques pas et les observa un instant, avant d'ordonner le repos.

« Nous voici avalés par l'immensité de la division, coincés entre un et deux comme de vulgaires décimales. Nous sommes sans eau, sans café, sans Carburant et les toilettes sont bouchées. RobotChrome a déjà un pied dans la tombe, nous avons quelques orteils.

Mais nous ne sommes pas morts.

Nous avons toutes les lumières de l'astronomie et les saintes consignes de sécurité en cas d'urgence. Nous allons survivre, je n'en doute pas un seul instant. Même vous, DRH Jean-Pierre, sans qui le recrutement serait impossible. Même vous, Lieutenant Bigorneau, sans qui plus rien ne tournerait rond. Même vous, Diététicien Walkersky, sans qui la véritable nature du plastique nous serait restée inconnue. Même vous, Margarine Oméga3, sans qui nous n'aurions rien su de la Fissure. Toutes ces années ensemble et toutes ces aventures nous ont menés à un de ces instants uniques et décisifs que j'aime tant. »

Alors le Capitaine prend un pot de peinture et, sous le regard ému des membres de l'équipage, trace au moyen d'un large pinceau une longue ligne rouge qui partage le Grand Hall Nucléaire en deux parties.

Ensuite, il revient face à ses subordonnés et les observe, silencieusement, essayant de contenir son émotion. Il déclare, la main sur le cœur :



« Femmes<sup>76</sup> et hommes avec qui j'ai passé plus de vingt longues années d'errance sur les sept mers de la galaxie, je suis fier de vous connaître et je sais votre valeur. Nous avons servi ensemble les plus grandes causes et survécu à de terribles épreuves. Celle que nous vivons aujourd'hui va nous diviser : car, si vous franchissez cette ligne, vous serez de l'autre côté. »

### 3.2.16 Les poèmes de la dernière chance

Margarine Oméga3, timidement, fit un pas et franchit la ligne rouge.

« J'ai une idée, mon Capitaine. Le *Spoutnik Organique* est toujours accroché au vaisseau et il fonctionne grâce à des pédales. Pas besoin de Carburant. Si vous me le permettez, je pourrai partir à la recherche de quelque chose qui puisse nous sauver. »

« Allez-y, Youri, allez-y. C'est une très bonne idée, je vous félicite. Très bon recrutement, DRH. Diététicien, sortez quelques chips sans gras translucides, et finissons quelques bouteilles de soda à l'orange sanguine. En attendant le retour de Youri, je déclare l'heure de l'apéro perpétuel. RobotChrome ? Elle ne répond toujours pas. Voyez ce que vous pouvez faire, Lieutenant Bigorneau. Vous avez vos ordres de mission, bonne chance à tous ! »

Après quelques semaines d'inquiétude et de tension, le DRH Jean-Pierre était convaincu d'avoir un *alien* dans le ventre, un monstre qui n'hésiterait pas à lui enlever sa

---

<sup>76</sup> Le Capitaine use ici d'une stratégie rhétorique visant à faire croire à une espèce d'égalité sexuelle à bord du vaisseau.

Blessure. Le Capitaine faisait luire ses bottes de capitaine, et tous les chromes du vaisseau : le *Gamberge Virulente* resplendissait d'amour. Le Lieutenant réparait à n'en plus finir, si bien que tout fonctionnait à merveille, même RobotChrome. Luc Walkersky se transforma progressivement en femme, et prit le nom de Leila : la fermentation du plastique cachait des propriétés encore inconnues, mais il devint évident que la maturation de Luc/Leila était finie : c'était une femme très réussie. Leila conserva son grade de Diététicienne, et conserva son salaire également, faut-il le préciser. Un beau jour, la coque du *Gamberge* fit entendre un bruit sourd qui résonna derrière le bruit des chips qui croustillaient : le *Spoutnik* était de retour.

Margarine Oméga3 entra sur le pont supérieur, essoufflé et sale, mais il avait le regard brillant. Ses yeux s'arrêtèrent un instant sur Leila Walkersky, dont il tomba immédiatement amoureux, indécement, devant tout le monde.

« Je n'ai trouvé que ça, Capitaine. »

Il brandit une liasse de feuilles de papier qu'il tenait dans sa main.

« Mais ça peut marcher. »

« Faites voir », ordonna le Capitaine Gamberge.

« Qu'est-ce que j'ai dans le ventre ? » demanda le DRH Jean-Pierre.

« Je ne comprends rien à ce qui est écrit là-dessus, c'est censé nous aider ? », dit le Lieutenant Bigorneau, interloqué.

« C'est de la poésie », expliqua la Diététicienne Walkersky.

« Je pense que ces poèmes ont un dépositos suffisant pour servir d'ultime Carburant, mon Capitaine. Croyez-en ma longue expérience en zone 911. Ça peut marcher » ajouta Youri Margarine.

« Très bien. Jetons ça dans les fourneaux et voyons l'énergie que nous pouvons en tirer. Lieutenant Bigorneau ! »

« J'y vais », dit-il en s'emparant de la liasse de poèmes.

Provenant de la salle des machines, on entendit quelques jurons, et des bruits de ferraille qui s'entrechoquaient, puis la voix de Bigorneau.

« Ici la salle des machines, je crois que ça fonctionne. Ça dégage, ça crame, ça marche plutôt bien. »

Bientôt, les moteurs du vaisseau reprirent leur activité favorite, et RobotChrome fit entendre sa voix, mais un peu éraillée, comme si la Fissure passait dedans.

Elle récitait les poèmes que Bigorneau brûlait, et grâce auxquels ils purent atteindre une vitesse phénoménale, explorer de nouveaux territoires cosmiques et continuer leurs aventures des plus lucratives.

### **3.2.17 Des êtres, des choses**

Un pas dans quatre directions

L'articulation du corps et des pensées

La perception du monde

L'ordre des respirations

Les ponts entre le souvenir d'hier et le souvenir du singe

L'oreille interne

Les coquillages

Les animaux sauvages.

Depuis que quelques lignes ne font plus l'affaire

Des retours en arrière

Passent pour des catapultes

Le matin

La poésie monte avec le café

à l'italienne

Dieu s'ouvre avec le frigo

et les céréales t'emmènent au pays

La vaisselle repose en paix

Le foyer de la transformation

Brûle.

Le tapis doucement, reposé

La poussière dans les coins  
raconte des histoires

À l'oreille d'une déesse  
endormie

Des drapeaux flottent encore entre le bien et le mal.

L'odeur des égouts s'échappe de cette réunion.



Tu prendras pour visage la lumière,

Le nom de ton sourire.

La ville enfile sa jupe

Une gratitude pousse dans les jardins et sur la terrasse des cafés

Elle grandit dans notre sang, notre rivière.

Dans les fluides vivants de l'atmosphère.

Non loin de là, le feu et le sang.

Des traces noires sur la terre

Le monde a quand même tendance à former un nœud.

Ou bien j'ai serré trop fort ?

On les accuse d'être siamois, alors que, bien souvent, c'est à la main qu'ils ont été cousus l'un avec l'autre.

Ils avancent tant bien que mal, même.

D'ailleurs.

Ou alors c'est le monde qui a été conçu ainsi. Avec une fissure, quelque peu difficile à suivre.

Vos haines sont amoureuses l'une de l'autre.

Nous sommes de plus en plus nombreux à voir de plus en plus petit.

Dans la tête de l'humain, un singe fait la grimace. Dans la tête du singe, une souris grise grignote ce qu'elle trouve. Dans celle de la souris, une grenouille bondit dans l'eau quand on approche du lac.

Dans la tête de la grenouille, nage un très vieux poisson, et dans la tête du poisson, pousse une algue.

Dans l'algue, un volcan en éruption.

Le volcan, une étoile.

Mon mépris pour vous n'existe plus. Il s'est dissous dans l'atmosphère.

J'espère quand même qu'il vous donnera une maladie des poumons.

Et que vous en mourrez.

Je t'ai bien comprise

Inchangée

Depuis le début,

Tu es rive

Dont je suis le fils.

Arrivage d'immuable. Porte B.

Une indivisible et

Une immuée.



Quand je dors, elle reste là.

Immobile,  
si je bouge.

Si je parle, elle fait silence et si

Je pense, elle n'écoute pas.

Tout à être.

Quand j'abandonne, elle et moi restons parfois

Confondus d'amour.

Un seul

Un

instant.

Tu es chose

qui respire.

La marée monte,

Le printemps arrive

Et repart.

Le soleil traverse le ciel, mes poumons se gonflent : déjà c'est l'hiver.

Glacé.

La nuit tombe

Grande inspiration

Des constellations

En apnée au fond de l'eau,

L'univers a donc été créé.

Rien

N'a été oublié.

Un souffle,

Je remonte.

La lune se lève

À la surface

De l'été.

Regarde les frontières passer

Sans attacher

La chose.

Je voudrais fendre ton petit crâne souffrant. Y insuffler l'étendue d'une plaine avec une paille. Te trépaner. Décoller un peu les méandres assoupis de ton cerveau. Faire respirer ces poumons que tu oublies.

Dans un vase d'argile, dit le Saint

Tu transportes la respiration

À travers une cruelle bataille humaine

Zigzags fragiles.

Détresse

Des respirations artificielles.

La vie n'a pas de fin

Seulement nos histoires.

Naître et mourir comme les autres.



Couronne des rois

Ministres des rivières

Embarrassantes

Des courants d'air messagers

Alors que la Chose

Est sans souverain.

La généreuse veille sur toi

Traverse l'océan

Mets des jours

Avant la mort.

Le pouvoir des grandes étendues d'eau.

Ne quitte pas le guet.

Le cœur plein d'amour pour toi, ma sœur.

Les méditants

Respirent.

Les résonances se propagent

Aux cordes sympathiques

Du ciel. Des animaux

Dans l'ouverture d'un vase

Libres.

Je m'élève

Et de lents nuages fleurissent

Quelque part.

Toutes les renaissances me traversent

Et je m'approche

De la mort.

Je me rends à l'ennemi :

La bataille se disperse.

Il n'y a plus de guerre

Dans la maison.

La généreuse,

Par ses lèvres et par son cœur,

Me porte sur le toit des bus

Ou bien sous l'eau

À travers les jours

Les territoires

Jusqu'à toi,

Elle.

Percevoir dans les arbres glacés par l'or rouge

le soleil.

Tu n'as pas d'argent.



La paix

Est un cimetière dont tu as besoin

Source propre.

L'hiver de liberté.

La machine à laver les feuilles mortes

N'existe pas.

Je délaisse

Délivrance.

J'ai survécu à moi-même.

Ça tombe bien.

L'été arrive.

Salle d'attente

Où j'oublie d'éviter les trous

Je suis content d'être venu ici

En tombant.

Elle donne de la paix comme la lumière nous a donné des yeux.

Dans l'obscurité d'un refuge, elle s'éveille.

Comme elle s'éveille devant la peine de mort.

En silence, ou dans la tourmente, elle ne change pas.

Elle s'éveille comme si elle était toujours endormie.

Et de chaque goutte elle tire un lac.

C'est l'endroit où elle respire

Où elle se souvient d'elle-même

Où elle donne

Reprend.

C'est l'endroit où elle se tient.

Tout à être.

C'est l'endroit où elle fait surface.

Où elle fait la paix.

Où elle survient.

Immédiate.

C'est l'endroit où elle se confond

À la généreuse.

Et de là,

S'ouvre, fleurit

S'étend,

Et respire avec le reste du monde.

Elle ne répond pas

Aucune force ne l'invoque

Sauf

Celle que tu abandonnes

Derrière toi

Dans l'espace où elle respire

Il n'y a pas d'appel.

Attends de la voir

Aux instants d'existence

### **3.3 ÉPILOGUE**

Gamberge Virulente et le Conglomérat des Littératures Galactiques vous remercient d'avoir choisi les produits Gamberge Virulente. Téléchargez dès maintenant l'application Gamberge Virulente, disponible sur toutes les plateformes du Galax. Enregistrez votre produit Gamberge Virulente et obtenez votre récompense immédiatement. Parcourez le catalogue des produits Gamberge Virulente et laissez-vous tenter par encore plus de rire et d'excellence. Offres spéciales accessibles durant un temps limité.





## CONCLUSION GÉNÉRALE

Le roman satirique *La Gamberge Virulente* se développe actuellement en trois parties : Balafon et la Fissure, l'équipage du *Gamberge Enterprise* et les poèmes. Cette structure sera certainement amenée à se transformer, car je souhaite faire revenir le personnage de Balafon dans une quatrième partie. En effet, le personnage de Balafon permet d'explorer la Fissure de l'intérieur du personnage d'abord, puis dans la quatrième partie il permettra d'explorer la Fissure de l'intérieur au sens propre, puisqu'il tombera dedans, et de voir la naissance de la Sangsue : une satire qui se veut plus inquiète, influencée par *Molloy* de Becket. Au contraire de la partie centrale, qui est une satire plus classique, suivant le *topos* du voyage merveilleux, obscène, ludique et joyeuse. Enfin, j'ai souhaité finir par des poèmes afin, bien sûr, de respecter la tradition satirique du mélange, mais aussi dans le but de contrebalancer la richesse et le foisonnement de la prose avec des vers, plus austères et dénués, qui tendent vers le discours mystique et la quête spirituelle. Comme l'écrivent Duval et Saïdah, « le problème de la fin est bien connu des études satiriques. En effet, le dynamisme interne propre au discours satirique suscite un mouvement de fragmentation et d'accumulation perpétuelle qui alimente le martèlement d'une argumentation critique sans fin » (Duval et Saïdah, 2008 : 445). Dans ces conditions, les poèmes viennent apaiser le mouvement perpétuel et l'agitation satirique précédente : ils me sont apparus comme une solution au « problème de la fin » de la satire.

Par ailleurs, un des rôles que le satiriste endosse est celui de se tenir aux frontières entre les catégories, dans des zones indéterminées, où il s'identifie avec l'objet de la satire, avant d'en exhiber la nature monstrueuse, et par là, de montrer sa répulsion. Il s'agit toujours de produire une différence. Il est donc juste de dire que le satiriste démasque le

vice dans le sens où il en a lui-même porté le masque auparavant : ce que les deux critiques négatives analysées dans ce mémoire reprochaient aux satiristes. En conséquence, le choix du terme *persona* pour désigner un énonciateur de la fiction satirique est un choix particulièrement judicieux, dans le sens où c'est effectivement un masque auquel le satiriste s'identifie, pour ensuite s'en « désidentifier » en produisant de la différence.

Le discours satirique est donc un discours officieux et complexe, qui cultive l'art du mélange et de l'ambivalence et auquel s'oppose souvent un contre-discours simple, univoque, sérieux et parfois officiel, dans le cas de la censure ou d'une condamnation en justice. Car c'est le propre de la satire de diviser son public, et donc d'éveiller des contre-discours.

La théorie de Bogel présente donc plusieurs avantages et constitue une petite révolution dans l'analyse de la satire. Car elle permet de s'affranchir du paradoxe critique qui consiste à rejeter le rejet, et pousse le chercheur à s'intéresser d'abord à l'ambivalence sans réduire la satire à de la pure insulte, sans essayer de sauver un auteur de ses opinions et sans inventer des justifications morales. Il faut s'intéresser, dit-il, à la façon dont persiste l'ambivalence satirique dans le « produit satirique » qu'elle engendre. Ce gain en acuité analytique contribue à la production d'un travail de recherche plus objectif et plus impartial, ainsi qu'à la prise de conscience des processus créatifs sous-jacents à la satire.

Cette théorie de la satire ouvre de nouvelles pistes de recherche : elle repose, par exemple, la question de l'intentionnalité en révélant tout ce que le processus satirique a de souterrain. À la lumière du texte satirique, le critique sera peut-être en mesure d'évaluer le rôle du satiriste dans ce processus d'identification et de rejet : s'il en joue ou s'il en est le jeu, en d'autres termes, ceux de Renner, s'il s'agit d'une satire monologique ou d'une satire dialogique. Ensuite, autre piste de recherche, cette théorie suggère l'idée du jugement obscène qui exhibe sur la place publique un processus laid auquel tout le monde cependant participe dans le secret de sa personne. Comment cette obscénité, qu'on pourrait qualifier

d'éthique, car le jugement doit être un processus éthique, est-elle reliée à l'obscénité comme on la lit habituellement, qui est celle du corps ? Comment ces deux obscénités s'articulent-elle dans le texte satirique ? La cooccurrence de ces deux obscénités est-elle une persistance de l'ambivalence originelle dans laquelle naît la satire ? La question de l'obscénité est une piste de travail parmi d'autres, et l'idée d'obscénité du jugement est liée à la question de l'éthique du satiriste.

Or, selon Debailly, « la parole satirique offre la particularité d'un lyrisme fondé sur l'éthique au sens strict, sur un engagement personnel, hautement réitéré. Le combat pour les valeurs morales, la critique des mœurs, prennent la forme d'une implication prédominante de celui qui parle » (Debailly, 2012 : 159). Ce lyrisme est donc fondé sur l'éthique, mais l'éthique est liée au jugement, et donc à l'identification et au rejet de ce qui est jugé bon ou mauvais. Ainsi, le lyrisme de la parole satirique, s'il apparaît de manière simple dans la succession de rejets en quoi consiste toute satire, qu'on pourrait formuler « je » contre le monde, peut être aussi conçu de manière complexe comme un combat ambivalent contre quelque chose de trop ressemblant, un « jeu » contre le monde.

La satire, si on en accepte toutes les règles, est donc un jeu où l'on joue à ne plus croire, et cependant elle repose bien sur la croyance d'une vie sociale possible, car elle n'existe que par et pour un groupe d'individus, que ce soit un cercle restreint ou l'humanité entière : là est peut-être l'idéal de toute satire.



## RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

### Corpus à l'étude

LANGELIER, Nicolas. 2010. *Réussir son hypermodernité et sauver le reste de sa vie en 25 étapes faciles*. Montréal : Boréal.

ROBIDA, Albert. 2005. *La Vie Électrique*. Paris : Autrement Éditions.

### Corpus des ouvrages cités

ANGENOT, Marc. 1985. « The Emergence of the Anti-Utopian Genre in France: Souvestre, Giraudeau, Robida (Émergence du genre anti-utopique en France : Souvestre, Giraudeau, Robida) », *Science Fiction Studies*, vol. 12, no 2, p. 129-135.

BAKHTINE, M. M. 1970. *La poétique de Dostoïevski*. Paris : Éditions du Seuil.

BERGSON, Henri. 1999. *Le rire : essai sur la signification du comique*. 10e éd. Paris : Presses universitaires de France.

BOGEL, Fredric V. 1982. « Dulness Unbound: Rhetoric and Pope's Dunciad », *PMLA*, vol. 97, n° 5.

\_\_\_\_\_. 2001. *The Difference Satire Makes: Rhetoric And Reading From Jonson to Byron*. Ithaca : Cornell University Press.

BRUN, Philippe. 1984. *Albert Robida (1848-1926) - Sa vie, son oeuvre suivi d'une bibliographie complète de ses écrits et dessins*. Paris : Editions Promodis.

COMPAGNON, Antoine. 2005. *Les antimodernes : de Joseph de Maistre à Roland Barthes*. Paris : Gallimard.

- CORRÉARD, Nicolas. 2012. « Les "Histoires vraies" du "Lucien français" : de la poétique de l'incrédulité au regard moraliste du Quart-Livre », *Le verger*, vol. 1.
- DEBAILLY, Pascal. 2012. *La muse indignée*. Paris : Classiques Garnier.
- DOUGLAS, Mary. 1978. *Purity and danger : an analysis of concepts of pollution and taboo*. London : Routledge and Kegan Paul.
- DUVAL, Sophie et Marc MARTINEZ. 2000. *La satire (littératures française et anglaise)*. Paris : A. Colin.
- DUVAL, Sophie et Jean-Pierre SAÏDAH. 2008. *Mauvais genre : la satire littéraire moderne*. Pessac : Presses universitaires de Bordeaux.
- DUVIGNAUD, Jean. 1999. *Le rire et après : essai sur le comique*. Paris : Desclée de Brouwer, (coll. « Le propre de l'homme »).
- EIZYKMAN, Boris. 1992. « Le « vingtième siècle » de Robida », *Romantisme*, n° 76, p. 120-130, [En ligne], < /web/revues/home/prescript/article/roman\_0048-8593\_1992\_num\_22\_76\_6035 >. Page consultée le 15 novembre 2016.
- ELLIOT, Robert C. 1960. *The Power of Satire*. Princeton : Princeton University Press.
- FREUD, Sigmund et Jean-Claude LAVIE. 1988. *Le mot d'esprit et sa relation à l'inconscient*. Paris : Gallimard.
- FRYE, Northrop. 1969. *Anatomie de la critique*. Paris : Gallimard.
- HAMEL, Jean-François et Julien LEFORT-FAVREAU. 2015. « Liminaire », *Tangence*, n° 107 "Des communautés de lecteurs".
- HAMON, Philippe. 1984. *Texte et idéologie : valeurs, hiérarchies et évaluations dans l'œuvre littéraire*. Paris : Presses universitaires de France.
- \_\_\_\_\_. 1996. *L'ironie littéraire : essai sur les formes de l'écriture oblique*. Paris : Hachette supérieur, (coll. « Essai sur les formes de l'écriture oblique »).
- HODGART, Matthew John Caldwell. 1969. *La Satire*. Paris : Hachette.
- HORACE. 1860. *Œuvres d'Horace, tome I*. Paris : Charpentier.

- HUTCHEON, Linda. 1981. « Ironie, satire, parodie », *Poétique*, n° 46.
- JOUBE, Vincent. 2001. *Poétique des valeurs*. Paris : Presses universitaires de France.
- KERBRAT-ORECCHIONI, Catherine. 1980. « L'ironie comme trope », *Poétique*, n° 41.
- KERNAN, Alvin B. 1959. *The cankered muse*. New Haven : Yale University Press.
- KUNDERA, Milan. 2000. *Les testaments trahis : essai*. Paris : Gallimard.
- LIPOVETSKY, Gilles et Sébastien CHARLES. 2004. *Les temps hypermodernes*. Paris : Grasset.
- MACK, Maynard. 1951. « The Muse of Satire », *The Yale Review*, n° 40.
- MARTIN, Martial. 2004. « Satyres ménippées et *satyrice* : de la satire narrative au roman à clés (1580-1630) », *Littératures Classiques* vol. 2, n° 54, p. 103-115.
- MUSIL, Robert. 2004. *L'homme sans qualité*. Paris : Éditions du Seuil.
- QUIGNARD, Pascal. 1994. *Le sexe et l'effroi*. Paris : Gallimard.
- \_\_\_\_\_. 2015. *Critique du jugement*. Paris : Galilée.
- RENAULT, Philippe. 2004. « Lucien de Samosate, ou le rhéteur magnifique », *Folia Electronica Classica*, n° 8.
- RENNER, Bernd. 2004. « Alea Iacta Iudiciorum Est : Legal Satire and the Problem of Interpretation in Rabelais », *Comitatus: A Journal of Medieval and Renaissance Studies*, vol. 35, n° 1 (2004), p. 83-107.
- \_\_\_\_\_. 2008. « Satirical Dialogism in the Paratext of Bonaventure Des Périers' *Nouvelles Récréations et Joyeux Devis* », *French Forum*, vol. 33, n° 1 (2008), p. 1-14.
- ROSEN, Ralph M. 2014. « Efficacité et temporalité de l'invective et de la satire dans la poésie grecque », *Cahier "Mondes anciens"*, vol. 5.



- SAINT-GELAIS, Richard. 2002. « Orbites elliptiques de la proto-science-fiction québécoise : Napoléon Aubin et Louis-Joseph Doucet dans les parages de Cyrano de Bergerac et de Jules Verne », *Voix et Images*, vol. 27, n° 3.
- SAMÉ, Emmanuel (2010), « Éric Chevillard : l'animal satirique », dans Poirier, Jacques (dir.), *L'Animal littéraire : des animaux et des mots*. Dijon : Éditions Universitaires de Dion (coll. « Écriture »).
- SAMOSATE, Luïen De. 1866a. *Œuvres complètes, tome I*. Paris : Hachette.
- \_\_\_\_\_. 1866b. *Œuvres complètes, tome II*. Paris : Hachette.
- SAREIL, Jean. 1984. *L'écriture comique*. Paris : Presses universitaires de France.
- SHAHAR, Annette. 2013. « Satire socio-politique et engagement dans la fiction contemporaine », *Littératures de langue française*, vol. 20.
- SONTAG, Susan. 1969. *Against interpretation, and other essays*. New York : Dell.
- TANGUAY, Daniel. 2011. « Autour d'un livre : Nicolas Langelier, "Réussir son hypermodernité et sauver le reste de sa vie en 25 étapes faciles" », *Argument*, vol. 14, n° 1.
- TEST, George A. 1991. *Satire : spirit and art*. Tampa : University of South Florida Press.
- TODOROV, Tzvetan. 1970. *Introduction à la littérature fantastique*. Paris : Éditions du Seuil.
- TOLLE, Eckhart. 2010. *Le pouvoir du moment présent : guide d'éveil spirituel*. Paris : J'ai lu.

## **Corpus des ouvrages mentionnés**

### **(Filiation satirique)**

- BÉLISLE, Mathieu et al. 2012. *Les inconvénients du progrès : 50 raisons de ne pas se réjouir trop vite*. Montréal : L'Inconvénient.

- BINET, Laurent. 2015. *La septième fonction du langage : roman*. Paris : Grasset.
- BOUGEANT, Guillaume-Hyacinthe. 1992. *Voyage merveilleux du prince Fan-Férédin dans la Romancie : contenant plusieurs observations historiques, géographiques, physiques, critiques et morales*. Saint-Etienne : Presses de l'Université de Saint-Etienne.
- CAMUS, Audrey. 2008. « Anatomie de la fiction : *Veuves au maquillage* de Pierre Senges », *Littérature*, no 3 (2008), p. 21.
- \_\_\_\_\_. 2008b. « Du virtuel à la romance. La régénération de la terre gaste », *Voix et Images*, vol. 34, no 1.
- \_\_\_\_\_. 2015. « Choir avec Chevillard : la lecture comme exercice utopique », *Revue d'Histoire Littéraire de la France*, vol. 115, no 2, p. 421-434.
- CHEVILLARD, Éric. 1993. *La nébuleuse du crabe*. Paris : Minuit.
- \_\_\_\_\_. 2006. *Démolir Nisard*. Paris : Minuit.
- CYRANO DE BERGERAC, Savinien de. 1962. *Histoire comique des États et empire de la lune et du soleil*. Paris : Pauvert.
- DIDEROT, Denis et Jean FABRE. 1963. *Le neveu de Rameau*. Genève : E. Droz.
- DOUCET, Louis-Joseph. 1911. *Contes du vieux temps, ça et là*. Montréal : J.G. Yon.
- GARY, Romain. 2006. *La danse de Gengis Cohn*. Paris : Gallimard.
- GÉRADON, Christophe. 2010. *Un monstre : roman*. Montréal : Ta mère.
- GIRAUDEAU, Fernand. 1868. *La cité nouvelle*. Paris : Amyot.
- HANDFIELD, Mathieu. 2015. *Vers l'est*. Montréal : Ta mère.
- HUSTON, Nancy. 2016. *Le club des miracles relatifs*. Montréal : Léméac.
- LANGELIER, Nicolas. 2008. *Dix mille choses qui sont vraies*. Montréal : Les 400 coups.

- \_\_\_\_\_. 2012. « Introduction, Premier engagement », *Nouveau Projet*, no 01.
- LEMIEUX-COUTURE, Marie-Christine. 2012. *Toutes mes solitudes*. Montréal : Ta mère.
- MARTIN, Martial. 2007. *Satyre ménippée de la vertu du Catholicon d’Espagne et de la tenue des estats de Paris*. Paris : H. Champion.
- MURAY, Philippe. 2010. *Essais*. Paris : Les Belles lettres.
- NODIER, Charles. 1850. *Nouvelles, suivies des Fantaisie du Dériseur censé*. Paris : Charpentier.
- ORWELL, George. 2005. *1984*. Paris : Gallimard.
- PETRONIUS, Arbiter et Olivier SERS. 2001. *Satiricon*. Paris : Les Belles lettres.
- RABELAIS, François. 1996. *Gargantua*. Paris : Éditions du Seuil.
- ROBIDA, Albert. 1991. *Le Vingtième siècle*. Paris : Tallandier.
- \_\_\_\_\_. 2012. *Voyages très extraordinaires de Saturnin Farandoul (Éd.1879-1880)*. Paris : Hachette Livre BNF.
- SAMOSATE, Lucien de et al. 2013. *Histoires vraies*. Paris: Les Belles lettres.
- SÉNÈQUE et René WALTZ. 1966. *L’Apocoloquintose du divin Claude*. Paris : Les Belles Lettres.
- SOUVESTRE, Émile. 2002. *Le monde tel qu’il sera*. Paris : Apex.
- SUBRENAT, Jean et Micheline de COMBARIEU. 1981. *Le Roman de Renart : édition bilingue*. Paris : Union générale d’Éditions.
- VARRON et Jean-Pierre CÈBE. 1972. *Varron, satires menippées*. Rome : École française de Rome.
- WALLACE, David Foster. 2015. *L’infinie comédie*. Paris : Les éditions de l’Olivier.

## Corpus satiologique

### (Satire, ironie, comique : souligner la différence)

- ANGENOT, Marc. 1982. *La parole pamphlétaire : contribution à la typologie des discours modernes*. Paris: Payot, (coll. « La parole pamphlétaire : typologie des discours modernes »).
- \_\_\_\_\_. 1989. « La fin d'un sexe : le discours sur les femmes en 1889 », *Romantisme*, p. 5-22, [En ligne], < /web/revues/home/prescript/article/roman\_0048-8593\_1989\_num\_19\_63\_5562 >. Page consultée le 27 avril 2016.
- \_\_\_\_\_. 2010. « Le procès de l'utopie », *Cités*, n° 2 (2010), p. 15.
- ASCHER, François. 2005. *La société hypermoderne : ces événements nous dépassent, feignons d'en être les organisateurs*. La Tour d'Aigues : Éditions de l'Aube.
- AUBERT, Nicole. 2004. *L'individu hypermoderne*. Ramonville-Saint-Agne, France : Erès.
- BAKHTINE, M. M. 1970. *L'oeuvre de Francois Rabelais et la culture populaire au Moyen Age et sous la Renaissance*. Paris : Gallimard.
- BAUDELAIRE, Charles. 1995. *De l'essence du rire et généralement du comique dans les arts plastiques*. Paris : Gallimard.
- BLAIS, René et Luc VIGNEAULT. 2006. *Culture et technoscience : des enjeux du sens à la culture, approche d'une logique multidisciplinaire*. Québec : Presses de l'Université Laval.
- BOUVERESSE, Jacques. 2007. *Satire et prophétie : les voix de Karl Kraus*. Marseille : Agone.
- CHARLES, Sébastien. 2007. *L'hypermoderne expliqué aux enfants : correspondance 2003-2006*. Montréal : Éditions Liber.

- CHASSAY, Jean-François et al. 2005. *Des fins et des temps : les limites de l'imaginaire*. Montréal : Université du Québec à Montréal, Figura, Centre de recherche sur le texte et l'imaginaire.
- CHATEIGNER, Frédéric. 2009. « Écriture sociologique, satire et littérature », *Genèses*, n° 1 (2009), p. 114.
- COMPÈRE, Daniel. 1974. « L'anticipation populaire », *Europe*, vol. 52, n° 542, p. 148.
- \_\_\_\_\_. 1983. « Les Monstres nouveaux », *Romantisme*, p. 91-99, [En ligne], < /web/revues/home/prescript/article/roman\_0048-8593\_1983\_num\_13\_41\_4657 >. Page consultée le 7 mai 2016.
- CORRÉARD, Nicolas. 2013. « Anti-scientific scepticism and early satires of the Royal Society : exposing the fictions of experimental science in Samuel Butler, Margaret Cavendish and Jonathan Swift, 1660-1730 », *Science et esprit*, vol. 65, n° 3, sept.-déc. 2013, p. 325-342.
- CORRÉARD, Nicolas (2015), « Les satires ménippées de la science nouvelle : la littérature comme avenir de la sagesse ? », *Belles lettres, sciences, littérature*, Anne-Gaëlle Weber : epistemocritique.org, p. 28-46.
- DOUGLAS, Mary. 1981. *De la Souillure : essai sur les notions de pollution et de tabou*. Paris : F. Maspero.
- DUCROT, Oswald. 1991. *Dire et ne pas dire : principes de sémantique linguistique*. 3e éd. corr. et augm. Paris : Hermann.
- DUISIT, Lionel. 1978. *Satire, parodie, calembour : esquisse d'une théorie des modes dévalués*. Saratoga : Anma Libri.
- DUVAL, Sophie. 2007. « Le verre grossissant et l'art du tailleur d'images », *Poétique*, n° 2, p. 149.
- FITCH, Brian T. et al. 2004. *Ironie-Parodie*. Toronto : Éditions Trintexte, (coll. « Texte : revue de critique et de théorie littéraire »).

- FROIDEFOND, Dominique. 1994. « Étude de trois personnages carnavalesques dans le Francion de Sorel : Valentin, Collinet, et Hortensius », *Symposium: A Quarterly Journal in Modern Literatures*, vol. 48, n° 3, p. 184-202, [En ligne], < <http://www.tandfonline.com/doi/abs/10.1080/00397709.1994.10113482> >. Page consultée le 14 janvier 2016.
- GENETTE, Gérard. 1982. *Palimpsestes : la littérature au second degré*. Paris : Éditions du Seuil.
- \_\_\_\_\_. (2002), « Mort de rire », *Figures V*, Paris, Seuil, p. 134.
- GIRARD, René. 1972. *La violence et le sacré*. Paris : B. Grasset.
- \_\_\_\_\_. 1982. *Le bouc émissaire*. Paris : B. Grasset.
- GRIFFIN, Dustin H. 1994. *Satire, a critical reintroduction*. Lexington : University Press of Kentucky.
- HAMON, Philippe. 1990. « L'ironie », dans Encyclopedia Univesalis, *Le Grand Atlas des littératures*.
- \_\_\_\_\_. 2012. « Introduction. Littérature et réclame : le cru et le cri », *Romantisme*, vol. 155, n° 1, p. 3-10, [En ligne], < <http://www.cairn.info/revue-romantisme-2012-1-page-3.htm> >. Page consultée le 12 juin 2016.
- HAVERCROFT, Barbara et al. 2010. *Le roman français de l'extrême contemporain : écritures, engagements, énonciations*. Québec : Nota bene.
- ISER, Wolfgang. 1985. *L'acte de lecture : theorie de l'effet esthetique*. Bruxelles : P. Mardaga.
- JARDON, Denise. 1988. *Du comique dans le texte litteraire*. Bruxelles : De Boeck-Wesmael.
- KERBRAT-ORECCHIONI, Catherine. 2013. « Humour et ironie dans le débat Hollande-Sarkozy de l'entre-deux-tours des élections présidentielles (2 mai 2012) », *Langage et Societe*, vol. 146, n° 4, p. 49-69.
- KERNAN, Alvin B. 1965. *The plot of satire*. New Haven : Yale University Press.

- KUNDERA, Milan. 1986. *L'art du roman : essai*. Paris : Gallimard.
- LARANGÉ, Daniel S. 2014. *Sciences et mystique dans le romantisme social : discours mystiques et argumentation scientifique au XIXe siècle*. Paris : L'Harmattan.
- LE CADET, Nicolas. 2012. « Le topos lucianesque des « histoires vraies » et la poétique du Quart Livre », *Réforme, Humanisme, Renaissance*, p. 7-24, [En ligne], < [http://www.persee.fr/doc/rhren\\_1771-1347\\_2012\\_num\\_74\\_1\\_3159](http://www.persee.fr/doc/rhren_1771-1347_2012_num_74_1_3159) >. Page consultée le 12 février 2017.
- « Le Téléphonoscope, bulletin de l'Association des amis d'Albert Robida ». 1998. *Le Téléphonoscope*.
- PERRIN, Laurent. 1996. *L'ironie mise en trope*. Paris : Les Editions Kimé.
- RENNER, Bernd (2007), *Difficile est saturam non scribere : l'herméneutique de la satire rabelaisienne*, Genève, Librairie Droz.
- SARTRE, Jean-Paul. 1987. *Situations, II : qu'est-ce que la littérature ?* Paris : Gallimard.
- SAINT-GELAIS, Richard. 1999. *L'empire du pseudo : modernités de la science-fiction*. Québec : Éditions Nota bene.
- SARRAZIN, Bernard. 1991. *Le rire et le sacré : histoire de la dérision*. Paris : Desclée de Brouwer.
- STIENON, Valérie. 2012. « Dystopies de fin du monde. Une poétique littéraire du désastre », *Culture*, Université de Liège, [En ligne], < [http://culture.ulg.ac.be/jcms/prod\\_1130919/fr/dystopies-de-fin-du-monde-une-poetique-litteraire-du-desastre](http://culture.ulg.ac.be/jcms/prod_1130919/fr/dystopies-de-fin-du-monde-une-poetique-litteraire-du-desastre) >. Page consultée le 12 décembre 2016.
- SULEIMAN, Susan. 1983. *Le roman à thèse ou l'autorité fictive*. Paris : Presses universitaires de France.
- SYLVOS, Françoise. 2005. « Satire et utopie dans "Le cycle du Dériseur sensé" de Nodier », *5ème Etage*, vol. 49, n° 146, p. 257-271, [En ligne], < <https://search.ebscohost.com/login.aspx?direct=true&db=fcs&AN=18009608&lang=fr&site=ehost-live> >. Page consultée le 15 juin 2016.

VIRILIO, Paul. 1993. *L'art du moteur*. Paris: Galilé.

### **Corpus exploratoire**

BECKETT, Samuel. 2009. *Molloy*. Paris : Éditions de Minuit.

CĂRTĂRESCU, Mircea. 1999. *Orbitor*. Paris : Éditions Denoël.

CONNER, Clifford D. 2011. *Histoire populaire des sciences*. Montreuil : Éditions l'Échappée.

D'ANJOU, Catherine. 2015. *Le Plan*. Montréal : La Mèche.

DOUGLAS, Adams. 2001. *Le guide du routard galactique*. Paris : Éditions Denoël.

DUCHARME, Réjean. 1982. *L'avalée des avalés*. Paris : Gallimard.

GENETTE, Gérard. 2009. *Codicille*. Paris : Seuil.

HÉBERT, Louis-Philippe. 2001. *La manufacture de machines : nouvelles*. Montréal : XYZ.

JACQUARD, Albert. 1991. *Voici le temps du monde fini*. Paris : Seuil.

LANGELIER, Nicolas. 1997. « Tempête », *XYZ. La revue de la nouvelle*, n° 51, p. 48-53, [En ligne], < <http://id.erudit.org/iderudit/4608ac> >. Page consultée le 30 juillet 2016.

\_\_\_\_\_. (dir). 2008. *Quelque part au début du XXI<sup>e</sup> siècle : les années 00 vues par 40 jeunes créateurs et observateurs québécois*. Montréal : La Pastèque.

LUCIEN, de Samosate et H. BERTHAUT. 1941. *Le songe ou le coq*. Paris : Hatier.

LUCIEN, de Samosate et Ed TOURNIER. 1928. *Dialogues des morts*. 20e ed. Paris : Hachette.

MARCOUX CHABOT, Gabriel. 2015. *Tas-d'roches*. Montréal : Duide.



- MCINTYRE, Vonda N. 1986. *Enterprise : the first adventure*. New York : Pocket Books, (coll. « Star Trek »).
- PRATCHETT, Terry. 2011. *Nouvelles du disque-monde*. Nantes : l'Atalante.
- RABATÉ, Dominique. 2015. *Désirs de disparaître, une traversée du roman français contemporain*. Rimouski : Tangence éditeur.
- ROBIDA, Albert. 2012. *Le vingtième siècle (Ed. 1883)*. Paris : Hachette.
- THOMPSON, Hunter S. 1998. *Fear and Loathing in Las Vegas: A Savage Journey to the Heart of the American Dream*. New-York : Vintage Books.
- WOOD, Brian et al. 2013. *Star wars*. Première édition. Paris : Delcourt.
- ZINOVIEV, Alexandre. 1990. *Les hauteurs béantes*. Paris : Robert Laffont.

#### Articles sur Robida et Langelier

- BAREL-MOISAN, Claire. 2015. « Le monde des spectacles dans la ville du futur : comment s'évader d'une société positiviste ? », *Nineteenth-Century French Studies*, vol. 43, n° 3, p. 209-222.
- CHARLE, Christophe. 2011. « Le carnaval du temps présent », *Les revues d'actualités à Paris et à Bruxelles, 1852-1912*, vol. 186-187, n° 1-2, p. 58-79, [En ligne], <<http://www.cairn.info/revue-actes-de-la-recherche-en-sciences-sociales-2011-1-page-58.htm>>. Page consultée le 6 avril 2016.
- CHASSAY, Jean-François. 2003. *Imaginer la science : le savant et le laboratoire dans la fiction contemporaine*. Montréal : Liber.
- CHASSAY, Jean-François et al. 2014. « L'histoire est-elle monotone ? », *Voix et Images*, vol. 39, n° 3, p. 17-30.
- COMPÈRE, Daniel. 2006. *Albert Robida, du passé au futur, un auteur-illustrateur sous la IIIe République*. Amiens : Encre Belle Lettres.

- GLEIZE, Mélanie. 2011. « Un hiver et un printemps », *Spirale*, no 237, p. 63-64, [En ligne], < <http://id.erudit.org/iderudit/64097ac> >. Page consultée le 22 mars 2016.
- JACQUES, Richardson. 2007. « Future war and superweapons, the perceptive fantasies of Albert Robida », *Foresight*, vol. 9, no 6, p. 61-73.
- MESSIER, Louis-Philippe. 2011. « Une inquiétante absence d'ironie », *Argument*, vol. 14, n° 1.
- ROBIDA, Albert et al. 2010. *De jadis à demain, voyages dans l'œuvre d'Albert Robida (1848-1926)*. Compiègne : Association des amis du musée Antoine Vivenel et de la Figurine historique.
- ROBIDA, Fred. 1971. « Albert Robida en 1870-1871 », *Europe*, vol. 49, n° 504, p. 63.
- SUVIN, D. et Marc ANGENOT. 1978. « Science Fiction in France before Verne », *Science Fiction Studies*, vol. 5, n° 1, p. 58-66.
- THORNTON-SMITH, C. 1988. « Parody, Anticipation and Ironical Relativism: The Australian Episode in Albert Robida's "Voyages très extraordinaires de Saturnin Farandoul..." », *Journal of European Studies*, vol. 18, n° 3, p. 167.

### Thèses et mémoires

- ALLARD, Nicole (1997), *Hector Berthelot (1842-1895) et la caricature dans la petite presse satirique au Québec entre 1860 et 1895*, Mémoire en lettres, Québec, Université Laval.
- CHAREST, Johanny (2010), *La verve satirique d'Antoine Furetière dans Le Voyage de Mercure (1653), la constance de la vituperatio et de la contestation*, Mémoire en lettres, Rimouski, Université du Québec à Rimouski.
- DORÉ, Sandrine (2014), *Albert Robida (1848-1926) : un dessinateur fin de siècle dans la société des images*, Thèse de doctorat en histoire de l'art, Paris, Paris Nanterre X.

- GRUBBS, Caroline (2015), *Cultures Of Time In Fin-de-siècle France: The Popular Literature And Graphic Art Of Albert Robida (1848-1926)*, Thèse de doctorat en lettres françaises, Philadelphia : University of Pennsylvania.
- GUIRGUIS, Haidi (2012), *La représentation de la machine dans la trilogie d'anticipation scientifique d'Albert Robida : du texte à l'image et de l'image au texte*. Thèse de doctorat en lettres, Montréal : Université de Montréal.
- SHAW, Aimie Maureen (2007), *En dialogue avec Bakhtine: Carnavalisation, carnavalesque et carnaval au coeur du roman*, Mémoire en lettres, Victoria : University of Victoria.